



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LES ANNALES
DU
T H É A T R E
ET DE LA MUSIQUE

Les Annales du Théâtre et de la Musique forment seize volumes (1875-1890), avec préfaces de MM. FRANCISQUE SARCEY, VICTORIEN SARDOU, EDMOND GOT, ÉMILE ZOLA, HENRI DE LAPOMMERAYE, VICTORIN JONCIÈRES, HENRI FOUQUIER, ÉMILE PERRIN, CHARLES GARNIER, HENRI DE PÈNE, CHARLES GOUNOD, JULES BARBIER, JULES CLARETIE, HECTOR PESSARD, HENRI MEILHAC et LUDOVIC HALÉVY.

Paris. — Typ. F. Imbert, 7, rue des Canettes.

EDOUARD NOEL ET EDMOND STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES

=

DU

THÉÂTRE

ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

Par M. Ludovic HALÉVY

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

SEIZIÈME ANNÉE

(1890)

STANTON LIBRARY
PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

11, RUE DE GRENELLE, 11

1891

H.

EDOUARD NOEL ET EDMOND STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES
= DU
THÉÂTRE
ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

Par M. Ludovic HALÉVY

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

SEIZIÈME ANNÉE

(1890)

STANFORD LIBRARY
PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

11, RUE DE GRENELLE, 11

1891

H.

de M. Halanzier. Après le départ de celui-ci, M. Vaucorbeil n'eut garde de se séparer d'un auxiliaire précieux, et, plus tard, MM. Ritt et Gailhard tinrent également à le conserver. M. Mayer serait certainement resté à son poste jusqu'à la fin du privilège actuel, sans une chute grave qu'il a faite cet hiver et dont il ne s'est jamais complètement rétabli. Il est très regretté à l'Opéra où tout le monde l'aimait beaucoup et reconnaissait sa haute compétence. M. Mayer sera remplacé par M. Lapissida, qui a fait ses preuves au théâtre de la Monnaie de Bruxelles.

21 MARS. — Première représentation d'*Ascanio*, opéra en cinq actes et six tableaux de M. Louis Gallet, musique de M. Camille Saint-Saëns ¹. — Il s'est passé aujourd'hui à Paris un fait sans précédent : l'Opéra a donné la première représentation d'un important ouvrage, dont l'auteur — un des plus grands musiciens de ce temps — a *disparu* depuis plusieurs mois, sans que personne — *personne*, entendez-vous bien — sache où il est... Parti de Paris, dans le but de rétablir sa santé très compromise, à la suite d'une douloureuse épreuve : la mort de sa bien-aimée mère, M. Camille Saint-Saëns s'est défait de son appartement (il n'a plus de chez lui nulle part, pas même chez M. Durand, son éditeur), de ses meubles, de sa biblio-

1. DISTRIBUTION. — Benvenuto Cellini, M. Lassalle. — Ascanio, M. Cossira — François I^{er}, M. Plançon. — Charles-Quint, M. Bataille. — Un mendiant, M. Martapoura. — Dorbec, M. Tequi. — Destourville, M. Gallois. — Pagolo, M. Crépeaux. — La duchesse d'Etampes, M^{me} Adiny. — Scozzone, M^{me} Bosman. — Colombe, M^{lle} Eames.

sujets qui nous paraissent convenir le mieux à la musique dramatique sont les sujets mythologiques ou légendaires, comme ceux qu'a choisis le réformateur de Bayreuth. Nous trouvons naturel de voir des figures en quelque sorte symboliques, ou des héros de vieilles légendes, dans la convention énorme du drame chanté, plutôt que ces fantômes, dans l'enveloppe desquels un librettiste de talent comme M. Louis Gallet a évoqué les personnages historiques qui s'agitent dans le drame de M. Paul Meurice. Si les aventures puisées par les deux auteurs aux *Mémoires* de Benvenuto sont, dans l'opéra, mal liées entre elles et trop souvent dénuées d'intérêt, plusieurs tableaux ont de la pompe, du mouvement et de l'effet : telle est cette *Fête à Fontainebleau* où se donne, devant François I^{er} et Charles-Quint, un divertissement dont la musique est charmante. Le tableau qui assura jadis la vogue de l'ouvrage, c'est celui où Benvenuto, représenté par Mélingue, modelait en scène la statue d'Hébé. Mélingue était, on le sait, un artiste statuaire ; tous les procédés du moulage lui étaient donc familiers, et il les pratiquait en même temps avec une aisance, une bonne grâce qui captivaient vraiment l'attention des spectateurs et excitaient leur admiration. Lassalle a, lui, d'autres moyens pour s'imposer au public, qu'il tient par les précieuses qualités de sa solide voix de baryton, et par l'ampleur de sa diction, jointes à la superbe prestance de sa personne : un très beau Benvenuto Cellini. C'est à l'excellent artiste seul qu'il

cœur est sous la pierre » qui nous a fait songer à celle d'Ophélie. Disons enfin, pour terminer, que le ballet d'*Ascanio* a révélé deux étoiles : M^{lle} Désiré qui a merveilleusement enlevé la Variation de l'Amour, délicieusement accompagné par la flûte de M. Taffanel, et M^{lle} Chabot, qui a mimé et dansé à ravir le rôle de Psyché.

La seconde représentation d'*Ascanio* reçoit du public un accueil enthousiaste. Comme le soir de la première, on redemande la chanson de Scozzzone, le duo de Lassalle et de Cossira, le madrigal de François I^{er}, la belle phrase de Benvenuto au cinquième tableau, et dans le ballet, la variation de l'Amour.

29 MARS. — M^{me} Melba chante pour la première fois, et avec un vif succès, le rôle de Marguerite de *Faust*.

19 MAI. — Reprise d'*Hamlet*. M. Bérardi remplace à l'improviste M. Lassalle dans le rôle d'Hamlet qu'il chante avec sa vaillance et son talent accoutumés. M^{me} Melba est, comme à l'ordinaire, acclamée dans Ophélie, et M^{lle} Vidal très applaudie dans le rôle de la Reine qu'elle chantait pour la première fois. M. Plançon, et M^{lle} Hirsch, dans la fête du printemps, contribuent à l'éclat de la représentation.

28 MAI. — Première représentation de *Zaïre*, opéra en deux actes de MM. Edouard Blau et Louis Besson, musique de M. Paul Véronge de la Nux¹. M. Auguste Vitu a compté huit opéras

1. DISTRIBUTION. — Lusignan, M. *Escalaïs*. — Orosmane, M. *Delmas*. — Nérestan, M. *Jerôme*. — Chatillon, M. *Lam-*

une extraordinaire crânerie. Marcel est un des meilleurs rôles de M. Gresse : il y a été parfait, comme toujours, et nous comprenons que la direction de l'Opéra ait tenu à conserver cet artiste de valeur, qui est, à tous les points de vue, un excellent pensionnaire. Avec M. Delmas, un magnifique Saint-Bris, et M^{me} Lureau-Escalaïs, qui chante à ravir la partie de la reine Marguerite, la représentation a fait honneur à l'Opéra.

11 JUILLET. — M^{me} Durand-Ulbach fait une première apparition à l'Opéra dans le rôle de Madeleine de *Rigoletto*, où sa voix pleine et joliment timbrée produit un assez bon effet.

14 JUILLET. — Spectacle gratis en matinée. On joue *Rigoletto* qui n'avait jamais encore été donné en représentation gratuite, et le *Rêve* avec l'incomparable Mauri. Entre les deux pièces, M. Gresse, dans l'uniforme popularisé par la gravure de Rouget de l'Isle chante la *Marseillaise*, que la foule répète en chœur.

23 JUILLET. — *Aïda*, pour le début de M^{me} Durand-Ulbach dans le rôle d'Amnérís ; M^{me} Fierens chante celui d'Aïda. L'une et l'autre ne réussissent que médiocrement.

25 JUILLET. — M^{lle} Subra fait sa rentrée dans *Coppélia*, où elle reçoit du public un accueil des plus chaleureux.

30 JUILLET. — M^{lle} Domenech débute dans la *Favorite*. La nouvelle Léonore n'avait jamais paru sur une scène ; elle manque donc un peu de l'assurance que la pratique seule peut donner. Mais

ritier du Vaudeville. Puis, le 3^e et le 4^e acte d'*Hamlet*, chanté par MM. Lassalle, Plançon, Ballard, Crépaux ; M^{mes} Melba et Domenech et le divertissement de la *Fête du printemps*, dansé par M^{lle} Subra ; le monologue de M. Coquelin cadet, le *Rêve* dansé par M^{lle} Mauri, le cinquième tableau de *Patrie* de M. Victorien Sardou ainsi distribué : Karloo, M. Mounet-Sully ; Jonas, M. Coquelin ; Rysoor, M. Dumaine ; le duc d'Albe, M. Jean-Paul Mounet ; La Trémouille, M. Boucher ; Noircarmes, M. Villain : Rincon, M. Clerh ; Bakkersel, M. Hamel ; Cornélis, M. Grivollet ; Galena M. Leitner ; les *Adieux au public*, poésie de M. Jean Richepin, dite par M. Mounet-Sully. Grand effet pour le duo de *Lohengrin*. *Lohengrin* à l'Opéra chanté par M^{me} Rose Caron et par M. Vergnet !

9 NOVEMBRE. — Dans les *Huguenots*, donnés en représentation populaire à prix réduits, M^{lle} Lorentz, qui nous arrive de Bruxelles, débute un peu timidement dans le rôle de la Reine de Navarre.

14 NOVEMBRE. — M^{me} Melba chante pour la première fois le rôle de Gilda dans *Rigoletto*, où elle se montre, comme toujours, une virtuose exceptionnelle. Lassalle, dans *Rigoletto*, et M^{me} Hégion, dans *Madeleine*, sont aussi fort applaudis.

30 NOVEMBRE. — On donne la *Favorite*, et le public de la représentation à prix réduits a la bonne fortune d'entendre en la personne de M. Vergnet (remplaçant à l'improviste M. Affre, indisposé), un Fernand tout nouveau. M. Vergnet et M^{lle} Domenech sont sincèrement applaudis.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- présenta- tions pen- dant l'année.
<i>Lucie de Lammermoor</i>	4		8
<i>La Tempête</i> , ballet.....	3 a. 6 t.		7
<i>Les Huguenots</i>	5 a. 6 t.		14
<i>Roméo et Juliette</i>	5 a. 8 t.		19
<i>L'Africaine</i>	5 a. 6 t.		14
<i>Alda</i>	4		6
<i>Hamlet</i>	5 a. 8 t.		8
<i>Le Cid</i>	4 a. 10 t.		3
<i>Coppélia</i> , ballet.....	2		10
<i>Le Prophète</i>	5		4
<i>Faust</i>	5 a. 9 t.		26
<i>Rigoletto</i>	4		11
<i>Robert le Diable</i>	5 a. 7 t.		6
* <i>Ascanio</i>	5	21 mars	30
<i>Guillaume Tell</i>	4 a. 5 t.		4
* <i>Zaire</i>	2	28 mai	11
<i>La Juive</i>	5		6
* <i>Le Réve</i>	2	9 mai	19
<i>La Favorite</i>	4 a. 5 t.		6
<i>Sigurd</i>	4 a. 9 t.	13 octobre	15

NOTA. — Ce signe * placé devant le titre d'une pièce indique que l'ouvrage était inédit.

mort d'Octave Feuillet et celle de Jeanne Samary, les événements heureux ou tristes de l'année 1890, que, suivant notre habitude, nous allons passer ici en revue au jour le jour.

Le 31 décembre 1889 avait eu lieu l'Assemblée générale annuelle des sociétaires. Après la lecture du rapport de l'administrateur général sur le précédent exercice, M. Jules Claretie avait pris la parole en ces termes :

« Laissez-moi maintenant, mes chers sociétaires, après ce compte-rendu d'affaires et ces chiffres, ajouter quelques mots sur une partie de l'histoire de la Comédie-Française en 1889, qui n'appartient pas à la question administrative, mais qui vous intéresse tous.

« Nous avons eu, depuis votre dernière assemblée générale, un grand deuil et une grande joie que je ne veux ni ne puis passer sous silence.

« La Comédie-Française s'est sentie atteinte au fond du cœur par la mort d'un maître écrivain dont la perte aura été un deuil national. Emile Augier nous reste par son héritage et par son génie, et son nom est encore imprimé, aujourd'hui même, sur nos affiches. Sa mort fut un deuil de famille.

« C'est une joie de famille que la marque de haute bienveillance qu'a donnée, par deux fois, à deux d'entre vous, le gouvernement, dans cette année d'Exposition Universelle, où — les étrangers l'ont constaté, — la Comédie-Française a fait bonne figure devant nos hôtes du monde entier.

« Ce n'est pas la première fois que l'on rend

applaudi ledit Coquelin cadet, proclamant le nom de Philippe Gille, auteur de la bouffonnerie en question. Voici le scénario de cette abracadabrante fumisterie. — Un riche Américain, M. Murphy, a envoyé en France sa fille, sa religion et une immense fortune. Sa fortune y repose sur de bons et solides placements ; sa religion, prêchée par le pasteur Pigatt, fait des prosélytes à la vingt-septième variété des Mormons, basée sur le pardon à tous et pour tout. Quant à sa fille, voici la dépêche qu'il a reçue de son ami Pigatt : « Ai trouvé gendre millionnaire, avec ancêtres épiciers. » Au reçu du télégramme, Murphy arrive à Paris, prêt à repartir (c'est un homme très pressé) le lendemain du mariage d'Edith. Il n'y a qu'un obstacle à ce mariage, c'est que le fiancé annoncé, M. Camille Prélard, est d'une timidité telle qu'il ne s'est point encore prononcé. « Ma fille n'est donc pas compromise ? » demande Murphy, qui en est resté aux usages de *flirtation* américaine. Et on laisse seuls les deux jeunes gens. Camille, toujours timide, n'abuse pas de la situation ; c'est à peine s'il avoue à Edith qu'il a enfermé dans sa montre un cheveu blond qui s'est enroulé autour des aiguilles et arrêté le chronomètre à l'heure bénie, cinq heures et sept minutes, où il a fait la rencontre de la jeune fille. L'Américain s'impatiente, et prenant au collet le futur récalcitrant, il l'oblige à entamer enfin le chapitre des confidences, des terribles confidences. — « Je ne puis être considéré comme un homme, avoue Camille : le jour de ma naissance, troublé par la

cun caractère n'est défini, où tout est flottant, où tout s'en va à la dérive, à tel point qu'une scène entière a pu être impunément changée de place entre la répétition générale et la première, et reportée de la fin du second acte au commencement... La « famille » de M. Henri Lavedan se compose de cinq personnes. Le commandant Chalus, explorateur retiré des affaires, a épousé en secondes noces une veuve plus ou moins exotique — à son langage un peu vif, je la croirais plutôt boulevardière — qui a mis dans la corbeille de noces une fille de dix-huit ans, répondant au doux nom de Marie. Le commandant avait lui-même une fille, Jeanne, qui vit dans le souvenir de sa mère comme dans la haine de sa belle-mère et de sa sœur cadette, et que ne console pas suffisamment son mari, le baron André Le Brissard, un désœuvré de la plus belle espèce, meilleur au fond qu'il n'en a l'air (la fin le prouvera), mais quelque peu parent du duc de Septmonts, de l'*Etrangère*. Il en est, pour le moment, à aimer sa belle-mère. C'est en vain que, sur le conseil d'un vieux serviteur, sourd comme un pot du reste, Marie a tenté de faire des avances à son aînée; celle-ci demeure inébranlable. Etrangères, elles resteront jusqu'à la mort... ou seulement jusqu'à un incident qui fait le sujet de la pièce... si pièce il y a... Voici la chose en deux mots. Furieuse d'être « lâchée » par son amant André, M^{me} Jauzelle, — une amie (parbleu !) de M^{me} Le Brissard — qui a surpris un bout de conversation qu'elle croit criminelle entre le gendre

l'enjambement d'un vers mal cadencé, soit par quelque cheville. Le succès n'en a pas moins été ce qu'il méritait d'être : un succès d'enthousiasme, un succès d'émotion chaleureuse et fortifiante. Nos critiques de détail seraient encore un hommage à ce radieux quatrième acte, un chef-d'œuvre. L'interprétation actuelle est bien réglée dans l'intention ; mais parfois la trempe lui manque. M. Mounet-Sully, toujours trop théâtral, n'a pas à mon gré l'allure puissante et sobre de l'héroïsme prédestiné. Ses jeux de physionomie, trop visiblement étudiés, se produisent quelquefois avant la cause qui les doit amener. Dans sa coquetterie d'ajustement, chez lui le paladin se campe trop souvent en baladin... Mais au diable la correction ! La démarche est si jeune, la voix si belle, les élans de passion sont si imprévus, qu'on est malgré soi entraîné et ravi par cet artiste pétri de défauts et rempli de génie. Nous nous rappelons encore Sarah Bernhardt réalisant dans ses nuances harmonieuses le type délicat et poétique des sveltes enluminures dont étaient ornés nos antiques manuscrits. M^{lle} Dudlay — un vrai Rubens — a fort intelligemment composé son rôle qui, malheureusement pour elle, est plutôt dans le charme que dans la violence, et en dépit d'un cruel défaut de prononciation qui n'a point encore disparu depuis le jour où M. de Bornier la présenta pour la première fois à M. Perrin, elle a joliment dit la partie de Berthe. On l'a beaucoup applaudie pour son cri du troisième acte. Ce troisième acte a valu de chaleureuses ovations à

M. Silvain; vraiment très touchant dans son récit à Charlemagne. Charlemagne s'est présenté sous les traits de M. Paul Mounet, qui a rendu avec beaucoup de dignité cette grande figure. M. Dupont-Vernon n'a pas dû céder sans regret à son camarade Silvain le rôle de Ganelon, qu'il avait établi à l'époque où le jeune sociétaire d'aujourd'hui était encore sur les bancs du Conservatoire concourant pour quelque accessit dans la classe de feu Régnier. M. Dupont-Vernon a eu du moins la consolation de se faire applaudir dans le moine Radbert, comme aussi MM. Laroche et Martel dans les rôles du Saxon Ragenhardt et du duc Nayme, qu'ils ont très heureusement créés. *La Fille de Roland* est admirablement mise en scène et constitue un spectacle aussi beau qu'il est intéressant et réconfortant.

20 JUIN. — M. Jean Richepin relit au Comité son drame en vers, en cinq actes et huit tableaux, qu'il avait présenté une première fois sous ce titre *Le Sacrifice*, et qui s'appelle aujourd'hui *Par le Glaive!* La pièce est reçue à l'unanimité.

23 JUIN. — La Comédie-Française joue *Ruy Blas* à Versailles au profit de l'œuvre du sculpteur Houdon. Entre le deuxième et le troisième acte du drame de Victor Hugo, M. Jules Truffier dit avec beaucoup d'art et de chaleur de beaux vers de sa composition en l'honneur de Jean Houdon.

7 JUILLET. — La salle était absolument comble, ce soir, pour la reprise de *Mademoiselle de la Seiglière*. Il y avait plus d'un an qu'on avait

Français. Mais il y a là mieux qu'une pièce, il y a une étude très plaisante et très amusante de l'optimisme. Blandinet est presque un type, et l'on doit savoir gré à Labiche, qui avait dessiné d'un trait net l'égoïsme bourgeois dans M. Perrichon, de nous avoir donné le dévouement bourgeois, sans façons et sans phrases, avec Blandinet. Blandinet est un cœur excellent, né dupe et content d'être dupé, charitable, aimant, aimé. « Messieurs, ami de tout le monde » comme dit Sosie. Il n'ose augmenter les loyers de ses locataires, il n'ose congédier ses domestiques infidèles, il se laisse gruger gaiement, et il appelle chansons les avertissements de son frère François, un sceptique. Mais voilà que Blandinet a assez de la duperie. Il a été trompé par un faux mendiant, et maintenant il voit des faux mendiants partout. Il compte les morceaux de sucre qu'il laisse dans son sucrier, il mesure l'eau-de-vie de sa carafe, il soupçonne sa femme, il maudit son neveu, il met son fils à la portion congrue. Souvenez-vous d'Orgon, le bonhomme Orgon, découvrant que le pauvre Tartuffe n'est qu'un imposteur. Comme Molière a su pousser à l'extrême comique la déception du brave homme !

Quoi ! sous un beau semblant de ferveur si touchante,
Cacher un cœur si double, une âme si méchante !
Et moi qui l'ai reçu gueusement et n'ayant rien...
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien ;
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un diable !

fier, Boucher, Laugier, Gravolet, M^{lles} Kalb et Nancy-Martel s'y sont fait remarquer ; une mention à part pour le couple des Sottenville, interprété de la façon la plus réjouissante par M. Villain et M^{lle} Fayolle.

31 AOUT. — On a, ce soir dimanche, repris *Zaïre* devant une salle comble, avide d'émotions et de larmes. Le chef-d'œuvre de Voltaire a été mis en lumière par une de ces interprétations d'ensemble dont notre premier théâtre est coutumier. M. Paul Mounet et M^{lle} Hadamard abordaient pour la première fois les rôles d'Orosmane et de Zaïre. M. Mounet s'y est montré tragédien puissant et passionné ; M^{lle} Hadamard a mis au service du beau rôle de Zaïre toutes les qualités de pathétique qu'elle possède. Les deux protagonistes ont été rappelés d'acte en acte et à la chute du rideau.

16 SEPTEMBRE. — Reprise du *Duc Job*, comédie en quatre actes, en prose, de Léon Laya ¹. On sait la fin tragique de Léon Laya, que des chagrins domestiques déterminèrent à sortir volontairement de la vie, la veille du jour où une pièce de lui, la *Gueule du Loup*, allait entrer en répétition au Gymnase, merveilleusement interprétée par Aimée Desclée. Une assez facile imitation des *Adelphes*, de Térence, intitulée les *Jeunes gens*, et

1. DISTRIBUTION. — Le marquis de Rieux, M. Got. — Jean, M. De Féraudy. — Achille, M. Boucher. — David, M. Garraud. — Guérin, M. Joliet. — Pacaud, M. Roger. — Valette, M. H. Samary. — Lebrun, M. Clerh. — Joseph, M. Roger. — Emma, M^{lle} Reichenberg. — Mme David, M^{me} Montaland. — Christine, M^{me} Jammaux.

Madame Desroches, un long et fade vaudeville qui tomba à plat le premier jour avaient suivi au Théâtre-Français le grand succès du *Duc Job*, qu'on reprend en l'honneur de M. de Féraudy, le brillant élève de M. Got, et pour le bonheur des petites filles qui pourront demander à leur papa de les mener voir le dimanche ce spectacle anodin. Vous plaît-il de connaître le banal argument de cette pièce qui laisse tant — j'allais écrire *tout* — à désirer sous le rapport de l'art, et qui, prêtant autrefois le flanc à la critique, nous a paru aujourd'hui plus que démodée. Le duc Job, a trente ans ; il en paraît cinquante. Le dernier rejeton d'une grande famille, plus noble que riche, le duc Jean de Rieux, surnommé le duc Job, à cause de la médiocrité de ses revenus, revient de l'armée d'Afrique où il lui avait pris fantaisie de s'engager pendant un an pour visiter la Kabylie aux frais de l'Etat. Il arrive chez un de ses oncles, M. David, riche banquier dont la fille lui a laissé au cœur un tendre souvenir. Ses parents sont sur le point de la marier à un homme d'affaires encore plus riche qu'eux. Ce prétendant qui se nomme Valette, est un ancien ami de collègue du duc Job. Les deux amis se rencontrent, causent longuement et se dévoilent l'un à l'autre, et surtout au public, leur vie et leurs caractères. Valette est un profond égoïste, un homme d'argent qui veut seulement faire une bonne affaire en épousant la fille du banquier. Pour arriver à la position qu'il occupe, il a fait litière de tous les sentiments généreux et honnêtes, et il ne

connaît d'autres principes que ceux de l'arithmétique. Paraître riche, pour le devenir, a été toute sa tactique, et pour faire croire que sa fortune n'a d'autre source que son habileté, il a caché soigneusement la mort d'un bon vieux parent dont il a hérité, et dont il s'est gardé de porter le deuil. Le duc Job, à qui le hasard avait fait connaître l'excellent oncle trop peu pleuré, promet à Valette de respecter son secret, si peu respectable qu'il soit. Jean de Rieux a aussi un secret, que sa tante le force de lui confier, c'est l'emploi de quarante mille francs pris sur son capital pendant son absence ; ils ont servi à tirer du désespoir et de la honte un ami, Edouard Brémont, consul de France à l'étranger, qui, après avoir épousé, malgré son père, homme très riche et très avare, une jeune fille sans fortune, était tombé dans la dernière misère. La tante David embrasse avec effusion le pauvre duc Job. C'est bien là le mari qui conviendrait à Emma — s'il était plus riche. Mais M. David veut un gendre millionnaire ou en passe de le devenir, et la jeune fille, dont toutes les amies déjà mariées ont au moins trente mille livres de rente, est bien décidée en se mariant elle-même à ne rien rabattre de ce chiffre. Tout entière à ses calculs de ménage, de luxe, elle ne se doute pas de l'amour de son cousin Jean pour elle, et c'est à lui-même qu'elle vient demander, au second acte, des renseignements sur le caractère et les sentiments de son prétendant. Le cousin, qui connaît tous ses tristes secrets, garde le silence ; puis il laisse éclater

belles espérances de talent. La coïncidence était d'un heureux présage. « Alors comme aujourd'hui — disions-nous — il faut convenir que la servante « forte en gueule » de Molière exige de la part de son interprète, plus d'expérience et de maturité. Dorine est depuis longtemps au service d'Orgon ; son âge et ses services peuvent lui permettre la liberté de langage et le ton d'autorité qu'elle prend dans la maison. Aussi, ces façons semblent-elles choquantes lorsqu'elles ont pour les traduire un visage frais et rose de seize printemps. Cette réflexion une fois faite, on est forcé de convenir que la nouvelle recrue du Théâtre-Français déploie, dans l'interprétation du rôle de Dorine, un esprit et une pétulance qui enlèvent la salle. Avec quelle voix fraîche et mordante elle lance au visage de l'imposteur ses ripostes ironiques. Elle est soubrette jusqu'au bout des ongles ; elle en a le regard, le geste, le nez légèrement retroussé, la mutinerie, la malice et la tournure. Quelques années achèveront de mettre en place et d'équilibrer toutes ses qualités qui n'ont pour le moment que « la beauté du diable ». C'est là un début des plus heureux et auquel le public contre-signe par des applaudissements très sympathiques à la toute jeune artiste. Voilà seize années bien employées, ma foi ! Trois semaines après, elle faisait son second début dans le rôle de Madelon, des *Précieuses ridicules*, à côté de Dinah Félix (morte elle aussi), dans Cathos, et de Coquelin aîné, qui jouait Mascarille. Elle y était infiniment gaie et

— Quand le rideau du Théâtre-Français s'est levé ce soir sur le second acte de *Ruy Blas*, il y avait, certes, autant d'ardente curiosité dans la salle — archi comble — que de troublante émotion sur l'auguste scène, où, dans le grand fauteuil de la reine Maria de Neubourg, un peu engoncée dans sa robe de satin blanc à broderies d'argent, et coiffée, — très mal coiffée, du reste — du traditionnel petit diadème, posé sur le sommet de sa blonde chevelure, était assise M^{lle} Moreno, la si jeune et si brillante lauréate des derniers concours du Conservatoire. La reine Maria de Neubourg est — on l'a dit avant nous — une des figures les plus pures et les plus douces que Victor Hugo ait fait vivre au théâtre. Créature purement passive, elle tremble sous la menace de don Saluste, elle fléchit sous l'étreinte ardente de Ruy Blas ; épouse abandonnée d'un roi qui passa dans l'histoire comme un fantôme couronné, elle se débat entre des rêves séduisants et des réalités sinistres. Le rôle, d'ailleurs admirablement tracé, présente dans sa personnalité sympathique une physionomie facile à saisir ; les qualités de charme et de tendresse y suffisent, pourvu qu'elles s'illuminent, au dernier moment, d'un éclair de passion. C'est ainsi que le rendaient Sarah Bernhardt d'abord — et je tire un trait — après elle, M^{mes} Bartet et Broisat. M^{lle} Moreno n'avait, à son tour, qu'à l'interpréter dans le même sens pour y obtenir le même succès. Nous nous garderons bien d'esquisser l'ombre d'un parallèle entre la petite débutante et ses grandes devancières. Sarah

cre dans la scène des portraits, elle ébauche mollement, et comme au pastel, ce qui doit être profilé d'une pointe d'épigramme entrant dans le vif. En revanche, elle rend à Arsinoë tirade pour tirade, avec une malice supérieure et gaie, du meilleur ton et du plus mordant. C'est une cavatine de persiflage, spirituellement modulée. La scène a, d'ailleurs, été extrêmement bien jouée par M^{lle} Pierson, à qui le rôle d'Arsinoë a valu un succès du meilleur aloi. M^{me} Barretta a dit dans la perfection le fameux couplet sur l'aveuglement des amoureux : « La pâle est au jasmin en blancheur comparable... » M. Baillet est un aimable et élégant Philinte. M. Prudhon est simplement parfait dans Oronte, l'homme au sonnet, auquel il donne toute la « dignité » qui convient. MM. Boucher et H. Samary jouent les deux marquis, et ils ont la vivacité et la jeunesse que réclament ces personnages. N'oublions pas M. Coquelin, qui en reprenant le bout de rôle de Dubois (il n'a pas trente vers) a su, le malin ! se ménager une triomphante ovation.

11 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Parisienne*, comédie en trois actes de M. Henry Becque ¹. — Lorsque fut donnée, le 7 février 1885, au théâtre de la Renaissance, la *Parisienne* de M. Henry Becque, la critique fut quelque peu déconcertée des libres allures de la pièce, de l'absence d'intrigue, du langage simple et hardi des

1. DISTRIBUTION. — Lafont, M. Prudhon. — Simpson, M. Le Bargy. — Du Mesnil, M. De Féraudy. — Clotilde, M^{lle} Reichenberg. — Adèle, M^{lle} Lynnès.

premier acte nous fait entrer dans le ménage Du Mesnil. Un ménage à trois : le mari, employé, économiste, à la recherche d'une place lucrative qu'il espère de ses relations ; la femme, une coquette ; sensuelle, peut-être ; roublarde, à coup sûr ; inconsciente surtout : un peu de tout mêlé. — On en rencontre comme cela dans les salons, dans le monde où l'éducation est toute de mot et se contente du décorum, monde qui produit la variété « cocotte-mariée » ; — l'amant, un bon garçon sans scrupules, en quête d'une affection paisible, sincère... et *désintéressée*, le coucou de cette famille de pierrots. Il est jaloux, cet amant, c'est lui qui veille sur la vertu de la jeune femme, il fait des scènes, il a des soupçons, fondés, mais qui ne s'éclaircissent pour nous qu'au dernier acte : c'est un des points faibles de la pièce... Au second acte, lasse de son amant qui l'agace (et nous donc !) M^{me} du Mesnil se brouille avec lui. Son mari n'a pas la place qu'il espérait ; nous la lui voyons accordée au *trois* : c'est sa petite femme qui la lui a fait obtenir par un M. Simpson que nous apercevons pour la première fois. Elle est devenue sa maîtresse. Le Simpson, blasé sur ces aventures, la quitte, sous prétexte d'aller retrouver, en sa terre de Croquignole, ses chevaux, ses chiens... ses fusils ; un peu dépitée, désabusée, M^{me} du Mesnil revient à son ancien amant. Et voilà ! Il manque certainement quelque chose à cette œuvre vécue : une ironie plus large, sinon plus continue, le grain de fantaisie à la Meilhac qui nous ferait accepter ces turpitudes de la vie réelle,

pourra lui répondre par un « Tu l'as voulu » biensenti. Au lieu de nous donner une œuvre nouvelle, — il serait temps, ma foi ! — il a tenu à faire reprendre sa *Parisienne* par le théâtre qui l'avait d'abord refusée, et c'est lui-même qui a désigné les interprètes que ses amis sont certainement en train de conspuer aujourd'hui. Il a exigé M. Prudhon, et dès que cette pauvre Samary fut condamnée, il demanda M^{lle} Reichenberg. M^{lle} Reichenberg n'a jamais eu plus de talent, et ce n'est pas sa faute si le public a l'habitude de la voir en honnête ingénue, plutôt qu'en femme adultère et perverse. M. Prudhon, très bien au physique, et souvent excellent, a amassé sur lui l'agacement du public en son rôle d'amoureux collant et cramponnant outre mesure. Non, monsieur Becque, nous ne sommes jamais si « embêtants » que cela.... M. de Féraudy est le parfait « cocu » : impossible de mieux réaliser le type que ne l'a fait cet artiste très sûr de lui. M. Le Bargy a bien la sécheresse et l'égoïsme du gommeux de nos jours. M^{lle} Lynnès, enfin, tient avec beaucoup d'adresse et d'intelligence le bout de rôle de la femme de chambre, que Lafont, habitué de la maison, pourrait appeler Adèle tout court et non « Mademoiselle ». Ce n'est pas le seul croc-en-jambe à la vérité qu'on pourrait relever dans cette œuvre « vraie ».

18 NOVEMBRE. — M. Worms lit au Comité un drame en cinq actes, en vers, de M. Alexandre Parodi, intitulé la *Reine Juana*, qui est reçu à l'unanimité. La *Reine Juana* prendra son tour

grand Coquelin avait repris, pour la circonstance, le petit rôle de Mascarille, et la distribution du *Dépit amoureux* était exceptionnellement brillante : M^{lle} Reichenberg, dans Lucile ; M^{lle} Kalb dans Marinette, dont elle est désormais titulaire depuis la mort de la pauvre Samary ; M. Le Bargy dans Eraste ; M. Boucher dans Valère. La pièce de Molière a donc été jouée en toute perfection, mais c'est dans le début du jeune Coquelin, le dernier de la dynastie, que résidait le piquant attrait de la soirée. Son apparition a fait sensation, — c'est le frappant portrait de son illustre père, c'est Coquelin tout rajeuni — et dès sa première réplique à Eraste, le public, reconnaissant les intonations de Coquelin, a été tout de suite mis en bonne humeur. Vous devinez l'effet du « Bonjour » des deux valets et l'allusion saisie par toute la salle, quand Mascarille a dit à Gros-René :

Passons sur ce point-là ; notre rivalité
N'est pas pour en venir à grande extrémité...

Avec ceci de curieux que Coquelin, moins Coquelin que son fils, s'efforçait de n'être plus lui-même, la représentation du *Dépit* a été pour nous tous une véritable joie. Sans qu'on puisse l'accuser le moins du monde de vouloir pasticher son père, le jeune débutant a joué le rôle de Gros-René — la célèbre tirade sur les femmes et la fameuse scène de rupture et de réconciliation — avec une verve, un entrain, une justesse, une sûreté et un naturel qui montrent qu'il y a en lui l'étoffe d'un véritable comédien. Vous pensez

il, de rendre un acte qui moisissait dans les cartons, que pour faire plaisir à M. Coquelin, en donnant à une de ses pièces de tournée l'estampille de la Comédie-Française, qu'on annexait à son répertoire ces fameux *Jurons de Cadillac*. La pièce est archi-connue, depuis qu'elle fut créée, en 1865, au Gymnase, par Landrol et M^{me} Delphine Marquet (la mère du Roméo de l'Odéon). Est-il besoin d'ajouter que, sans se piquer d'aucune valeur littéraire, elle a tout ce qu'il faut pour exciter le rire. On a donc beaucoup ri en fin de soirée. Sous les brandebourgs de son uniforme de capitaine de frégate et sous son toupet à la mode de 1830 — qui le faisait ressembler à M. Francès — Coquelin a joué à ravir le rôle de l'homme aux jurons. M^{lle} Pierson en sa robe empire — petit bébé, va ! — donnait spirituellement la réplique au joyeux gascon.

15 DÉCEMBRE. — Dans *Denise*, dont le succès est très vif, M^{lle} Bartet reprend le rôle qu'elle a créé, et M. Coquelin reparait dans celui de Thouvenin, qu'il n'avait pas joué depuis quatre ans.

18 DÉCEMBRE. — Le spectacle composé de *Misanthrope* et des *Jurons de Cadillac* se terminait par le *Dépit amoureux*. Au moment où le rideau se levait sur la comédie de Molière, M. Coquelin cadet, en costume de Mascarille, s'avancait vers le trou du souffleur et adressait au public la harangue suivante qui vaut tout un monologue : « Mesdames, messieurs. Vous voyez un semainier bien affligé, comme semainier et comme oncle. Mon neveu Jean Coquelin, qui devait jouer

faite pour tenter un coquin de l'espèce de M. de Briche, et par M^{lle} Ludwig, qui a su se faire remarquer dans le « rien » qui compose son rôle de fine et délurée camériste... Et nous sommes tous restés pour voir Got dans Tartuffe. Bressant faisait du faux dévot un homme aimable ; Geffroy le rendait redoutable ; M. Got en fait un cuistre de la plus belle eau, vraiment trop laid et trop répugnant pour rendre vraisemblable la séduction d'Elmire. Elmire c'était M^{lle} Marsy, bien jolie sous sa perruque Louis XIV, et si bien disante qu'elle s'est fait, à plusieurs reprises, chaleureusement applaudir : son meilleur rôle peut-être...

31 DÉCEMBRE. — Relâche pour les obsèques d'Octave Feuillet.

RÉPERTOIRE MODERNE

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- présentat. pendt. l'an- née.
<i>Hamlet</i> , drame en vers.....	5		1
<i>Henri III et sa cour</i> , drame....	5		1
<i>L'Aventurière</i> , comédie en vers.	4		16
<i>Oscar ou le mari qui trompe sa femme</i> , comédie.....	3		2
<i>Gringoire</i> , comédie.....	1		13
<i>La joie fait peur</i> , comédie.....	1		7
<i>Un cas de conscience</i> , comédie...	1		10
<i>Francillon</i> , comédie.....	3		1
<i>Vincenette</i> , drame en vers.....	1		3
<i>Le Flibustier</i> , comédie.....	3		12
<i>Le Testament de César Girodot</i> , comédie.....	3		10
<i>On ne badine pas avec l'amour</i> , drame.....	3		3
<i>La Revanche d'Iris</i> , com. en vers.	1		8
<i>Ruy-Blas</i> , drame en vers.....	5		19
<i>Le Monde où l'on s'ennuie</i> , com..	3		12
<i>Le Dernier quartier</i> , comédie en vers.....	2		1
<i>L'Été de la St-Martin</i> , comédie...	1		2
<i>Denise</i> , comédie.....	4		6
<i>Adrienne Lecouvreur</i> , drame....	5		4
<i>Toinette à Molière</i> , à propos en vers.....			
<i>Le Luthier de Crémone</i> , comédie en vers.....	1		12
<i>Margot</i> , comédie.....	3	18 janvier	39
<i>Maître Guérin</i> , comédie.....	5		5
<i>L'Autographe</i> , comédie.....	1	25 janvier	41
<i>Gabrielle</i> , comédie en vers.....	5	16 février	10
<i>L'Étincelle</i> , comédie.....	1	16 février	11
<i>Au printemps</i> , comédie en vers.	1		5
<i>Le Klephte</i> , comédie.....	1		5
<i>Il ne faut jurer de rien</i> , comédie.	3		8
<i>Le Passant</i> , comédie.....	1		10
<i>Alain Chartier</i> , comédie en vers.	1		4
<i>Le Baiser</i> , comédie.....	1		15
<i>Camille</i> , comédie.....	1	12 mars	19
<i>Pendant le bal</i> , comédie.....	1		1
<i>Le feu au couvent</i> , comédie.....	1		2
<i>Jean Baudry</i> , comédie.....	4		8
<i>Mademoiselle de la Seiglière</i> , comédie.....	4		7
<i>Les Ouvriers</i> , comédie en vers...	1		3

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre d présen- pend. ■ née.
<i>Les Brebis de Panurge</i> , comédie.	1		3
<i>Hernani</i> , drame en vers.....	5		9
* <i>Le Demi-Monde</i> , comédie.....	5	31 mars	38
<i>La Vraie farce de maître Pathelin</i> , comédie.....	2		5
<i>Le Village</i> , comédie.....	1		6
<i>Mercadet</i> , comédie.....	3		9
<i>Œdipe roi</i> , tragédie.....	5		5
* <i>Une Famille</i> , pièce.....	4	17 mai	21
<i>Les Honnêtes femmes</i> , comédie.	1		18
* <i>Le Vieux Corneille</i> , à-propos en vers.....		6 juin	
<i>La Fille de Roland</i> , drame en vers.....	4	18 juin	33
<i>Les Deux ménages</i> , comédie.....	2		3
* <i>Les Petits Oiseaux</i> , comédie...	4	21 juillet	26
<i>François le Champi</i> , comédie....	3		6
<i>Bataille de Dames</i> , comédie.....	3		4
<i>Le Bonhomme Jadis</i> , comédie...	1		4
<i>L'Ami Fritz</i> , comédie.....	3		4
<i>Le Duc Job</i> , comédie.....	4	16 septembre	16
<i>Mademoiselle de Belle-Isle</i> , com.	4		1
<i>Chez l'Avocat</i> , comédie.....	1		2
<i>Le Gendre de M. Poirier</i> , com...	4		5
* <i>La Parisienne</i> , comédie.....	3	11 novembre	17
* <i>Les Jurons de Cadillac</i> , com..	1	5 décembre	7
* <i>A Racine</i> , à-propos en vers. .		21 décembre	
* <i>Une Conversion</i> , comédie.....	1	29 décembre	2

NOTA. — Ce signe * placé devant le titre d'une pièce indique que l'ouvrage était représenté pour la première fois.

RÉPERTOIRE CLASSIQUE

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- présentat. pend. l'an- née.
<i>L'Avaro</i> , comédie.....	5		5
<i>Le Malade imaginaire</i> , com....	3		8
<i>Cinna</i> , tragédie.....	5		2
<i>Le Dépit amoureux</i> , comédie....	2		18
<i>Les Précieuses ridicules</i> , com....	1		4
<i>Le Mariage de Figaro</i> , com....	5		4
<i>Tartuffe</i> , comédie.....	5		6
<i>Le Mariage forcé</i> , comédie.....	1		14
<i>Andromaque</i> , tragédie.....	5		2
<i>Le Légataire universel</i> , com....	5		3
<i>Le Bourgeois gentilhomme</i> , c...	5		10
<i>Polyeucte</i> , tragédie.....	5		6
<i>Le Misanthrope</i> , comédie.....	5		12
<i>Iphigénie</i> , tragédie.....	5		6
<i>Le Médecin malgré lui</i> , c.....	3		7
<i>Les Folies amoureuses</i> , com....	3		7
<i>Les Originaux</i> , comédie.....	1	12 Mars	15
<i>Britannicus</i> , tragédie.....	5		4
<i>Les Femmes savantes</i> , comédie..	5		2
<i>Les Fâcheux</i> , comédie.....	3		3
<i>Les Surprises de l'amour</i> , com...	3		3
<i>Les Fourberies de Scapin</i> , com..	3		1
<i>Le menteur</i> , comédie.....	5		1
<i>L'Etourdi</i> , comédie.....	5		3
<i>L'Ecole des femmes</i> , comédie....	5		5
<i>Mithridate</i> , tragédie.....	5		2
<i>George Dandin</i> , comédie.....	3	10 Août	6
<i>Attendez-moi sous l'orme</i> , c...	1	15 Août	10
<i>Les Plaideurs</i> , comédie.....	3		3
<i>Le Jeu de l'amour et du hasard</i> , comédie.....	3		1
<i>Zaïre</i> , tragédie.....	5		4
<i>Le Cid</i> , tragédie.....	5		2
<i>La Maison de campagne</i> , com..	1	12 Octobre	2
<i>Phèdre</i> , tragédie.....	5		3

grands génies qui aient paru depuis la renaissance des lettres, et le créateur de la langue italienne, naquit à Florence. Son éducation fut très soignée : instruit dans toutes les sciences cultivées de son temps, il étudia la musique et le dessin, et s'exerça de bonne heure à l'éloquence, art nécessaire dans les républiques. Dès qu'il eut atteint l'âge prescrit par les lois pour choisir un état, il se fit inscrire dans la confrérie des médecins. Jeune, il signala sa valeur dans les guerres que Florence eut à soutenir contre ses voisins, et plus tard il montra son habileté dans quatorze missions politiques, dont le but était de mettre un terme aux sanglants débats des Guelfes et des Gibelins. En récompense de ses services, il fut nommé l'un des prieurs des arts : c'était la magistrature suprême.

Dante était Guelfe : cette faction, maîtresse à Florence, se divisa en deux partis : les *blancs* et les *noirs*. Dans la lutte, les blancs succombèrent, et Dante, l'un de ses chefs, fut banni avec tous ses adhérents. Il est rare qu'un parti sache user de la victoire avec modération. Les *noirs*, ne trouvant pas leurs adversaires suffisamment punis par l'exil et la perte de leurs biens, les condamnèrent au supplice du feu. Dante, alors en mission à Rome, rejoignit ses compagnons d'infortune. Ils tentèrent, mais en vain, de rentrer à Florence. Ayant perdu cette dernière espérance, le grand poète ne fit plus qu'errer de ville en ville. C'est à cette époque qu'il vint à Paris, où il fréquenta les écoles de théologie. De retour

Au quatrième acte, Dante retrouve Béatrice dans un couvent ; mais au moment où il va être heureux, sa bien-aimée meurt dans ses bras : le chagrin l'a tuée... Dante se consolera en écrivant la *Divine Comédie* qui immortalisera Béatrice.

On racontait alors que, lorsque M. Paravey prit, à la place du Châtelet, la succession de M. Carvalho, M. Benjamin Godard fut un des premiers compositeurs auxquels songea le nouveau directeur. M. Godard avait justement en mains un *Ruy Blas* tiré par M. Armand Silvestre du drame de Victor Hugo. Il l'offrit à M. Paravey, qui l'accepta d'enthousiasme. Et M. Godard se mit au travail : il abattit son *Ruy Blas* en quelques mois. Mais il arriva que M. Lockroy refusa tout d'un coup, en qualité de tuteur des héritiers d'Hugo, l'autorisation de monter *Ruy Blas* à l'Opéra-Comique. On le pria, on le supplia ; on se heurta à un refus, qu'on ne s'est jamais bien expliqué et que d'aucuns mirent sur le compte du testament même de Victor Hugo. Puisqu'il ne fallait pas songer à *Ruy Blas*, M. Godard proposa *Dante*, dont le sujet séduisit tout de suite M. Paravey. Et *Dante* fut immédiatement reçu. Et M. Godard se remit au travail. Et il abattit son *Dante* comme il avait abattu son *Ruy Blas*. De cette hâte dans la production naissent des œuvres assurément sans grande envergure, où les mélodies aimables, succédant aux morceaux faciles, ressemblent trop à des feuillets d'album. Le talent de M. Benjamin Godard n'est pas en question. L'auteur du

Tasse et de *Jocelyn* est un des quatre ou cinq musiciens actuels avec lesquels il faut compter, et sur lesquels on devrait pouvoir compter. Il connaît à fond son métier, et cela n'est pas discutable. Néanmoins, toute la première partie de son ouvrage se déroule dans une tonalité grise. Il semble que l'on soit bercé par un bruit uniforme, et l'uniformité du bruit, fût-il violent, invite à la somnolence. Je ne dis pas que cela soit mal fait. M. Godard, je le répète, sait toutes les ressources de la musique moderne. Mais ici, il les a employées à produire une sorte de mélodie quelconque, de laquelle rien ne ressort. Ce n'est pas assez pour six tableaux. La donnée dramatique de *Dante* se perd trop souvent dans l'exubérance d'une musique décorative assez banale. En ce qui touche particulièrement les idées mélodiques, on a lieu d'être surpris que M. Godard, artiste d'imagination riche et sensible, arrive à se contenter à si peu de frais. Son œuvre est, dans son ensemble, d'une invention superficielle courante et d'un agrément monotone que ne rehaussent pas certaines singularités de l'accompagnement. Certainement, un musicien aussi admirablement doué n'est pas sans concevoir fréquemment des pensées heureuses ; mais, encore un coup, on sent trop la hâte en tout l'ouvrage. L'orchestre se contient généralement avec une constance qui, certes, n'exclut pas le bruit, dans son rôle d'accompagnateur, même lorsqu'il devrait s'émouvoir, s'amplifier librement et envelopper l'action d'un vibrant commentaire. L'accompa-

de *Carmen*, mais qui n'avait plus rien de ses anciennes qualités. L'étoile de M^{lle} Nardi devenait à chaque création, même modeste, de plus en plus brillante. Il lui suffisait du bout de rôle de Gemma, confidente de Béatrice, pour conquérir le public ravi par le velours de son mezzo-soprano et par la simplicité charmante de sa diction. Taskin personnifiait Virgile, enveloppé dans un long peplum blanc qui lui donnait l'air et la physionomie d'une vieille femme, sous sa couronne de laurier.

La presse fut sévère pour *Dante*. Il faut avouer que les conditions dans lesquelles cet ouvrage s'était produit n'étaient pas faites pour lui concilier sa sympathie, ni même celle du public. La saison n'était pas finie que le grand Alighieri et toute sa machinerie avortée, étaient relégués dans les magasins, d'où ils ne devaient plus sortir.

La *Basoche* lui succéda le 30 mai. — La *Basoche*¹, opéra-comique en trois actes, paroles de M. Albert Carré, musique de M. André Messager, eut l'heur de plaire davantage au public, parce qu'elle avait tout le prestige du genre véritable et tant aimé de ce théâtre. Le livret en était

1. DISTRIBUTION. — Clément Marot, M. Soulacroix. — Duc de Longueville, M. Fugère. — Jehan Léveillé, M. Carbonne. — Maître Guillot, M. Barnolt. — Roland, M. Bernaert. — Louis XII, M. Maris. — Le chancelier de la Basoche, M. Thierry. — L'écuyer du roi, M. Troy. — Le grand prévôt, M. Lonati. — Marie d'Angleterre, M^{me} Landouzy. — Colette, M^{me} Molé. — Jeune fille, M^{lle} Leclercq. — Jeune fille, M^{lle} Nazem.

que Colette, c'est le nom de la gente pastourelle, vient le relancer à Paris !... On lui demande le secret : Colette restera muette, et se prêtera bénévolement à l'amusant quiproquo découlant de celui qui fait prendre à Marie d'Angleterre le roi de la Basoche pour l'authentique roi de France. Colette, elle aussi, s'imagine, de par son mariage avec Clément, avoir des droits à la couronne.

Vous voyez d'ici la rivalité des deux femmes : l'une cherchant à séduire, celui qu'elle regarde comme son époux de demain, l'autre surveillant jalousement son époux de la veille. Vous pensez aussi que le duc de Longueville, estimant que la fugue de la fiancée royale pourrait lui coûter cher, se décidera à informer Louis XII de l'escapade de la future reine. Le roi trouve, en effet, que la plaisanterie a assez duré comme cela, et l'envoie chercher sous escorte à l'hostellerie du Plat-d'Etain, où l'on ne trouve que Colette se donnant, de bonne foi, pour la reine. Louis XII est étonné au récit de Colette qui lui parle de son mari. Mais l'imbroglio finit par se débrouiller à l'arrivée de la vraie reine. Celle-ci ne laisse pas de regretter son gentil roi de carnaval. Clément Marot se hâte de démissionner de la Basoche pour se donner tout entier à sa charmante petite femme.

Tel est, à grands traits, dépouillé d'une foule de péripéties, plus comiques les unes que les autres, l'amusant livret de M. Albert Carré, qui, réalisant la devise de Nicolet, s'en va *crescendo* du

ténor Carbonne et le trial Barnolt méritent une mention spéciale que nous sommes heureux de leur octroyer.

La saison s'achevait sur l'insuccès de *Dante* et et sur le succès très franc de la *Basoche*. Les deux mois de clôture furent coupés par la représentation gratuite de la fête du 14 juillet, au programme de laquelle figurait la *Marseillaise* entre *Fra Diavolo* et les *Noces de Jeannette*.

La réouverture était fixée au 1^{er} septembre, comme de coutume. Le *Barbier de Séville* était affiché. Des indispositions simultanées d'artistes faillirent empêcher le théâtre de pouvoir inaugurer ce jour-là la nouvelle saison. La situation était inquiétante, d'autant plus que l'administration déjà critiquée de M. Paravey était surveillée de près par le ministère, soucieux aussi bien des intérêts artistiques que des intérêts matériels de la maison. La relâche eût mis le feu aux poudres et entraîné peut-être une mesure sévère à l'endroit de M. Paravey. Et cependant, on ne trouvait toujours pas de spectacle. Ce fut M^{lle} Chevalier qui sauva la situation, en acceptant de chanter le *Domino noir* au pied levé. Elle fut récompensée d'avoir repris à l'improviste le rôle d'Angèle, qui avait été son rôle de début à l'Opéra-Comique, par le succès très flatteur que lui fit le public. Elle était et elle devait rester coutumière de ces sortes de tours de force. Quelques jours après toute la salle ayant protesté contre l'exhibition, dans les *Dragons de Villars*, d'une artiste médiocre, dont l'engagement était pour tout le

monde une énigme, elle accepta de reprendre au troisième acte, le rôle de Rose Friquet. Grâce à elle, grâce à son dévouement, à son désintéressement artistique, cette soirée ne fut pas un désastre pour le théâtre, ce pauvre Opéra-Comique étant à ce moment en butte à des attaques de toute nature. Le nombre des ouvrages reçus par M. Paravey, les noms mêmes des auteurs de ces ouvrages laissèrent deviner des opérations blâmables qui n'avaient rien à démêler avec l'art lyrique. La presse commençait à dénoncer ces faits et à appeler sur eux l'attention du ministre des beaux-arts. En face de toutes ces attaques, M. Paravey faisait, en apparence, bonne contenance. Mais il se sentait menacé. Il était visiblement troublé par toutes ces accusations, et il n'en laissait que mieux voir des embarras qui n'étaient plus un secret pour personne.

La première représentation de *Colombine*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Sarlin, musique de M. Michiels, fut donnée au milieu de ces inquiétudes persistantes. Elle ne devait pas relever l'éclat pâissant de la direction Paravey. Sujet enfantine, musique banale, il n'y avait pas autre chose dans ce petit acte que quatre artistes défendirent vaillamment devant le public, sans obtenir le moindre résultat. On se demanda ce qui avait bien pu déterminer la direction à recevoir et à jouer cette bluellette dont quelques représentations eurent raison, et la direction trouva le prétexte d'une indisposition de M^{lle} Auguez pour la faire disparaître de l'affiche. Les mêmes

reproches devaient s'élever devant M. Paravey, à la veille de la représentation de *Benvenuto* de M. Eugène Diaz. Ce compositeur, placé en dehors du mouvement musical et qu'un coup de fortune avait autrefois favorisé pour le concours de la *Coupe du roi de Thulé*, traînait depuis nombre d'années avec lui sa partition écrite sur un livret de M. Gaston Hirsch. Il eut l'heur de la faire écouter de M. Paravey et le bonheur plus grand de la voir accueillie à bras ouverts. Ce n'était pas tout que de la recevoir, il fallait la monter. Le directeur se faisait tirer l'oreille. Il dut cependant s'y résoudre et le 3 décembre *Benvenuto* était enfin affiché. Soirée pénible, ce qui ne devait qu'ajouter à la défiance en laquelle était désormais tenue la direction de M. Paravey.

Analysons succinctement ce drame de *Benvenuto*¹ qui devait porter un coup si fatal à la direction de M. Paravey. Dans le milieu si artistique et si pittoresque de la vie florentine au xvi^e siècle, s'engage une action dramatique intense. Délaissée par Benvenuto Cellini, qui lui préfère aujourd'hui la jeune Delphe de Montsolm, à laquelle il est déjà fiancé, Pasilea Guasconti excite contre l'illustre sculpteur de Florence son frère Pompeo, sculpteur de Bologne. Elle parvient à l'attirer chez elle le soir même de ses fiançailles.

1. DISTRIBUTION. — Benvenuto, M. Renaud. — Montsolm, M. Lorrain. — Pompeo, M. Carbonne. — Andrea, M. Clément. — Orazio, M. Bernaert. — De Jesi, M. Maris. — De Cagli, M. Gilibert. — Cosme de Médicis, M. Lonati. — Un veilleur de nuit, M. Thierry. — Pasilea, M^{me} Deschamps-Jehin. — Delphe, M^{lle} Yvel.

était juste de sauver ces trois artistes de l'effondrement de *Benvenuto*.

L'Opéra-Comique devait cependant avoir encore une soirée d'éclat. Un comité s'était constitué pour élever une statue à Georges Bizet, le compositeur de *Carmen*, mort à quarante ans, avant d'avoir goûté les douceurs de l'éclatante revanche que le public devait valoir à son œuvre méconnue à l'origine. Les souscriptions affluèrent au journal *le Gaulois* qui s'était fait le promoteur de cette généreuse pensée. Une représentation devait être organisée pour compléter la somme nécessaire à l'érection du monument. L'Opéra s'offrait à donner une représentation unique de *Carmen* au bénéfice de l'œuvre. Du même coup l'Opéra-Comique pouvait perdre un ouvrage qui lui rapportait les meilleures recettes et que lui envoyait l'Académie de musique. Il se défendit et finit par obtenir gain de cause. Une représentation extraordinaire de *Carmen* fut donnée à l'Opéra-Comique le 11 décembre. Ce fut une soirée de gala. Les noms des interprètes¹ avaient

1. DISTRIBUTION. — *Carmen*, M^{me} Galli-Marié. — *Micaela*, M^{me} Melba. — *Mercedès*, M^{lle} Chevalier. — *Frasquita*, M^{lle} Auguez. — *Don José*, M. Jean de Reszké. — *Escamillo*, M. Lassalle. — *Zuniga*, M. Lorrain. — *Moralis*, M. Collin. — *Le Duncaire*, M. Grivot. — *Le Remendado*, M. Barnolt. — *Lillas-Pastia*, M. Lonati. — Au 4^{me} acte, avait été intercalé, pour la circonstance, un grand divertissement, réglé par M. Hansen, dansé par M^{lles} Rosita Mauri, Chabot, Viola, Charles, Blanc, Tréluyer, Méquignon, Parent, Vaudoin, de l'Opéra, et le corps de ballet de l'Opéra-Comique. La musique de la garde républicaine, installée dans le foyer du public, avait prêté son concours à cette représentation, pendant les entr'actes et à laquelle des rafraîchissements, des éventails

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE 123

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation pendant l'année.	Nombre de représ. pen- dant l'année.	
			Matin.	Soir.
<i>Le Barbier de Séville</i> , op. c.....	4	1 ^{er} janvier	4	18
<i>Les Rendez-vous bourgeois</i> , op.-b.	1	id.	4	7
<i>L'Amour médecin</i> , op.-com.....	3	2 janvier	4	8
<i>Carmen</i> , opéra-comique.....	4	id.	8	35
<i>Esclarmonde</i> , opéra romanesque.	4 a. 8 t.	id.	2	8
<i>Mireille</i> , op.-com.....	3 a. 5 t.	3 janvier	3	59
<i>La Fille du régiment</i> , op.-com...	2	4 janvier	9	
<i>Les Noces de Jeannette</i> , op.-com.	1	5 janvier	10	30
<i>Mignon</i> , op.-com.....	3 a. 4 t.	id.	6	21
<i>La Cigale madrilène</i> , op.-com..	2	6 janvier	5	14
<i>La Traviata</i> , dr. lyrique.....	4	id.	1	8
<i>Les Amoureux de Catherine</i> , op.-c.	1	12 janvier	2	9
<i>Hilda</i> , opéra-comique.....	1	15 janvier		6
<i>Les Dragons de Villars</i> , op.-com.	3	id.	2	8
<i>La Nuit de Saint-Jean</i> , op.-com..	1	18 janvier		4
<i>Dimitri</i> , drame lyrique.....	5 a. 6 t.	5 février		18
<i>Le Pré-aux-clercs</i> , op.-com.....	3	17 février	4	5
<i>La Dame blanche</i> , op.-com.....	3	18 février	5	4
<i>Zampa</i> , op.-com.....	3	21 février	1	8
<i>Le Roi d'Ys</i> , dr. lyr.....	3 a. 5 t.	22 février		11
<i>Fra Diavolo</i> , op.-com.....	3	5 mars	6	7
<i>Le Cald.</i> opéra-com.....	2	15 mars	4	3
<i>Le Maître de chapelle</i> , op.-com.	1	19 mars		4
<i>Le Domino noir</i> , op.-com.....	3	20 mars	2	15
<i>Philémon et Baucis</i> , op.-com.....	2	id.		1
<i>Le Café du roi</i> , op.-com.....	1	12 avril		1
<i>Dante</i> , dr. lyr.....	?	13 mai		11
<i>La Basoche</i> , op.-com.....	3	30 mai	1	50
<i>Colombine</i> , op.-com.....	1	4 octobre	1	6
<i>Benvenuto</i> , drame lyrique....	4 a. 6 t.	3 décembre		5
<i>Le Chalet</i> , op.-c. m..	1	28 décembre	1	2
<i>L'Amour vengé</i> , op.-com.....	2	31 décembre		1

* Les ouvrages précédés de ce signe sont les ouvrages inédits, dont la première représentation a été donnée durant le cours de l'année 1890.

y voyons un certain Machiavel donner de bons conseils à Marguerite de Parme, et Ferdinand, le fils naturel du duc d'Albe (l'un des plus jolis rôles de la pièce) déclarer à Egmont emprisonné son admiration et son amitié profondes, et recevoir de lui la mission d'aller consoler sa bien-aimée Claire — Claire qui apparaît à Egmont endormi (le rêve d'Egmont est célèbre) comme personnifiant la divine Liberté. C'est comme une étoile dans l'orage que Goethe fait reluire la figure de Claire au milieu des sombres terreurs qui remplissent le drame du *Comte d'Egmont*. Comme Marguerite de *Faust*, Claire n'est qu'une fille du peuple, une grisette aimante et naïve qui s'est éprise du comte d'Egmont, parce qu'il a bon air à cheval et qu'on parle de lui partout. L'intérieur au milieu duquel elle se montre est vulgaire comme un tableau hollandais. Sa vieille mère garde un faux air d'entremetteuse ; jusque dans ses larmes, son amoureux transi, le bon Brackenbourg, auquel elle fait dévider son fil, n'a d'intéressant que son honnêteté. Comme on l'aime pourtant, et à première vue, cette simple et bonne fille ! Tout est en elle souplesse, effusion, ondulation caressantes. Elle s'insinue doucement dans le cœur pour n'en plus sortir. Les moralistes sévères pourront sans doute lui reprocher de s'être laissé trop facilement séduire et de n'avoir aucun remords de sa faute. Mais cette faute est pour elle une félicité et une gloire ; elle est déshonorée — et candide. Lorsque sa mère, qui n'a pas su la garder, lui dit, prise d'un remords tardif : « N'est-

tion fine, des caractères comiques puissamment mis en relief, des mots spirituels, beaucoup de gaieté, — parfois délayée dans la grosse charge : telles étaient les qualités — pardonnez-moi, cher monsieur Ancey — de cet ouvrage enlevé avec un entrain remarquable par la troupe du Gymnase d'alors : Saint-Germain, Landrol, Francès ; M^{mes} Dinelli, Hélène Monnier, Scriwaneck, etc. Le public de première, spécialement convoqué à l'Odéon pour un spectacle qui ne dure guère plus d'une heure et quart, a trouvé qu'il n'en avait pas pour son argent, ou pour sa soirée, avec ces trois tableaux si peu compliqués, si totalement dénués d'intrigue au sens scribien du mot, — notre ami Sarcey en était comme pétrifié. Cependant, la lutte de la mère et du fils ne manque pas d'intérêt ; le type du médecin accoucheur est bien nature ; tout est vécu ; vous, moi, nous avons vu cela. C'est d'abord le déjeûner où le « spécialiste » en question bâfre tout son saoul, pendant que, dans la pièce à côté, la jeune mère est torturée par les dernières douleurs : « Laissons agir la nature, dit l'homme de l'art, elle fait son œuvre d'une façon lente et sûre, il ne faut jamais la déranger. » Et le petit vient tout seul, recueilli à son entrée dans le monde par la grand' mère et la cuisinière. — « C'est égal, nous avons eu du mal ! » s'écrie le docteur qui n'a rien fait... que de recevoir ses mille francs. Au second acte, on se presse autour de bébé qu'on trouve charmant. — Il ne faudrait pas trop le pousser du côté de l'intelligence, dit une tante, il en serait

tre-Libre, la *Mort du duc d'Enghien*. — M. Léon Hennique avait traduit cette page d'histoire en trois tableaux documentaires, écrits dans un style vibrant et fort, nets, rapides, vivants — pour pouvoir crier à l'aimable et sympathique auteur, représenté ce soir à l'Odéon que, cette fois, il a fait fausse route. Combien nous avons été moins satisfait du morceau littéraire qu'il vient de nous donner sous ce titre : *Amour* ! J'ai dit « morceau littéraire », et je ne m'en dédis point. Mais, vous l'avouerez-je, je ne suis pas de ceux qui s'extasient devant la « belle langue » d'un simple pastiche qui n'est pas constamment heureux, et qui, en somme, me semble à la portée de tout le monde. Voici le scénario d'*Amour*, une histoire sombre et terrible, s'il en fut jamais. — Le seigneur de Rona, gouverneur de Brescia pour le compte de Louis XII a trahi le roi de France — on sait avec quelle facilité, à cette époque, les seigneurs italiens passaient d'un parti à un autre. Son complot a été découvert ; on le condamne à avoir la tête tranchée. Ses biens sont partagés, sa maison mise au pillage. Ses soudards, ivres de sang et de vin, vont faire un mauvais parti à la belle Maria, sa fille, quand le seigneur Jean de Ligny l'arrache des mains de ces forcenés. Jean aime cette belle Italienne au teint mat, à l'œil noir. S'il n'a pas parlé plus tôt, c'est qu'il ne sent déjà plus la jeunesse dans ses veines, étant veuf et père d'un garçon de douze ans. Devant l'orpheline, ses scrupules disparaissent, et il saisit, d'une façon assez inconvenante, le moment où le père vient d'être décapité

l'aventure ; à bout de ressources, ils reviennent près du château de Ligny, Maria, qui est décidément une bien méchante femme, pousse Philippe au meurtre. Par la mort de Jean et de son fils Renaud, cela n'est pas plus malin que ça, il deviendrait seul héritier des biens de la famille. Ces sentiments nous sont montrés (quatrième tableau) dans un rêve de Jean, endormi le soir dans sa chambre. — Je sais que ce rêve est amené par une confidence de Balthazar, mais cependant le moyen me semble diantrement romantique. — Puis, nous voyons Philippe et Maria pénétrer dans la chambre, — voilà un château moyen-âge bien mal gardé — à ce moment le frère n'ose frapper le frère ; c'est l'implacable Maria qui poignarde son époux. Elle veut pénétrer ensuite dans la chambre de Renaud, mais Philippe la retient et l'appartement se remplit bientôt des serviteurs de la maison. Jean embrasse son fils et son frère et pardonne en mourant à Maria, qu'il aime toujours. « Amour, c'est folle haine ! » s'écrie Philippe en sanglotant. Et bien des spectateurs se demandent l'explication de ce mot de la fin. Il restera de ce drame lugubre, écrit dans un « langaige » prétentieux un beau rôle — pas sympathique, par exemple ! — pour M^{lle} Antonia Laurent, qui, au premier acte, le meilleur des trois (surtout si l'on coupait tout ce qui précède l'entrée de Maria Rona) a enlevé les applaudissements de la salle entière. Son attitude à la fenêtre, d'où elle voit mourir son père, est, je ne crains pas de le dire, celle d'une grande

jeunes mariés qui se disputent tout le long du jour, à propos de tout et même de rien : au sujet d'une potiche brisée, du piano, qui agace Monsieur, des leçons d'escrime qui énervent Madame, des séances du comité de bienfaisance que préside Lucienne, des amis de cercle que réunit Camille. Bref la « vie à deux » leur devient insupportable : ils ne s'accordent que pour se séparer. Ils n'oublient qu'une chose, c'est que le divorce pour incompatibilité d'humeur n'est pas autorisé par la loi. Avant de quitter Camille, Lucienne s'est promis de lui trouver, de sa propre main, un femme qui fasse son bonheur, puisqu'elle n'a pu le faire elle-même. Et la voilà visitant les veuves qu'elle connaît, accordant à leur défunt le tribut de regrets qui convient, puis abordant carrément la question : — « Et vous ne songez donc pas à vous remarier ? » — « Vous avez quelqu'un à me proposer ? » — « Peut-être... » — « Qui ? » C'est la réponse qui est difficile : « Mon mari ! » M^{me} La Bronchère n'est pas très heureuse en ses premières tentatives. M^{me} Miralès y Rena est une Espagnole « par trop » veuve. Donner Camille à cette femme incandescente qui, née sous un ciel de feu, a déjà tué ses trois premiers maris, ce serait l'envoyer à la mort. Elle ne doit pas plus compter sur M^{lle} Nadège, « interne à Beaujon », qui ne songe qu'à marier sa maman. — Ces deux scènes sont d'ailleurs fort amusantes, je me plais à le reconnaître. — Lucienne se rabat sur sa petite cousine Berthe, qui, elle, a promis sa main au jeune Georges Fagerol.

présence. Blanche ne connaît pas Henriette, mais bientôt la devine ; la sacrifiée devient menaçante. Mais le docteur intervient et fait appel aux bons sentiments d'Henriette. Non, elle ne troublera pas la nouvelle existence de Trellin et le bonheur de Blanche. C'est maintenant celle-ci qui a le droit pour elle ; un enfant l'a consacré. Henriette ne fera point tomber le malheur sur cette tête innocente ; elle ne cherchera pas à revoir son mari. En effet, Henriette, persuadée, s'éloigne avec les amis qui l'accompagnaient. L'orage est passé. Je n'ai qu'une objection à faire à cette donnée, d'ailleurs bien travaillée et bien conduite : c'est que le renoncement d'Henriette n'est pas féminin. Les femmes ont la tendresse et la charité en partage ; elles connaissent peu la générosité. Dans la réalité, Henriette n'aurait pas hésité à porter le trouble dans le ménage de sa rivale et à reprendre, si elle l'avait pu, un homme qu'elle eût toujours considéré comme son bien. Henriette n'eût pas été *généreuse*. Si après cela Blanche était morte de chagrin et que l'enfant fût resté seul au monde, Henriette l'aurait recueilli ; elle eût été *charitable*. La pièce est bien jouée par tout le monde, particulièrement par M^{mes} Sanlaville et Fériel. »

Le théâtre avait fermé ses portes le 31 mai. Il les rouvrait le 5 juin pour la première représentation de *Béatrice et Bénédict*, opéra-comique en trois actes d'Hector Berlioz. — Un

1. DISTRIBUTION. — Béatrice, M^{me} Bilbaut-Vauchelet. — Héro, M^{lle} Levasseur. — Ursule, M^{lle} Landi. — Bénédict,

mais non plus d'intelligence et de conscience artistique. Nous féliciterons donc M. Engel et M^{me} Bilbault-Vauchelet, qui se sont chargés des rôles de Bénédicte et de Béatrice ; M^{lles} Levasseur et Landi, qui, dans leur impeccable interprétation du duo célèbre ont eu le vrai succès de la soirée, et nous n'en voudrons point à M. Gourdon de n'avoir déridé personne dans le personnage prétendu comique de Somarone. Si c'est, comme il l'a dit lui-même, pour railler son ennemi Fétis, maître de chapelle du roi des Belges, que Berlioz a introduit le bonhomme dans la pièce de Shakespeare, Fétis a été bien vengé : le rôle est exécration et ne fait de tort qu'à l'auteur. Oh ! la gaieté de Berlioz !

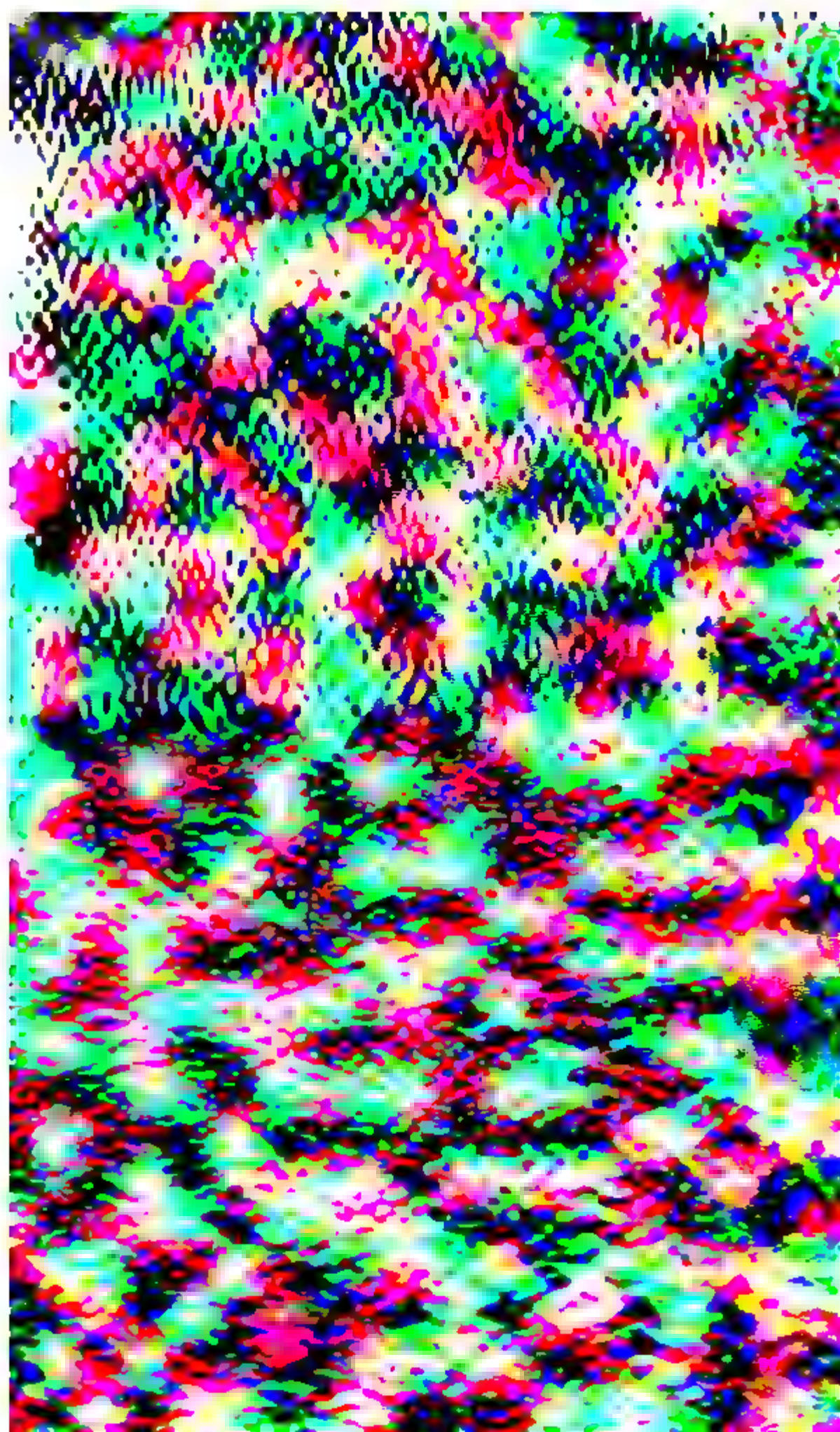
14 JUILLET. — *Horace et le Barbier de Séville*, Corneille et Beaumarchais font salle comble en matinée gratuite.

10 SEPTEMBRE. — Première représentation du *Secret de Gilberte*, pièce en cinq actes, en prose, de M. Théodore Massiac¹. — L'Odéon eût pu simplement rouvrir par une reprise de la *Vie à deux*, à laquelle Réjane, l'étonnante Réjane, assurait, à la fin de la saison dernière, un si

1. DISTRIBUTION. — De Charmont, M. Calmettes. — Albert de Rayme, M. Daltour. — Roger de Berlières, M. Paul Reney (début). — Adrien Deroze, M. Monvel (début). — Jacques de Porancé, M. Dupont. — Philippe, M. Lecoq. — Maurice, M. Paumier. — De Larbos, M. Durel. — De Juilhac, M. Lorel. — Gilberte de Charmont, M^{lle} Rosa Bruck (début). — Madame de Tinville, M^{me} Raucourt. — Madame de Charmont, M^{me} Solesmes (début). — Lucile d'Iverny, M^{lle} Lherbay. — Madame de Juilhac, M^{lle} D'Albert. — Madame de Larbos, M^{lle} Noémie. — Suzanne de Flyse, M^{lle} Berthe.

hommes » lui fait dire M. Massiac. Et la toile tombe. Il y a dans cette histoire une bonne dose d'in vraisemblance et de naïveté. Comment M^{lle} Gilberte, ou la fille mal gardée, a-t-elle pu souffrir pendant quatre ans la vue du misérable qui l'a déshonorée et conférer tous les jours, seule avec lui, des affaires et des procès de la famille?... Mais il faut beaucoup pardonner à un débutant, dont c'est le premier ouvrage dramatique, et l'on peut même passer sur le style, un peu précieux, de sa comédie. Il y a, dans le *Secret de Gilberte*, bien du papotage et bien du remplissage. Il s'y trouve aussi deux ou trois scènes vigoureusement menées et qui attestent un auteur dramatique. Elles eussent produit infiniment plus d'effet, si elles avaient été convenablement jouées. Mais où donc le directeur du Second Théâtre-Français (nous avons eu plusieurs fois le sentiment que nous étions à Batignolles) est-il allé chercher — on nous dit que c'est dans sa propre troupe — l'acteur qu'il a chargé de représenter l'indigne secrétaire ? M. Monvel en a fait, avec beaucoup d'emphase et d'insupportable prétention, un type de forçat inspiré, moitié médium et moitié rôdeur des carrières d'Amérique, qui ne pouvait, en aucun cas, être admis dans la maison de M. de Charmont. Pour traîner le remords dont il paraît accablé, ledit secrétaire n'a que faire de traîner la savate. Ce n'est pas tout à fait la faute de M. Calmettes s'il n'a pu renouveler le type de Brigard, le père distrait et fétard que nous avons

pour la forme. On avait besoin d'une pièce qui fit attendre *Un drame sous Philippe II*, de M. Georges de Porto-Riche, qu'on allait monter. Pour passer le temps, on songea à la *Maîtresse légitime*. C'était une œuvre de remplissage, ou plutôt de transition, destinée à être étranglée entre l'ouvrage de la veille, la *Jeunesse de Louis XIV*, et celui du lendemain. On la répéta à la diable, sans y prendre garde. On ne fit de frais d'aucune sorte, et dès avant la première représentation, on distribua les rôles d'*Un drame sous Philippe II*. Mais le grand jour arriva. Le vrai public, qui n'est pas dans le secret des petites comédies de coulisses, s'emballa. C'était superbe... Peu s'en fallut qu'on ne criât au chef-d'œuvre. La *Maîtresse légitime* força le cap de la centième représentation, fait assez rare dans les annales de l'Odéon. Depuis lors, on reprit la pièce bien des fois, et toutes les reprises qu'on en fit furent fructueuses. Elle était devenue le *Courrier de Lyon* de la rive gauche. Après la soirée, qui le sacra auteur dramatique, Louis Davyl fit jouer plusieurs ouvrages : les *Vieux amis*, comédie en quatre actes, au Gymnase ; *Coq Hardi*, drame en sept actes, à la Porte-Saint-Martin ; la *Comtesse de Lérins*, drame en cinq actes, avec Dennery, au Théâtre-Historique ; les *Abandonnés*, drame en cinq actes, à l'Ambigu ; *Monsieur Chéribois*, comédie en trois actes, à l'Odéon ; l'*Amour*, comédie en quatre actes, avec Dennery, au Vaudeville. Aucune de ces œuvres ne passionna le public, et après bien des tentatives de diverse sorte, Davyl resta et



	Nombre d'actes.	Date de la première rep. ou de la re- prise.	Nombre de re- présentat. pend. l'an- née.
<i>Shylock ou le Marchand de Ve-</i> <i>nise</i> , pièce	3 a. 7 t.		39
<i>Les Ricochets</i> , comédie.....	1		39
<i>La Famille Benoiton</i> , comédie..	5		3
<i>Le Diplomate</i> , comédie.....	2	13 Janvier	4
<i>Mithridate</i> , tragédie	5		5
<i>Esther à St-Cyr</i> , comédie en vers	1		4
<i>Tartuffe</i> , comédie en vers.....	5		9
<i>Le Docteur Mascarille</i> , comédie.	1		8
<i>Le Malade imaginaire</i> , comédie..	3		3
<i>Le Distrait</i> , comédie.....	5		4
* <i>Le Comte d'Egmont</i> , drame....	3 p. 12 t.	7 Février	21
<i>Le Roman d'une heure</i> , comédie	1		67
<i>Le Misanthrope</i> , comédie en vers	5		9
<i>La Petite Ville</i> , comédie.....	4		7
* <i>Grand'mère</i> , comédie.....	3	26 Février	3
* <i>Amour</i> , drame.....	3 p. 4 t.	6 Mars	13
<i>Le Médecin malgré lui</i> , comédie	3		18
<i>Beaucoup de bruit pour rien</i> pièce en vers.....	5	21 Mars	14
<i>Les Enfants d'Edouard</i> , drame.	3		1
<i>L'Abbé de l'Épée</i> , comédie.....	5		8
<i>La Demoiselle à marier</i> , comédie	1		8
<i>Le Barbier de Séville</i> , comédie...	4		6
* <i>La Vie à deux</i> , comédie.....	3	12 Avril	54
* <i>Pendant l'orage</i> , comédie.....	1	22 Mai	10
* <i>Béatrice et Bénédict</i> , op.-c.....	3	5 Juin	6
* <i>Le Secret de Gilberte</i> , pièce....	5	10 Septemb.	12
<i>Les Sincères</i> , comédie	1		17
<i>Horace</i> , tragédie.....	5		3
<i>Les Femmes savantes</i> , comédie..	5		7
<i>L'Ecole des femmes</i> , com. en v..	5		1
<i>La Maîtresse légitime</i> , comédie..	4	24 Septemb.	36
<i>Le Dépit amoureux</i> , comédie....	2		37
<i>L'Avare</i> , comédie.....	5		2
<i>Le Philosophe sans le savoir</i> , c..	3		6
* <i>Fleurs d'Avril</i> , comédie en vers	1	6 Octobre	5
* <i>Roméo et Juliette</i> , drame.....	5 a. 10 t.	30 Octobre	38
<i>Mélicerte</i> , com. past. héroïque..	2	17 Novembre	5
<i>Marion et Frontin</i> , comédie....	1		5
<i>L'Arlésienne</i> , pièce	5	29 Novembre	19
* <i>Monsieur Jean</i> , com. en vers..	1	15 Décembre	4
<i>Les Précieuses ridicules</i> , com...	1		7
<i>Athalie</i> , tragédie.....	5		2
<i>Les Plaideurs</i> , comédie.....	3		2
<i>Le Légataire universel</i> , com.....	5		2
<i>Le Cid</i> , tragédie.....	5		1
<i>Sganarelle</i> , comédie en vers.....	1		1
<i>Les Folies amoureuses</i> , comédie..	3		1

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

patriotiques : voilà plus qu'il n'en fallait pour attirer et retenir les bons Parisiens de Paris. De fait, on a joué quatre cent cinquante-six fois le drame. Faut-il reparler de la pièce ? Il y a bien de l'invraisemblance dans ces *Danicheff*. Le spectateur ne s'en aperçoit pas, ou peut-être ne veut-il pas s'en apercevoir. La solennité de l'interprétation actuelle confine à la pesanteur, et telle est l'action des *Danicheff* qu'elle souffre de la réflexion. C'est sous toutes les latitudes une chose délicate qu'un grand seigneur épouse, contre le sentiment de sa mère, la femme légitime de son cocher. Pour que le spectateur signe au contrat, jetez-le presque brutalement dans le courant du drame. M^{me} Pasca est de celles qui ne transigent pas avec les nécessités de la logique : dans le personnage tyrannique de la Comtesse Danicheff, elle marque une cruauté majestueuse qui manquait à sa devancière Elise Picard, créatrice du rôle à l'Odéon. Marais a retrouvé son triomphe accoutumé dans Vladimir : là, tout le sert, voix, gestes et physique. Acclamé et même rappelé après la scène finale du second acte, il n'a voulu discrètement revenir qu'après la chute du rideau : ce qui semblait contrarier fort M^{me} Pasca, à qui un long séjour en Russie a sans doute donné des habitudes quasi-italiennes. Nous l'avons vue au Théâtre Michel, où elle était adorée reparaitre une dizaine de fois de suite, dans l'*Article 47*, alors que M. Gustave Worms, qui jouait avec elle, devait se contenter d'un simple rappel. M. Masset mélancolise comme il faut dans son rôle du serf

sublime qui dompte son amour et rend à son maître la femme qu'il aime. M. Valbel' revient, lui, de plus loin que de Saint-Pétersbourg : je veux dire qu'il nous a paru un peu « province », un peu lourd et trop maniéré dans le rôle de l'attaché d'ambassade, qui allait comme un gant à M. Noblet, Parisien dans l'âme. M^{lle} Malvau méritait, après le succès qu'elle a obtenu dans *Dora*, de garder le rôle d'Anna, que pleure M^{lle} Darlaud : elle le sanglote jusqu'à la coqueluche. Mais que dire de M^{lle} Brindeau dans le rôle de Lydia, sinon qu'en elle la demoiselle de comptoir semble primer la princesse ? MM. Paul Devaux et Lagrange (c'est un train entier venant de Russie) sont fort bien placés ; le premier dans le rôle du juif Zakaroff, le second, dans le prince Walanoff, légèrement « gaga ». Si M. Koning nous eût consulté il eût carrément supprimé l'insupportable rôle des deux vieilles gouvernantes de la comtesse Danicheff, qui nous semble aujourd'hui d'un comique suranné. Encore que ces quatre actes aient semblé un peu longs, la pièce ne manquait pas d'avoir au Gymnase le regain d'un succès qui commençait à s'épuiser. Le directeur de ce théâtre nous a prouvé une fois de plus qu'il est un impressario habile et un metteur en scène expert. Toutefois les *Danicheff* sont du vieux neuf.

22 FÉVRIER. — Première représentation de *Paris fin de siècle*, pièce en quatre actes et cinq tableaux de MM. Ernest Blum et Raoul Toché ¹.

1. DISTRIBUTION. — Gaston de Mirandol, M. Noblet. — Marquis de Boissy-Godet, M. Lagrange. — Duc de Linarès,

Dignes émules de Sardou, les heureux auteurs des *Femmes nerveuses* et du *Parfum*, — je ne nommerai point le *Cadenas*, puisque le *Cadenas* n'a pas eu l'heur de plaire au chaste public du Palais-Royal, — MM. Ernest Blum et Raoul Touché ont fait leur *Famille Benoiton*. La *Famille Benoiton* était un tableau de mœurs brossé il y a vingt-cinq ans. *Paris fin de siècle* date d'aujourd'hui, de demain même, si vous voulez. C'est bien avec une légère pointe de sentiment et même de drame, tout comme dans la célèbre pièce de Sardou, une revue de la société actuelle, observée à fleur de peau, sans intention de satire — tant pis ! — revue chatouillante et papillottante, distrayante et amusante. Une exquise « soirée parisienne » : notre gai confrère Frimousse en a parfois signé de plus spirituelles : il n'a jamais rien écrit de plus piquant et de plus aimable. Le premier acte — un déjeuner chez Bignon — nous présente tous ou à peu près tous les personnages masculins de la pièce : Alfred de Mirandol, le Parisien « qui la connaît dans les coins », l'heureux fiancé de M^{lle} Berthe de Boissy-Godet, et son ami Roger de Kerjoël arrivant du fond de sa Bretagne tout

M. P. Plan. — Roger de Kerjoël, M. Burguet. — La Fa-
loise, M. Numès. — Rivolet, M. P. Achard. — La Fauchette,
M. Hirsch. — M. Jules, M. Nicolini. — Des Epiglottes
M. Berny. — Adrien, M. Torin. — Claire de Chancenay,
M^{me} Raph. Sisos. — Marquise de Boissy-Godet. M^{lle} Des-
chauzas. — M^{me} Fripier, M^{me} Grivot. — Berthe, M^{lle} Depoix.
— Judith Fripier, M^{lle} Darlaud. — M^{me} des Epiglottes,
M^{lle} Demarsy. — M^{me} de Val-Chevrette, M^{lle} Varly. — M^{me} de
la Verpillière, M^{lle} Bergeot. — M^{me} de la Roche-qui-pleure,
M^{lle} Lecuyer. — Albertine, M^{lle} Marielle. — Juliette, M^{lle} So-
riane.

exprès pour demander la main de sa jolie cousine Claire, veuve de Chancenay (ce seront là les deux compères de la revue); puis, une série de viveurs tels que le Duc de Linarès, prêt à payer les notes de couturière des femmes du monde en renom d'élégance et de beauté; Rivolet, qui, donnant dans la politique, s'est lancé dans le radicalisme par la raison que son père était député monarchiste, et qui ne pardonne pas à son adversaire de l'avoir appelé : « rare intelligence »; La Fouchette, un enragé collectionneur de culottes au baccarat et la Faloise, qui ne craint pas de raser avec ses récits de voyage tous ses camarades du cercle. Au second acte, — une vue sur le côté féminin, le plus agréable incontestablement du kaléïdoscope que nous présente MM. Blum et Toché, — nous sommes chez M^{me} Benoiton, je veux dire chez la marquise de Boissy-Godet. Absorbée par les diverses sociétés dont elle est présidente — entre autres les Mères inconsolables et les Vierges intransigeantes, où l'on commence à manquer de vierges... elle en oublie totalement son futur gendre et ne se souvient de sa fille que quand celle-ci revient du couvent pour épouser le jeune Mirandol, qu'elle ne connaît même pas. La petite « fin de siècle » eût préféré un beau vieux aux longs cheveux argentés — Béranger ! fait la mère — et professe sur le mariage contemporain des idées toutes particulières, déjà entrevues dans *Ma Camarade*, de MM. H. Meilhac et Ph. Gille. Elle les développera franchement, ces idées, en causant de bonne amitié avec un jeune homme

qu'elle rencontre au bal (c'est justement Mirandol) et qu'elle trouve si gentil, qu'elle compte bien prier son mari de l'inviter à dîner... Le troisième acte nous introduit, comme contraste, dans un milieu beaucoup plus sérieux : chez Judith Fripier, où l'on ne fume pas, de peur d'abîmer les tentures, et où l'on se couche à dix heures et demie, non sans avoir sablé la camomille. Alors qu'Alfred de Mirandol ne sait comment avouer à Judith qu'il est à la veille de se marier, cette cocotte moderne — la raison même — lui annonce qu'elle va prendre un mari : — « Il est croupier dans un cercle, dit-elle, et il a la clef de la cagnotte ! » Passons à l'acte-clou. C'est le bal de M^{me} des Epiglottes. Superbe décor d'escalier : les hommes en habit rouge ; les femmes délicieusement costumées en Arlequines dessinées par Jean Béraud ; farandole et ronde en trio (M. Noblet, M^{mes} Desclauzas et Demarsy), le *Petit Fin de siècle*, musique de M. J. Massenet ; excusez du peu ! C'est là que se place la charmante scène de rencontre des deux fiancés qui ne se reconnaissent pas (le bijou de la pièce) ; là que l'on voit poindre (au quatrième acte, il en est temps !) le drame, un bon petit drame bourgeois et banal, qui consiste à faire défendre par notre jeune Breton bretonnant la réputation de son inconséquente cousine Claire de Chancenay, un instant compromise par le duc de Linarès, ce Don Juan prêt à prendre les femmes en mal de factures à payer. Il va sans dire que tout s'arrange et que le duel — je vous recommande les quatre témoins, qui

finissent par tailler ensemble un petit bac — le duel, d'où le beau Roger sort vainqueur, ne servira qu'à hâter son mariage avec son adorable cousine, — cousine également de la Paulette de Gyp, — convaincue, mais un peu tard, que la haute vie parisienne ne fait pas le bonheur. Grâces soient rendues aux malins auteurs qui ont réussi à nous divertir pendant toute une soirée, sans nous intéresser un seul instant, et honneur à M. Koning, qui a pu réunir une compagnie de jolies femmes capables à elles seules d'attirer au Gymnase le tout Paris boulevardier. Il suffira de nommer M^{mes} Raphaëlle Sisos (on applaudit jusqu'à sa merveilleuse toilette) ; Depoix, une divine ingénue à la mode de 1900, Darlaud et Demarsy (celle-ci a très gentiment dit son couplet sur le Théâtre-Libre), Varly, Lécuyer, etc. Quant à M^{lle} Desclauzas (la marquise Hustuberlu) et à M^{me} Grivot (une mère fripier plus vraie que nature), elles ont été la joie de la soirée, de concert du reste avec Noblet, toujours plein d'entrain, Lagrange et Numès, habiles en l'art de composer des types. MM. Burguet (le petit Breton amoureux), Paul Plan (l'élégant duc de Linarès), P. Achard, Hirsch, Nicolini (le fils du ténor), Torin, tous ont contribué au succès parfaitement justifié de *Paris fin de siècle*.

C'est par la pièce de MM. Blum et Toché qu'après la fermeture d'été, le théâtre rouvrait ses portes le 1^{er} septembre. *Paris fin de siècle* était précédé, ce soir-là, d'une amusante comédie en un acte de MM. A. Gandrey et A. Lenéka intitu-

lée *Veuve avant la lettre* ¹. Les jeunes auteurs ont utilisé un thème souvent mis à la scène, mais toujours gracieux, et ils ont su le rajeunir avec beaucoup d'esprit et de franche gaieté. Une jolie veuve reçoit la visite d'un jeune ingénieur qui vient l'entretenir de la construction d'un pont à ériger dans sa propriété. Tous deux sont ennemis déclarés du mariage et s'entretiennent tout d'abord sur un mode quelque peu revêche, mais en causant des travaux du premier mari de la dame et de diverses autres choses, leurs dispositions se modifient à ce point que l'ingénieur finit par demander la main de la veuve qui lui est accordée avec joie. Cette piécette était menée avec tant de belle humeur et d'entrain que l'on riait d'un bout à l'autre. M. Nicolini et M^{lle} Miramon, qui l'avaient très gentiment jouée, étaient rappelés, et les auteurs fort applaudis.

7 OCTOBRE. — Première représentation de *l'Art de tromper les femmes*, comédie en trois actes de M. Paul Ferrier et Emile de Najac ². — *L'Art de tromper les femmes* ! Quel bon titre sur une

1. DISTRIBUTION. — Ludovic, M. Nicolini. — Andrée, M^{lle} Miramon. — Pauline, M^{lle} Davenay.

2. DISTRIBUTION. — Loriguois, M. Noblet. — Pontaudemer, M. Nertann. — San Catalpa, M. Numes. — Théodule, M. Hirch. — Pingaud, M. Richemond (début). — Des Flanquettes, M. Nicolini. — Bocard, M. Ricquier. — Le maître d'hôtel, M. Torin. — Un garçon, M. Boudier. — Un sommelier, M. Seiglet. — Germain, M. Girard. — Un gardien de la paix, M. Libert. — Colinette, M^{lle} Marguerite Ugalde. — Hermine, M^{lle} Depoix. — Casilda, M^{lle} Demarsy. — Irène, M^{lle} Varly. — Adrienne, M^{lle} Lecuyer. — Amandine, M^{lle} Arbel. — Blanche, M^{lle} Miramon. — Zoé, M^{lle} Collin. — Jenny, M^{lle} Bertholy. — Julie, M^{lle} Davenay. — Mariette, M^{lle} Briot,

justifiés et parle de peine du talion — le trouve se dérobant au revolver du farouche San Catalpa, frère de Casilda. Ah ! ce San Catalpa, Américain du Sud, habillé à miracle et joué à ravir par Numès, renouvelant en son langage comme en son costume le type tant de fois vu et revu du rastaquouère de théâtre, il a été l'une des joies de la pièce, qui, usurpant le titre de comédie, ne tient ni à la vérité, ni même à la vraisemblance, et verse en plein dans la farce, — j'allais dire : la pantomime. Très gai et très mouvementé en ce genre souvent exploité au théâtre Cluny, le second acte a emporté le succès. Le fait est qu'il a été enlevé en toute perfection par Noblet, étourdissant de verve, et par Marguerite Ugalde — eh oui ! la Manola du *Jour et la Nuit* — effectuant dans la comédie un début des plus heureux. Je n'apprendrai à personne qu'elle est une artiste de race, pleine d'entrain et de bonne humeur, mais j'insisterai sur le cachet de réalité qu'elle sut imprimer au rôle de la méfiante et jalouse lingère, pour lequel auteur et directeur malins l'avaient très adroitement choisie. Le Gymnase est depuis longtemps le théâtre des jolies femmes. A qui donner la pomme, de l'exquise Depoix ou de l'appétissante Demarsy ? Nous serions aussi embarrassé que ce veinard de Loriquois... Disons aussi que M^{lle} Varly se fait bonne actrice ; que M. Nertann, retour de Russie, remplit dignement l'emploi de Pontaudemer, viveur incorrigible, et qu'à défaut d'autre création le jeune Hirsch tient avec gaité le

bout de rôle de Théodule. Après le vaudeville et la farce, M. Koning nous doit des choses un peu plus sérieuses... On nous avait promis par exemple, une comédie dramatique pour la rentrée de M^{lle} Tessandier : nous l'attendions... Elle est venue, hélas ! et n'a fait que passer...

18 NOVEMBRE. — Première représentation de *Dernier Amour*, pièce en quatre actes de M. Georges Ohnet ¹. — L'hôtel de Fontenay est en fête. On y joue ce soir une comédie de salon : ce n'est pas le *Piston d'Hortense* de l'incomparable Champcourtier, c'est quelque autre ineptie d'un homme du monde, le petit Berneville, qui espère bien que, si sa pièce a du succès, elle sera reprise — cela s'est vu — au Théâtre-Français — toujours prêt à faire de ces politesses qui n'intéressent d'ailleurs la littérature en aucune façon. L'heure est venue de frapper les trois coups, quand on s'aperçoit de l'absence inexplicable, en ce moment, de l'artiste amateur qui a bien voulu se charger du principal rôle. On cherche partout le comte Armand de Fontenay : sorti depuis deux heures à l'insu de sa femme, il a été appelé dehors par un petit télégramme bleu. — On sait le rôle que jouent dans les pièces contemporaines ces misérables petits bleus. Angoissée, la comtesse

1. DISTRIBUTION. — Le comte de Fontenay, M. Raphaël Duflos. — Le marquis de Précigny, M. Nertann. — Paul de Cravant, M. Burguet. — Bernard Pellier, M. Paul Plan. — Firmont, M. Numes. — Berneville, M. Hirsch. — Trésorier, M. Renoux. — James, M. T. Seiglet. — La comtesse de Fontenay, M^{lle} Tessandier. — Lucy, M^{lle} Raphaëlle Sisos. — M^{me} de Jessac, M^{lle} Varly. — M^{me} Trésorier, M^{lle} Marie Augé. — Louise, M^{lle} Davenay.

paraît — c'est, dans sa robe de velours Nil garnie de zibeline, faisant valoir ses élégantes épaules et ses bras de marbre, une superbe brune à son coucher de soleil, c'est-à-dire au seuil de la quarantaine, — du cabinet de son mari elle passe précipitamment dans sa chambre, où elle aperçoit dans la cheminée, une petite boule de papier bleu : le télégramme froissé et imprudemment jeté par le comte avant de partir. Elle le déchiffonne, le lisse avec sa main gantée, et, s'approchant de la lumière, dévore ces lignes encore visibles : « Ma tante est gravement malade. Venez sans perdre un instant. Je me meurs d'inquiétude. — Lucie. » Lucie ! ce nom de femme, éclatant, inattendu, comme un coup de tonnerre, au milieu de sa vie sereine, quelle mystérieuse rivale le porte ? Depuis combien de temps Armand la connaît-il ? Quelle irrésistible domination exerce-t-il sur lui, pour l'avoir forcé à quitter son hôtel plein d'amis, sa femme parée et rayonnante, à désertier enfin tous ses devoirs d'époux, de maître de maison, et l'entraîner, dans la nuit froide et noire, vers un but ignoré ? Quel intérêt porte-t-il à cette jeune femme, quelle tendresse a-t-il pour elle, quelle obéissance aveugle lui a-t-il vouée, pour qu'à son premier appel d'alarme, il abandonne tout ce qui n'est pas elle, et coure, indifférent à ce qu'il laisse derrière lui. Lucie !.. Mais un pas rapide dans l'escalier fait tressaillir la comtesse. Elle se lève vivement, le visage rayonnant d'une joie subite. — C'est lui, il revient ! » Cet : « Il revient » contient tout un

monde d'espérances soudainement ranimées. Et sans qu'il sache qu'elle a lu la dépêche, la comtesse disparaît. Le comte, un peu pâle, « fait sa figure » et joue son rôle avec un vif succès. La représentation terminée, les deux époux se trouvent seuls. — « Vous paraissez préoccupé, dit la comtesse. J'espère que si vous avez des ennuis, vous auriez assez de confiance en moi pour ne pas me les cacher... » — « Quels ennuis pourrais-je avoir ? » — « Si vous en avez en tous cas je pense qu'ils ne viennent pas de moi... — « Non certes ! Vous êtes la meilleure et la plus charmante des femmes, et vous savez bien que j'ai pour vous autant d'estime que de tendresse. » — « Alors votre cœur est toujours le même pour moi ? Ce soir, en vous voyant sur ce théâtre, j'ai frémi en me disant que vous pourriez me jouer, à moi aussi, la comédie, et que je serais d'abord ridicule, et ensuite malheureuse à en mourir... Tu sais combien je t'aime !... Eh bien ne me fais pas souffrir, ne m'impose pas les tortures de la jalousie, ne fais pas de moi la fable de notre monde... » — Rassurez-vous : vous n'avez rien à craindre de moi. Chassez toutes ces idées mauvaises... Je vous aime de tout mon âme... Et comme le comte a regagné sa chambre, après l'avoir tendrement embrassée : — « Il ment !... s'écrie-t-elle. Ils s'entendent tous les deux pour me tromper... Mais je saurai tout... » Un vieux diplomate de ses amis, le marquis de Précigny lui a, en effet, fourni sur sa demande, un policier qui a filé le comte, et lui a donné l'adresse de la

ça, répondant au nom de Paul de Cravant — Cravant que tout le monde entendait « Crevant » est un mot terrible dans une pièce aussi ennuyeuse, — et la pauvre femme plaide si bien la cause de son bonheur, que Lucie s'engage à épouser, sans l'aimer, le prétendu qu'on lui a trouvé. Bonne petite fille ! On devine que ce mariage ne fait point l'affaire d'Armand, qui a bien promis de respecter sa jeune cousine, mais qui ne veut pas qu'elle appartienne à un autre. Aussi entre-t-il en une véritable rage quand il apprend de la bouche de sa femme la nouvelle de ce mariage. — « Il faut que je vous parle ce soir même sans témoins », dit-il à Lucie, et Lucie acceptant de venir au rendez-vous, la pièce commence au dernier acte : il est temps ! La comtesse, usant d'un vieux moyen, a fait mine de sortir, et assiste derrière une porte à l'entretien décisif. — « Je hais Paul parce que je vous aime... » dit le comte. Voilà un grand mot lâché. — « Qu'espériez-vous donc ? » dit Lucie. — « Vous conserver dans l'air que je respire... » répond Armand, qui, devenu de plus en plus pressant, finit par faire avouer à la jeune fille qu'elle l'aime, elle aussi ; mais, comme, avant tout, elle veut rester honnête femme, elle partira... A peine a-t-elle passé le seuil de la porte qu'Armand saisit un revolver ; la comtesse sortant de sa cachette, le lui arrache des mains, et lui fait jurer de ne plus chercher à attenter à sa vie. — » Je puis promettre de ne pas me tuer, mais non assurer que je ne souffrirai pas, dit le comte. Mourir serait beaucoup plus simple ».

crie en son patois paternel, le brave homme Daniel Lambert, pendant que la mère se lamente et voudrait racheter par le sacrifice de toute sa vie « un instant d'égarement », un égarement qui n'a pas moins de vingt ans. Ecoutez la fin de la *Fiammina*. Lord Dudley, voyant la dame engagée en tous ces accidents imprévus, prend congé d'elle en soupirant ; son fils, Henri Lambert, touché par le désespoir de sa mère et par son repentir, se jette dans ses bras et lui promet de la revoir un jour. Daniel Lambert, déjà consolé, reprend ses pinceaux. Et maintenant que lord Dudley retourne en son île de la Grande-Bretagne et que la *Fiammina* va cacher sa honte et sa tendresse maternelle en quelque petit Carpentras, M. Duchâteau, le député, ne demande pas mieux que de donner sa fille au fils de Daniel Lambert. Voilà le thème (sujet de pendule tant que vous voudrez) qui fut plus tard renouvelé par Sardou — on se souvient de la grosse querelle d'*Odette* et de la *Fiammina* — et qui n'est pas sans avoir perdu quelque peu de son actualité depuis le rétablissement du divorce. Mais, si elle a vieilli dans la forme, la *Fiammina* n'en reste pas moins une pièce très bien faite — je souhaite à nos jeunes auteurs de nous en fabriquer beaucoup comme celle-là — et telle quelle, vraiment intéressante et émouvante, elle a su tirer quelques larmes des yeux des spectateurs du Gymnase. Combien, parmi eux, se rappelaient la distinction de Bressant, la chaleur de Delaunay, le mordant de Geffroy, le comique de Got, qui créèrent, il y a trente-trois ans, les rôles de lord

Dudley, d'Henri, de Daniel Lambert et de Sylvain Duchâteau ? Avec le flair qui le caractérise, M. Koning a pensé que le rôle de la Fiammina était bien dans les cordes de M^{lle} Tessandier. Il lui a valu, en effet, un fort honorable succès : impossible d'être plus touchante et plus vraie. M. Burguet est le digne successeur de Delaunay. M. Noblet est, comme toujours, fort amusant. M^{lle} Depoix n'est pas seulement adorablement jolie en sa robe bège, elle joue délicieusement son rôle d'ingénue. M. Paul Plan est parfait — mais oui, parfait — dans lord Dudley. Que voulez-vous de plus ?

27 DÉCEMBRE. — Première représentation de *l'Obstacle*, pièce en quatre actes de M. Alphonse Daudet¹. — « Pour mes fils quand ils auront vingt ans », telle était la dédicace de *Sapho*. M. Alphonse Daudet, trop souvent étreint par la souffrance, a-t-il voulu consoler ses fils en leur prouvant que la maladie n'était point héréditaire ? Fils d'un fou, son héros trouverait, au dire de l'auteur, le moyen de réagir par la force morale contre le mal paternel ? Quoi qu'il en soit de cette thèse, voici le sujet de *l'Obstacle*. Le commandant d'Alein a jadis rapporté d'une expédition au Sénégal une fièvre chaude qui aliéna sa raison :

1. DISTRIBUTION. — Hornus, M. *Lafontaine*. — Didier, M. *R. Duflos*. — M. de Castillon, M. *Paul Plan*. — Sautecœur, M. *Léon Noël* (début). — Coffineau, M. *Torin*. — La marquise d'Alein, M^{me} *Pasca*. — Madelcine de Rémondy, M^{lle} *Raphaëlle Sisos*. — Estelle, M^{lle} *Desclauzas*. — Noélie, M^{lle} *Darlaud*. — La Supérieure, M^{lle} *Guertet*. — Maguelonne, M^{lle} *Lécuyer*. — La Tourière, M^{lle} *Renard*.

vouloir se faire passer pour femme coupable afin que son fils soit à jamais débarrassé des idées d'atavisme. M. Raphaël Duflos est doué d'une des plus belles voix de théâtre que nous connaissions. Il a de la jeunesse, de la fougue et de la passion. Pourquoi faut-il qu'il se mêle à ces qualités quelque sécheresse et le manque d'émotion communicative ? Avec une simple phrase, M^{me} Pasca a ému toute la salle. M. Duflos sanglote et ne fait pleurer personne. Le sympathique précepteur Hornus est un de ces rôles de bénisseurs auxquels M. Lafontaine sait aujourd'hui imprimer sa griffe toute magistrale. Nous regrettons seulement la longueur des temps qu'il prend entre chaque phrase et le mouvement *ralentando* qu'il imprime à chacune des scènes où il paraît. M^{me} Raphaëlle Sisos est une Madeleine gracieuse et touchante. M^{lle} Darlaud a su se ménager un succès de gentillesse et de bonne diction en un rôle épisodique. Très franc succès aussi pour M. Léon Noël, débutant très heureusement au Gymnase dans le bout de rôle (deux scènes seulement) de Sautereau, cet endurci braconnier, que Didier a voulu élever au grade de garde-chasse, et dont le naturel héréditaire revient au galop. Les deux personnages antipathiques de la pièce : celui du conseiller de Castillan et de sa sœur Estelle (d'une bêtise qui dépasse les bornes), sont échus à M. Paul Plan et à M^{lle} Desclauzas. M. Paul Plan s'acquitte avec beaucoup de tact de son rôle, ingrat entre tous, de traître homme du monde, et en dépit de son zèle bien connu,

M^{lle} Desclauzas a peine à faire passer le sien. Disons enfin pour ne rien oublier que M^{lle} Guertet, la supérieure des Dames blèues, a fait apprécier sa correction, et que M^{lle} Lécuyer est bien jolie sous le petit bonnet de Montpellier.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- prés. pen- dant l'année
<i>La Lutte pour la vie</i> , pièce.....	5 a. 6 t.		8
<i>La Tartine</i> , comédie.....	1		58
<i>Les Danicheff</i> , comédie.....	4	8 Janvier	50
<i>Paris fin de siècle</i> , pièce.....	4 a. 5 t.	22 Février	163
<i>Le Collectionneur</i> , comédie.....	1		115
<i>Veuve avant la lettre</i> , comédie.	1	1 Septembre	119
<i>L'Art de tromper les femmes</i> , c.	3	7 Octobre	48
<i>Dernier amour</i> , pièce.....	4	18 Novembre	10
<i>La Fiammina</i> , comédie.....	4	8 Décembre	15
<i>L'Obstacle</i> , pièce.....	4	27 Décembre	6
<i>Laquelle ?</i> comédie.....	1		6

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

amant et finalement entre la comtesse et le comte Romani. Bien que la comtesse fasse, sans difficulté aucune, les aveux les plus complets, le mari ne demande qu'à pardonner, pourvu que la Cécilia renonce au théâtre et consente à aller vivre avec lui dans quelque coin ignoré. Mais la Cécilia reste inflexible ; rien ne peut l'amener à changer de résolution, pas même la menace que fait le comte de se tuer sous ses yeux si elle franchit la porte qui conduit à la scène. — Le comte se poignarde et sa femme tombe éperdue sur son corps ensanglanté. Cependant, le comte Romani n'est pas mort, et nous le retrouvons chez sa mère mieux portant et plus amoureux de sa femme que jamais. Seulement, sa tentative de suicide a été pour Cécilia un véritable chemin de Damas. Elle sait maintenant à quel point elle est aimée ; aussi faut-il voir l'étendue et l'amertume de ses regrets, de son repentir. Elle cherchera avec tant d'ardeur tous les moyens de se réhabiliter qu'elle finira bien par en trouver un. Quant au comte, il aime davantage encore sa femme — nous l'avons constaté — mais il lui dit un éternel adieu pour obéir à un préjugé social. Restée seule, la comtesse se décide à en finir avec la vie. Déjà même elle a arrêté tous les détails de sa mort, quand survient un de ses anciens camarades qui ravive si bien ses désirs de théâtre qu'elle s'écrie : « Je jouerai demain ! » C'est sur ce trait final que la toile tombe. Rien de plus refroidissant et de plus antidramatique que ce dénouement par raison démonstrative. Si la Cécilia devait reculer devant le sui-

moyens, plus de déhanchements et de tortillements à la Sarah. Elle est *elle*, simple et vraie : aussi a-t-elle été jusqu'à la fin, maîtresse de son public charmé. Dieudonné est « marquis » des pieds à la tête ; il a dit avec autorité son « couplet » final ; c'est parfait. Ils sont tous excellents, du reste, dans cette excellente pièce : M. Mayer, retour d'Amérique (va-t-il enfin nous rester ?) qui tient très spirituellement le rôle du centre-gaucher, futur gendre du député populaire ; M^{lle} Marguerite Caron, gracieuse et touchante dans son affection pour sa brave femme de mère ; M. Mangin, M^{me} Boisselot et une gentille petite débutante, M^{lle} Blanche Marcel, qui forment d'une façon très plaisante le trio d'artistes du Théâtre-Français : M. Jules Le-mâtre gardait une bonne flèche à l'adresse du comité qui l'a parfois blackboulé ; il l'a décochée d'une main sûre.

Le spectacle de jour du jeudi 11 décembre a remis en lumière une vieille pièce de Scribe, *Geneviève ou la Jalousie paternelle*, qui servait de début à M^{lle} Kerwich ; l'élève de Coquelin a gentiment réussi, et on pourra lui confier certains rôles de l'emploi des « fortes ingénuités » que jouait là M^{lle} Legault. On commençait par l'*Omelette fantastique*, jouée uniquement par les élèves que M. Ricquier forme pour le Vaudeville. Ils ont tous droit à des encouragements ; on a surtout remarqué les dames, et parmi elles, M^{lle} Antonia Marlys, une bien jolie femme, fort élégante, et M^{lle} Juliette Darmond, une charmante élève qui comptera peut-être parmi les meilleures artistes

qui n'en voulait pas à sa bourse, M^{me} Mongodin se défendit contre l'entreprenant séducteur, non en se poignardant comme Lucrece, mais en blessant, avec le couteau qu'elle tenait à la main, le jeune audacieux qui s'enfuit, laissant dans le jardin des traces de son sang... Un pareil trait d'héroïsme honore toute une vie. Mongodin essaie mais en vain, de secouer le joug. Le voilà pour l'instant enfermé dans la bibliothèque et « privé de dessert » — vous m'entendez bien ! — pour s'être procuré une chanson de café-concert avec vignette représentant, en léger costume de canotière, M^{lle} Bengaline, la créatrice du chef-d'œuvre. Quelle est cette Bengaline ?... Une cascadeuse qui sous le nom de Clorinde de Monteplat, a récemment acheté le château des Ardoises et s'est établie dans le pays, au grand scandale des dévotes. Mongodin est tout troublé du voisinage, et depuis qu'il a vu, par la brèche de sa propriété, la châtelaine se baigner, il en rêve la nuit et cherche tout le jour le moyen d'entrer en relations avec une aussi belle créature. L'occasion se présente : M^{lle} Clorinde vient traiter avec lui de l'achat d'un terrain, qu'elle est décidée à acquérir à n'importe quel prix. — « Donnez-moi rendez-vous où vous voudrez, lui dit-elle, je serai toujours prête à causer avec vous... » Mongodin ne se le fait pas dire deux fois. Robert Fougerolles, un aimable peintre amateur, qui courtise pour le bon motif sa nièce Lucienne, a mis à sa disposition son riche atelier de la rue des Barbillons. — « Ce soir, à huit heures et demie, 4, rue des Barbillons, je vous attends ! » écrit-

il à Clorinde, qui lui répond — croyant répondre à Fougerolles, un de ses anciens amis. — « Rue des Barbillons, n° 4 : j'y serai. » Mongodin en saute de joie... Pendant que tout Alençon, à commencer par M^{me} Mongodin, assistera au concert spirituel au profit de l'Œuvre des Rosières inconscientes, il sera, lui, heureux gaillard, au rendez-vous de Clorinde... Avant de se rendre au Concert spirituel, pour y rejoindre M^{lle} Lucienne et sa tante, le peintre est en train de donner le coup de fion à son tableau de la Charité, que la sévère présidente ne veut accepter qu'habillée, quand arrive Clorinde, la bouche enfarinée... Robert la fait passer dans une pièce voisine, sous prétexte d'y revêtir, pour lui être utile, un costume de modèle, puis il s'esquive plus ou moins galamment, et l'enferme pour mieux se sauver... Mais il ne l'a pas enfermée seule : Mongodin est, sans qu'il s'en aperçoive, entré dans l'atelier, et voilà le bonhomme en présence de Clorinde plus troublante que jamais en Vertu théologale. Ici, permettez que j'arrête mon récit : il fallait voir Jolly — Jolly, c'est toute la pièce ! — amoureux et suppliant, violent ou désespéré, quand il se voit enfermé après l'heure de la sortie du concert, et quand, croyant héler des passants, priés de le délivrer, il s'aperçoit qu'il a fait venir sa femme, montant quatre à quatre, et le trouvant en bras de chemise seul avec Clorinde. Tableau. Mongodin n'a pas d'autre ressource que de se faire passer pour somnambule !!! — « Qu'elle est belle... l'âme de M^{me} Mongodin ! »

s'écrie-t-il en pleine extase. Vous pensez que M^{me} Mongodin ne croit qu'à moitié à cet état de sommeil qui a transporté dans l'atelier aux moelleux sofas de M. Robert Fougerolles son mari en bras de chemise, seul avec M^{lle} Clorinde, agréablement décolletée... Et vous devinez que l'explication sera chaude... Infortuné Mongodin ! — « Si vous ne me faites pas épouser M^{lle} Lucienne, lui dit Fougerolles, je dirai tout à votre femme ». — « Si vous n'empêchez pas ce mariage, lui dit Clorinde, je montre cette lettre (la demande de rendez-vous) à M^{me} Mongodin. » Comment se tirer de là ? Au lieu d'en sortir, Mongodin s'enfonce de plus en plus, car il se laisse surprendre par sa femme tenant sur ses genoux la créatrice d'Emma la canotière (une vengeance de Clorinde) qui est venue le relancer jusque chez lui. Mongodin accepte la punition que lui inflige sa femme : deux ans de tête-à-tête avec elle (c'est horrible !) dans sa ferme de Beauce, quand une visite imprévue vient changer d'une façon bien inattendue la face des choses, et renverser du tout au tout la situation. Un certain Berneret, ancien camarade de Mongodin, a voulu revoir les lieux où s'est passée une aimable aventure de sa jeunesse : la poursuite qu'il a faite depuis Chartres et le Mans d'une jeune femme qui ne lui eût que faiblement résisté sans un accident (une légère coupure au pouce) qui vint interrompre un duo d'amour fort heureusement commencé. M^{me} Mongodin a donc usurpé pendant vingt ans son titre de femme vertueuse qu'elle ne méritait pas.

Mongodin la condamne à aller seule dans la Beauce et l'oblige à consentir au mariage de Lucienne et de Robert. C'en est fait à tout jamais de l'histoire du couteau. Je vous ai donné, laborieusement, l'invraisemblable thème de cette bouffonnerie. A quoi bon ? Il fallait voir Jolly, effaré, ahuri, Jolly, absolument impayable au second acte de *Madame Mongodin*. Et l'on a ri à la première de cette farce — pure farce, bien entendu — de MM. Blum et Torché presque autant qu'on avait ri à celle de la célèbre comédie de MM. Bisson et Mars : les *Surprises du divorce*. Après l'excellent comédien Jolly, on applaudissait M^{me} Grassot qui a aussi bien de la finesse, M^{lle} Cécile Caron, qui a de la fantaisie, M. Romain, qui a de l'élégance, M^{lle} Yahne, qui est jolie et simple, et M. Lagrange, qui se tire adroitement du tout petit rôle de l'homme au couteau ingénieusement chargé de dénouer le très amusant vaudeville de MM. Blum et Toché, si bien fait pour désopiler toutes les rates.

A partir du 18 décembre, c'est une comédie en un acte de MM. Blum et Toché, la *Loge* 22 ¹ qui accompagnait sur l'affiche la triomphante M^{me} Mongodin.

1. DISTRIBUTION. — Tourteau, M. Deroy. — Alphonse, M. Gouget. — Annibal, M. Berton. — Descanelles, M. Godfroy. — Aurélie, M^{lle} Vernock.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de ré- prés. pen- dant l'année.
<i>Le Voyage de M. Perrichon</i> , c..	4		18
<i>Toujours</i> , comédie.....	1		43
<i>Les Surprises du Divorce</i> , com.	3		13
<i>La Comtesse Romani</i> , comédie...	3	21 Janvier	28
<i>En partie fine</i> , comédie.....	1		8
<i>La Poudre aux yeux</i> , comédie..	2		7
* <i>Feu Toupinel</i> , comédie.....	3	27 Février	152
M ^{me} <i>Durosel</i> , comédie.....	1		62
* <i>Le Sanglier</i> , comédie.....	1	17 Avril	90
* <i>Le Député Laveau</i> , comédie.....	4	16 Octobre	69
<i>Un Monsieur qui suit les femmes</i> comédie.....	1	30 Octobre	2
<i>La Marraïne</i> , comédie.....	1	30 Octobre	2
<i>Heur et Malheur</i> , comédie.....	1	20 Novembre	4
<i>Michel Perrin</i> , comédie.....	2	20 Novembre	3
<i>L'Omelette fantastique</i> , comédie.	1	11 Décembre	2
<i>Geneviève</i> , comédie.....	2	11 »	2
<i>La Sœur de Jocrisse</i> , comédie...	1	11 »	2
* <i>Madame Mongodin</i> , comédie...	3	17 Décembre	17
<i>Le Chevalier du Guet</i> , comédie..	2	18 »	1

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

bien, lui apporta *complaisamment* une tasse de thé, il s'est retiré des affaires avec une belle fortune, légèrement vexé de n'avoir jamais pu élever sa femme à sa hauteur — à la hauteur d'un marchand de moutarde, ce n'est pas le Mont-Blanc ! — et, bourgeois bourgeoisant, genre Labiche et Gondinet (voir le *Panache*) il donnera sa fille à M. Paul Bodard, avocat consultant sans consultations, si ce jeune homme réussit à se faire nommer sous-préfet, bien résolu pour garder sa place à se rallier à tous les gouvernements successifs. « Ah ! si les Français, dit Boulinard, savaient changer d'opinion en même temps, comme nous serions tous heureux !... » Boulinard lit dans son journal la nomination de M. Bodard à la sous-préfecture des Réglisottes. Pure coquille ! ce n'est pas Bodard qui est nommé — l'*Officiel* en fait foi — c'est Godard. Comment détromper son futur beau-père — la main de Cécile est à ce prix ! — comment avouer la vérité à Boulinard qui, au comble de la joie, fait déjà ses malles pour les Réglisottes, où il veut installer son gendre lui-même et prendre une bonne part des honneurs réservés à M. le sous-préfet. — « En son absence, dit-il, je présiderai le conseil d'arrondissement... » — « Et moi, dit M^{me} Boulinard, le conseil de révision ! » Le second acte se passe aux Réglisottes. Un omnibus du chemin de fer a conduit nos voyageurs à l'hôtel de la Sous-Préfecture — vous sondez l'erreur ! — et Boulinard se croit assis à la table de son gendre (d'où il a fait soigneusement disparaître tous les pots de moutarde à la marque

d'Aristide Boulinard), alors qu'il est simplement à table d'hôte, entre le major, le président du tribunal et le juge de paix, officiellement annoncés à leur entrée. — Mon Dieu ! je ne vous donne pas ce quiproquo comme la dernière des nouveautés, mais je dois constater qu'à ce burlesque déjeûner de table d'hôte nous avons tous ri du meilleur des rires. Quels bons traits d'observation comme M^{me} Boulinard, son torchon à la main — chassez le naturel ! — voulant faire reluire les cuivres ! Que de mots amusants comme celui de l'aubergiste de petite ville : — « Votre hôtel est bien mal tenu. » — « Mais, je le tiens comme mon père. » Et la conversation du sous-préfet avec un de ses administrés : — « On doit se plaindre de quelque chose ? » — « De tout ! » — « Faudrait faire un choix ! » — « Vous avez un théâtre ? » — « Oui, le *grand* théâtre, il n'y en a qu'un, mais on l'appelle comme ça. » — « Et la troupe ! » — « Il n'y en pas ; le théâtre est toujours fermé, M. le maire y met ses foins. » Nous avons laissé Boulinard adressant lui-même, aux lieu et place de son gendre, l'allocution prudhommesque aux *Pionniers du Progrès* ; nous le retrouvons à la Sous-Préfecture, où il a fait une entrée solennelle, escorté de la fanfare, et où le quiproquo se corse d'une façon désopilante, le sous-préfet (le vrai) prenant Boulinard pour Tachereau (c'est le nom du sous-préfet qu'il remplace) et Boulinard prenant à son tour Godard pour Tachereau. Il y a là un échange de lettres réciproquement adressées audit Tachereau, d'une

de l'année, revue de printemps en trois actes, de MM. Ernest Blum et Raoul Toché ¹, et reprise du *Roi Candaule*, comédie en un acte de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy. Et l'on revient toujours à ses premières amours... Sur la demande des directeurs du Palais-Royal, qui avaient besoin d'un spectacle de transition, les heureux auteurs de *Paris fin de siècle*, MM. Ernest Blum et Raoul Toché s'attelant à une besogne où ils sont, depuis longtemps, passés maîtres, nous ont donné, pour l'inauguration du printemps, et sous ce titre des *Miettes de l'année*, une revue sans prétention amusante au possible. A peine le rideau s'est-il levé sur trois petites femmes qui s'annoncent traditionnellement : « C'est moi qui suis la loterie d'Anvers.... » que la revue est subitement interrompue. C'est un vieux

1. DISTRIBUTION. — Boulinard, M. Dailly. — Le Provincial. Boisvillette, M. Calvin. — L'abonné, Le capitaine, M. Milher. — Un jeune homme, Le chef d'orchestre. Un garde-chasse, M. Galipaux. — Arnold, M. Luguet. — Walter, M. Pellerin. — Un camelot, M. Hurteaux. — Guillaume, M. Deschamps. — Gaston, M. Maudru. — L'agent, M. Monval. — Gontran, M. Garon. — Le mari, M. Victorin. — Un monsieur. L'amant, M. Garnier. — Un passant, M. Ferdinand. — La mouquette. La comtesse, M^{me} Mathilde. — Une dame. Aglaé. Jeanne d'Arc. Margot, M^{lle} Lavigne. — Le Palais Royal, M^{lle} Bonnet. — Le Gardénia, M^{me} Berny. — Le camélia. 2^{me} Arlequine, M^{lle} Clem. — Le chrysanthème. Chef de l'Estudiantina. 1^{re} Arlequine, M^{me} Donat. — La loterie d'Anvers. La valseuse, M^{lle} Larive. — Le valseur. La Femme. Théâtre libre, M^{lle} J. Froment. — La couverture de livre. L'Estudiantina. Un sergent grenadier, M^{lle} Bernardi. — Bon de l'Exposition. Estudiantina. Un grenadier, M^{lle} Renaud. — Estudiantina. Un tambour, M^{lle} Bonnaud. — La tombola. Estudiantina. Un grenadier, M^{lle} Alberti. — Estudiantina. Un grenadier, M^{lle} Paulette. — M^{me} Cabannes, Blandin, Desainte, M^{lle} Thérésine.

gommeux — le début de l'excellent Saint-Germain au Palais-Royal — qui, de concert avec deux copurchics de son âge, braque sa lorgnette sur les spectatrices : il s'agit de décerner parmi elles le prix de beauté. Et en avant le couplet : « Paris n'eut besoin que d'une pomme : il me faudrait tout un pommier. » A peine Saint-Germain est-il sorti qu'entre Dailly-Boulinard et sa commère M^{lle} Bonnet, représentant le Palais-Royal : « Le prince des critiques est-il revenu de voyage ? » — « Oui, il est là, à sa place habituelle. » — « Alors nous pouvons commencer la revue. » Elle commence avec Calvin, le Provincial venu en retard, pour voir l'Exposition déjà oubliée et nous racontant, dans des couplets fort bien faits, comme quoi personne n'a pu lui dire où était la Tour Eiffel. Il est allé se renseigner jusqu'auprès de M. Eiffel lui-même : « Je sais que je l'ai bâtie, a répondu le célèbre ingénieur, mais je ne sais plus oùs qu'elle est... » Suit une plaisante raillerie de la pluie des palmes académiques ; puis, le duetto « Il gèle ! » du jeune homme et de la femme mariée, M^{lle} Lavigne et Galipaux, réduits au fiacre non chauffé... On a bissé le duo, et chaleureusement applaudi Milher, en vieil abonné de l'Opéra-Comique, apôtre du genre éminemment Français, redemandant la reconstruction de la salle Favart, dans un excellent rondeau qui réunit en un ingénieux pot-pourri les airs du répertoire. Voici la Mouquette — c'est M^{me} Mathilde — s'offrant à faire les visites académiques : « M' reçoit d'une façon

charmante », aux lieu et place de M. Zola. — « Pourquoi, dit-elle, ne travaillerait-il pas au Dictionnaire ? » — « Le fait est, répond Dailly, que quand on en sera à la lettre M.... » Le premier acte de l'aimable revue de MM. Blum et Toché finit par un clou des mieux trouvés. Au milieu d'une lumineuse et entraînante *Estudian-tina*, un valseur en habit rouge — c'est M^{lle} J. Froment, qui porte fort élégamment le travesti — amène une mignonne danseuse : M^{lle} Larive, l'étoile de la *Cigale*, inventée par notre confrère Henry Bauer. D'une verve endiablée et d'une rare décence en ses pas les plus échevelés, la petite Larive a obtenu un succès franc et vraiment mérité : nous retournerons au Palais-Royal tout exprès pour cette spirituelle fantaisiste. Après une scène dans la salle, très plaisamment jouée par M^{lle} Lavigne, directrice d'une feuille intitulée : *La Repopulation de la France*. — Un nouvel organe ? fait Saint-Germain, — nous passons à l'acte des théâtres. Charité bien ordonnée... MM. Blum et Toché ont commencé par eux-mêmes, sans doute de peur de s'oublier, et ont confié à M^{me} Donat, une charmante transfuge de l'Eldorado, le soin de chauffer, sur l'air de la *Cigale et la Fourmi*, la réclame à *Paris fin de siècle* : l'artiste était si sympathique que personne n'a protesté... Bien amusant, M. Galipaux, chantant sur son violon les infortunes d'un chef d'orchestre expulsé des théâtres de drame. Bien drôle aussi M. Milher en son *La Tour d'Auvergne* si poli et si résigné du *Drapeau* de MM. Moreau et Depré. Charmant,

M. Saint-Germain en Pierrot du Cercle Funambulesque mimant *Monsieur Betsy* et sa marmite en deuil... Tout à fait neuve et originale, la parodie de *Margot* par les marionnettes du théâtre de la galerie Vivienne représentées par M^{mes} Mathilde et Lavigne, MM. Calvin et Galipaux. Maintenant voulez-vous vous tordre de rire ? Il fallait aller voir M^{lle} Lavigne en Jeanne d'Arc écoutant les voix : il était difficile de trouver quelque chose de plus comique. Je pense aussi qu'il était impossible de faire, avec les « Miettes de l'année » une plus charmante revue que celle de MM. Blum et Toché. Elle était, pour accroître encore notre plaisir, précédée du *Roi Candaule*, de MM. Meilhac et Halévy, qui furent, il y a vingt ans, les créateurs d'une comédie si familière en apparence et si profondément vraie, si heureusement étudiée dans les caractères et dans les moindres détails. N'ont-ils pas poussé à la perfection ce genre tout personnel, tout moderne, dont la saveur parisienne est si mordante, le goût si délicat, l'originalité si pittoresque et l'esprit d'observation à la fois si pénétrant, si incisif et si délicat. Dans le *Roi Candaule* on trouve, marqués en traits rapides et cependant caractéristiques, autant que pourraient l'être des scènes longuement développées, les types, les mœurs, les ridicules, les travers, les faiblesses et les vanités dont, en un petit acte, quelques personnages et quelques situations suffisent à donner le résumé le plus frappant. Le petit chef-d'œuvre (c'en est un) était merveilleusement joué par Daubray (dans le rôle

à *Paris* ont quatre actes ; elles pourraient en avoir trois, cinq ou huit, au gré des auteurs : feu Najac et M. Pol Moreau. Il n'y a pas de raison pour que ces sortes de vaudevilles sans couplets s'arrêtent à minuit plutôt qu'à deux heures du matin. L'auteur choisit un certain nombre de personnages, et les fait courir les uns après les autres jusqu'à l'heure où il faut terminer le spectacle, sous peine de payer un supplément à l'estimable corps des pompiers. Le spectateur du Palais-Royal ne demande à ce genre de cascades que de l'amuser jusqu'à minuit. Il n'exige ni de grands efforts d'imagination, ni une intrigue bien corsée. Une fois que la fantaisie du vaudevilliste est déchaînée, elle prend sa course furibonde, comme un cheval qui a pris le mors aux dents, et ne s'arrête que lorsque épuisée, haletante, elle s'affaisse sous la lassitude. Quelques-unes des plus célèbres farces du théâtre du Palais-Royal frisent par moments la comédie par les mœurs qu'elles esquissent d'un crayon léger ou par l'actualité qui s'y glisse sous le masque de la caricature. Les auteurs des *Provinciales à Paris* n'ont pas eu de visées si hautes ; leur vaudeville ne s'attaque à aucun ridicule, à aucun travers de notre temps. Il s'agit tout simplement d'un ménage qui a reçu chez lui divers amis venus dans la capitale pour visiter l'Exposition. Le salon est encombré, la

M. Garnier. — Un cocher, M. Ferdinand. — M^{me} de Vieux, Sol, M^{me} Mathilde. — Rosa, M^{lle} Lavigne. — Armide, M^{lle} Bonnet. — Marthe, M^{lle} Cheirel. — Elodie, M^{lle} Clem. — Poulette, M^{lle} Froment. — Françoise, M^{lle} Dolci.

d'une entière nouveauté. On a déjà vu cette scène dans un vieux vaudeville, cette autre dans une pochade connue. Mais le tout est encadré dans tant de bonne humeur que la critique perd ses droits. Du moment où un auteur n'a d'autres prétentions que de faire rire les spectateurs pendant quatre actes, et qu'il parvient à l'amuser, il a gagné son procès. Saint-Germain est exquis dans Duponceau ; Calvin a repris avec bonheur son rôle de Prince Capraca ; Milher est excellent dans Vaubertin ; Galipaux, tout ce qu'il y a de plus amusant dans le collégien Timothée ; M. Deschamps, plein d'entrain dans le restaurateur Alfred ; M^{me} Mathilde et M^{lle} Lavigne, d'une énorme drôlerie dans M^{me} de Vieux-Sol et dans Rosa ; M^{lle} Froment a de la verve dans Poulette, et M^{lle} Dolci est tout à fait charmante dans la sou-brette. — En somme, une excellente reprise à tous les points de vue.

Le théâtre avait fermé ses portes, pour la clôture annuelle, le 30 juin, avec les *Provinciales à Paris*. Il les rouvrait le 1^{er} septembre avec la même pièce et donnait le 28 du même mois avec les *Provinciales à Paris*, sa première matinée de la saison.

14 OCTOBRE. — Première représentation des *Femmes des amis*, comédie en trois actes de MM. Ernest Blum et Raoul Toché ¹. Je défie mes

1. DISTRIBUTION. — Beaupageot, M. *Daubray*. — Paul Dubuisson, M. *Saint-Germain*. — Octave Boulinier, M. *Calvin*. — Alfred Boulinier, M. *Milher*. — Emile, M. *Galipaux*. — Edouard, M. *Pellerin*. — Benoît Boulinier, M. *Henri Des-*

confrères en critique de ne pas tenir sérieusement compte aux auteurs des *Femmes des amis* des visibles efforts qu'ils viennent de tenter du côté de la comédie. Etant au Palais-Royal, MM. Ernest Blum et Raoul Toché auraient pu nous servir l'éternel quiproquo, s'en tenir aux gens qui tirent des coups de revolver dans les cabinets particuliers, qui se fourrent sous les tables, s'enfuient à quatre pattes ou se cachent dans les placards... Ils ont voulu mieux faire, et dans la série d'épisodes qu'ils nous ont présentée (ne cherchez ni pièce, ni action d'aucune sorte), dans la galerie de types pris sur le vif qu'ils nous ont permis de contempler dans la fleur de leur modernité et de leur cruelle vérité, il y a du Labiche, du Barrière et Thiboust, il y a aussi du Meilhac. — Thiboust et Barrière, Labiche et Meilhac : ces messieurs ne se plaindront pas, je pense, du rapprochement. Trois cousins germains habitent la même maison dans le touchant accord d'une famille unie et superposée, trois maris trompés, cela va sans dire, par leurs meilleurs amis. Alfred Boulinier est confiant. — « Pourquoi Valentine ne serait-elle pas fidèle, dit-il : elle n'aurait pas d'excuse. » — « Si vous croyez que les femmes demandent une excuse ! » lui fait observer quelqu'un qui peut parler par expérience : Beaupageot a été le mari le plus trompé de

champs. — Léon, M. Dernay. — Antoine, M. Garnier. — Valentine, M^{lle} Marie Magnier. — Elodie, M^{me} Mathilde. — Mélanie, M^{lle} Lavigne. — Berthe, M^{lle} Bonnet. — Léonie, M^{lle} Cheirel. — Claire, M^{lle} Marthe Losson.

une franchise toute classique le personnage M^{me} Veauvardin, et M^{lle} Lavigne, animant de grimaces à faire pouffer de rire le bout de nez de Jeannette, qui a été rosière et qui l'est tous les jours, — en dépit qu'elle en ait.

L'année 1890 se résume dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentat. ou de la reprise.	Nombre de présenta- tions pen- dant l'an- née.
<i>Le Cadenas</i>	3		13
<i>Le Gazier</i>	1		82
* <i>Les Boulinard</i> ,.....	3	14 Janvier	84
<i>Les Deux chambres</i>	1		84
* <i>Les Mielles de l'année</i>	3	22 Mars	67
<i>Le Roi Candaule</i>	1	22 Mars	67
<i>Horace et Lilius</i>	1	9 Avril	48
<i>La Cagnotte</i>	5	4 Mai	1
<i>Les Provinciales à Paris</i>	4	27 Mai	89
<i>Le Bibelot</i>	1		89
* <i>Les Femmes des amis</i>	3	14 Octobre	51
* <i>Un Prêtre Montyon</i>	3	4 Décembre	33
<i>Mon Collègue</i>	1	4 Décembre	33

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

nous a rendu cette Parisienne fin de siècle, si complexe, si attirante, que peint M. Meilhac avec tant de maëstria. Elle a retrouvé dans la scène de la fâcherie avec M. Dupuis un succès qui doit la consoler des précédentes soirées de l'Odéon. C'est là sa vraie voie. Dupuis est un amant idéal, et Baron une bonne tête de mari. Le seul des créateurs, M. Daniel Bac, a laissé le rôle du sous-préfet à M. Barral, qui ne le fait certes point oublier. Mais tous les autres sont à leur poste, et Lassouche, cet ahurissant Léopold et la jolie Crouzet, la comtesse romaine. Quel sera le sort de cette reprise ? Dans l'esprit des délicats certainement *Décoré* ne fera que gagner ; la pièce n'a point eu, à notre avis, le succès qu'elle méritait d'avoir. Les Variétés ont corsé leur affiche par trois tableaux de la Revue dans lesquels ils ont ramassé les incidents les plus joyeux : la chanson de Baron, Lassouche et son ophicléïde, les prisons, la rue du Caire, l'hôtel Terminus et les fontaines lumineuses.

3 MARS. — Première représentation de *Monsieur Betzy*, pièce en quatre actes de MM. Paul Alexis et Oscar Méténier ¹. C'est l'installation définitive du naturalisme en plein théâtre boulevardier,

1. DISTRIBUTION. — Francis, M. Dupuis. — Gilbert Laroque, M. Baron. — De Castelvieux, M. Cooper. — Rastelli, M. Barral. — Ludinard, M. Deltombe. — Le gérant, M. Courcelles. — Un reporter, M. Roche. — 1^{er} consommateur, M. Herissier. — 2^e consommateur, M. Thierry. — Jean, M. Prika. — 1^{er} garçon, M. Lamy. — 2^e garçon, M. Froment. — Betzy, M^{lle} Réjane. — Rose, M^{lle} M. Durand. — Angèle, M^{lle} Gabrielle Fleury. — Dame de comptoir, M^{lle} Barthélemy.

présente au boursier qui l'agrée et l'invite même à dîner. Ce premier acte est fort amusant. Au second, nous retrouvons les quatre personnages de la pièce installés dans le même hôtel : Betzy et Laroque au premier étage ; le père et le mari au-dessus. Des enfants sont nés. « Nos enfants », comme dit Francis. Celui-ci est devenu un homme « respectable », très collet-monté, sermonnant son beau-père qui court le guilledou et le couchant quand il rentre saoul. Autrefois nous aurions dit gris : soyons naturalistes ! Mais ce qui caractérise par-dessus tout ce Francis, c'est l'amitié profonde qu'il a vouée à son ami Gilbert, qu'il préfère à sa femme. Il n'est pas, du reste, très fidèle à Betzy : il entretient une fille, nommée Angèle, qui le trompe avec... Gilbert. Le troisième acte nous mène au café du Cirque. Betzy y apprend que Gilbert et Francis ont tous deux la même femme. « Pouah ! s'écrie-t-elle : Francis, à la rigueur... Mais Gilbert ! » Et elle est jalouse ! Sachant que Laroque a donné rendez-vous à Angèle dans le café, elle envoie prévenir Francis. Les deux hommes se trouvent face à face. Ils s'agonisent d'injures : Francis reprochant à Gilbert de s'être fait exécuter le jour même à la Bourse, l'autre répliquant que ce n'est pas à un mari de son espèce de donner des leçons. Ils en viennent à se colleter, et le patron du café ne trouve pas d'autre moyen pour faire cesser la risqué et chasser les curieux que d'éteindre le gaz. Restés seuls, les deux hommes comprennent le ridicule de cette scène, et la

pluie tombant à torrent, ils s'en vont tous deux sous le même parapluie. Ce parapluie est une trouvaille théâtrale. Le quatrième acte — le moins bon — nous montre les Betzy en grand deuil. Après une fuite à Bruxelles, Laroque est revenu mourir d'ennui et de fatigue dans l'hôtel commun où il a été soigné avec le plus grand dévouement. Francis n'est pas encore consolé de sa perte. Sa douleur est même farouche, intransigeante ; voyant sa femme manifester des velléités de plaisir, il prend le parti d'aller installer toute la famille à la campagne ; Betzy dressera des chevaux ; les enfants seront au bon air. La jeune femme accepte tout d'abord ; mais son directeur, ruiné par son absence, venant la supplier de rentrer au Cirque, elle envoie promener les champs. Son mari entre en fureur, et dans son désespoir, menace d'aller rejoindre Laroque en s'empoisonnant ; il va même mettre son projet à exécution quand Betzy l'arrête. Elle a deviné ce qui manquait à Francis : elle invite à dîner le jeune Castelvieux, qui prendra la place laissée vacante par Gilbert. Ces quatre actes de pure observation — le dernier vraiment peu clair — sont joués, je l'ai dit, en toute perfection par Dupuis, dans le rôle si difficile du mari, par Baron dans celui de Gilbert qu'il a rendu, lui, le bouffon d'autrefois, en comédien de premier ordre, par M^{lle} Réjane, une Betzy idéale — sans compter les rôles de moindre importance, fort bien tenus par MM. Deltombe, Barral et Cooper. Ça n'a pas été la « première à sensation » dont on parlait

un peu trop à l'avance, mais une soirée curieuse et typique au premier chef.

5 AVRIL. — Première représentation des *Grandes Manœuvres*, comédie en deux actes de MM. Hippolyte Raymond et A. de Saint-Albin ¹, et reprise des *Sonnettes*, comédie en un acte de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy ². Les *Grandes Manœuvres* datent de plusieurs années — cela se voit, du reste, à l'œil nu — et ont passé successivement des mains de Gondinet dans celles de Meilhac et du tiroir des directeurs du Palais-Royal dans celui des directeurs des Variétés. Elles étaient, naguère, en trois actes : c'est M. Meilhac qui les a, tout dernièrement, réduites en deux actes, et a, du même coup, assuré le succès possible de ces deux tableaux un peu bien vides. Voyez plutôt. Nous sommes, comme l'annonce le titre, en pleines « grandes manœuvres » et ces sonneries de trompettes, ces batteries de tambours, ces fusillades et ces canonnades répétées ôtent tous ses moyens à Boucassin (de son prénom Hercule ; qui le dirait ?) le cuisinier de la comtesse Des Platanes, marié, depuis deux jours seulement à M^{lle} Adolphine, la très jolie femme de chambre de Madame. Que sera-ce quand

1. DISTRIBUTION. — Boucassin, M. Dupuis. — Le colonel, M. Baron — Le vicomte, M. Cooper. — Goblot, M. Germain. — Turmilly, M. Courcelles. — Chamberlan, M. Duménil. — Un officier, M. Prika. — Un officier, M. Hérissier. — Un officier, M. Mire. — Clotilde, M^{me} J. May. — Adolphine, M^{lle} Crouzet. — Clémence, M^{lle} Durand. — Une bonne, M^{lle} Bricourt.

2. Jouées par M. Dupuis et par M^{me} Jane May.

sa parole à sa fiancée un peu trop jeune pour lui. Le vicomte de Croixfontaine sera l'heureux mari de Clotilde (ordre du colonel) et le caporal Goblot fera à Boucassin ses plus humbles excuses pour avoir pris Adolphine pour « une jeune fille de la noblesse » avec laquelle on pouvait « causer. » Deux actes sans prétention, mais non sans agrément, joués à ravir par Dupuis (Boucassin), par Baron, un colonel très chic, — pourquoi n'est-il pas décoré ? — par Germain (caporal Goblot) qui a décidément l'oreille du public, soit qu'il chante, dans le *Fétiche* : « Légère hannetonne », soit qu'il propose à M^{lle} de Sainte-Adolphine de lui conter ses histoires d'amour ; par M^{me} Jane May (Clotilde), toujours adroite comédienne, et par M^{lle} Crouzet (Adolphine), toujours délicieusement jolie. — Vous connaissez les *Sonnelles*. C'est la querelle du Gros-Rencé et de la Marinette de Molière mise au ton de la vie parisienne, ravivée des accents de l'esprit moderne.

Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colère !

.

— Ardez le beau museau,

Pour nous donner envie encore de sa peau.

Ainsi s'interpellent, d'une mansarde à l'autre, Joseph, le valet de pied du marquis, et Augustine, sa femme, la camériste de la marquise, qui se boudent et se chamaillent et font chambre à part depuis l'histoire de la berline. Il faut entendre Augustine — on sait avec quel succès le rôle a été créé par M^{me} Chaumont — raconter

comme quoi elle a surpris son mari en conversation criminelle avec une gouvernante anglaise dans ce berlingot antique et solenel dont elle a fait, en y pénétrant, une ménagerie rugissante. Il a plu des soufflets, il a grêlé des taloches : quelle râclée et quelle tripotée ! Le récit est si vivant qu'on entend les cliques et les claques. Imaginez une clownerie parlée, pleine de culbutes et d'applaudissements. Vous rappelez-vous l'entrée de Joseph, regagnant la chambre, fourré comme un Archimandrite moscovite, et la lenteur solennelle avec laquelle il procède au déshabillé de cette livrée majestueuse... La livrée tombe, depuis les fourrures jusqu'aux faux mollets, mais l'homme reste, calme et digne, verni de bel air, frotté d'importance, sentant sa grande maison à dix pas. — Il a une histoire d'une dame de la cour de Louis XIV jetée dans la fosse aux lions par un gentilhomme du temps de François I^{er}, lequel en eut ensuite du regret, « parce qu'elle était parente de la reine... » C'est de la fantaisie la plus drôle. La querelle s'embrouille et se débrouille à travers toutes sortes de folies et de jeux de scène. La sonnette nerveuse de Madame et la sonnette exaspérée de Monsieur, qui répètent, au premier étage, le *Dépit amoureux* joué sur les toits par leurs domestiques, coupent, à chaque instant, ces répliques. Il y a de l'accompagnement dans ces tintements. Le duo bouffe va son train, et la sonnerie fait l'orchestre. La pièce frise la charge et n'y tombe jamais ; le naturel la retient. Ce bel

esprit de laquais, ce babil de femme de chambre futée et rageuse semblent écoutés par MM. Meilhac et Halévy aux portes d'un office ou d'une antichambre. Une lueur d'attendrissement s'y mêle, bien vite disparu sous l'éclat de rire : rien de trop ; tout s'arrête à temps. A la fin, Joseph reconquiert la chambre conjugale par droit d'escalade :

Mon Dieu, qu'à tes appas je suis acoquiné !

— Que Marinette est sotte après son gros René !

Savez-vous que, dans le rôle de Joseph des *Sonnettes*, comme dans celui de Pierre Cargouniol des *Charbonniers*, Dupuis nous a donné l'impression d'un grand, d'un très grand comédien ?

19 AVRIL. — Première représentation (à ce théâtre) du *Petit Duc*, opéra-comique en trois actes de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de M. Charles Lecocq¹. Après quinze jours de *Grandes Manœuvres*, les Variétés ont fait donner la garde : M^{lle} Jeanne Granier a repris possession de la scène et a fait sa rentrée attendue et unanimement applaudie. MM. Meilhac et Halévy n'ont jamais écrit de pièce plus allègrement menée que ce *Petit Duc* qui semble une fine anecdote du XVIII^e siècle, contée, par deux parisiens des

1. DISTRIBUTION. — Frimousse, M. Dupuis. — Mont-Landry, M. Chalmin. — Bernard, M. Baron. — Navaille, M. Herissier. — Duc de Parthenay, M^{lle} J. Granier. — La directrice, M^{me} Daynes-Grassot. — La marquise, M^{lle} Crouzet. — La sous-maîtresse, M^{lle} Merianly. — Hélène, M^{lle} Delys. — Roger, M^{lle} Biard. — Gontran, M^{lle} Vasseur.

plus délicats de ce temps-ci. Une gravure d'Eisen, retouchée par Gavarni. On sait de combien d'in-vraisemblances voulues est cousue l'aimable pièce. Mais les épisodes en sont si amusants, les détails si spirituels, les trouvailles scéniques si heureuses qu'elle ne laisse pas un instant d'hésitation dans l'esprit du public, et que celui-ci l'accepte avec toutes ses impossibilités apparentes. Le second acte surtout, le plus fantaisiste, le plus en dehors de toute espèce de vérité, est si fou, si étonnamment gai qu'il obtient toujours un succès colossal. Il y a là une scène tout en dehors de l'action, et n'ayant que faire dans la pièce, qui est un véritable petit chef-d'œuvre en son genre et provoque invariablement les fous rires de la salle. On a redemandé à M^{me} Daynes-Grassot la fameuse leçon de musique, comme on la redemandait autrefois à M^{lle} Desclauzas. Si vous aimez les drôleries disions-nous alors, allez voir le second acte du *Petit Duc*. Si vous aimez Granier — moi, je l'adore — allez réentendre la délicieuse partition de Lecocq chantée par son inimitable créatrice. Elle a eu la vaillance de recommencer intégralement les quatre couplets de la paysanne terminés par le cri de triomphe : « Et j'ai sauvé mon innocence ! Total huit couplets de suite, détaillés avec le même entrain et la même science d'une élégante bouffonnerie. M^{lle} Granier met à tout ce qu'elle fait une bonne humeur communicative et un esprit de tous les diables. Elle a ce don rare de conserver toute sa grâce sous les grimaces les plus drôles et de rester femme, alors même qu'elle

s'amuse, comme cela lui arrive quelquefois, à faire le pître. Avec cela, elle est douée d'une voix charmante qu'elle conduit avec un art peu commun. Bravo, Granier! Bravo, Dupuis! Quelle caricature réjouissante il a faite du rôle de Frimousse le célèbre professeur de grammaire! C'est absolument exquis. M. Chalmin s'est fait applaudir comme chanteur dans le rôle de Montlandry, et moins ingénue que ne l'était Mily Meyer à ses débuts, M^{lle} Crouzet est toujours une gentille duchesse de Parthenay.

3 MAI. — La critique avait été convoquée pendant le jour à la répétition générale d'une folie-vau-deville en trois actes de MM. Burani et Cermoise, intitulée *Béjaune* ¹ dont la première représentation devait avoir lieu le soir même en représentation au bénéfice de M. Bonnesseur. Je ne sais quel accueil le public a pu faire à cette pochade, mais les auteurs devaient remercier la critique de ne pas parler de ce *Béjaune*, qui était certainement un rossignol...

12 MAI. — Reprise de la *Grande Duchesse de Girolstein*, opéra-bouffe en trois actes et quatre tableaux de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach ². Sachez, si vous en pouviez douter, que la musique de la

1. DISTRIBUTION. — Nougarede, M. Lassouche. — Van den Cloucht, M. Cooper. — Ducasquet, M. Germain. — Leveillé, M. Duplay. — Hippolyte, M. Prika. — Alfred, M. Herissier. — Olympe, M^{me} Jeanes Grassot. — Justine, M^{lle} M. Durand. — Jaménic, M^{me} Follecille. — Hermance, M^{lle} Guérard.

2. DISTRIBUTION. — Fritz, M. Dupuis. — Puck, M. Baron. — Le prince Paul, M. Germain. — Grog, M. Barrau. — Gène-

Grande Duchesse n'a pas pris un jour ; que le libretto de MM. Meilhac et Halévy est toujours infiniment gai et spirituel, et que Dupuis, le « jeune soldat Fritz », le seul inamovible des interprètes de la première création, est resté d'un comique inimitable. En voilà un qu'on ne remplacera point ! Baron joue, à présent, le baron Puck, après avoir créé le baron Grog. C'est un brelan de barons. Chalmin a la voix, s'il n'a ni la gaîté ni la fantaisie du général Boum ; Germain est niais à faire trouver Jeannot malin, dans le prince Paul, et M^{lle} Crouzet (naïve enfant !) fort gentille en Vanda. L'intérêt de la soirée, c'était de voir pour la première fois Jeanne Granier sous la couronne grand-ducale que S. A. Hortense Schneider avait glorieusement faite sienne. M^{lle} Granier a eu le bon esprit de rester elle-même et de ne pas chercher à imiter sa devancière — qu'elle n'avait, du reste, jamais vue. Elle a joué le rôle avec sa verve primesautière et a obtenu, comme chanteuse, un triomphe qui s'est affirmé par le *bis* des couplets du *Sabre* et par celui de la fameuse déclaration d'amour : « Dites-lui qu'on l'a remarqué, distingué. » Nous lui reprochions d'être un peu trop « vivandière » sous le dolman de la colonelle de hussards et pas assez « grande duchesse » sous le petit diadème de strass dont elle coiffe sa perruque du second acte. Nous pen-


ral Boum, M. Chalmin. — Nepomuc, M. Herissier. — La grande duchesse, M^{lle} J. Granier. — Wanda, M^{lle} Crouzet. — Olga, M^{lle} Dubois. — Iza, M^{lle} Barthelemy. — Amélie, M^{lle} Bianki. — Charlotte, M^{lle} Biard.

sions aussi que quelques répétitions supplémentaires n'eussent pas nui au succès de la nouvelle souveraine et à l'effet général d'une reprise, dont Dupuis, en bonne justice, a été le véritable héros. La *Grande Duchesse* se jouait jusqu'au 7 juin : après quoi, M. Bertrand loue la salle des Variétés à une direction intérimaire.

11 JUIN. — Première représentation de *Tout feu, tout flamme !* vaudeville en trois actes de M. Richard O'Monroy¹. Pour peu que vous fréquentiez les « premières », vous avez sûrement remarqué, à Beaumarchais comme au Théâtre-Français, un homme jeune encore, toujours imperturbable en son habit noir et toujours irréprochable en son plastron, la moustache soigneusement frisée au petit fer et militairement relevée en croc, un énorme gardénia (aujourd'hui la mode est aux simples bleuets) recouvrant, à la boutonnière, une rosette multicolore, aussi sévère en son attitude que correct en sa tenue, — c'est le vicomte de Saint-Geniès, très homme du monde et très féru de théâtre, ex-capitaine de cuirassiers à Versailles, ex-chroniqueur de la *Vie parisienne*, gai conteur de gaudrioles au *Gil Blas*, sous le pseudonyme de Pompon, soiriste aimable au même journal, sous le calembourg de Richard O'Monroy, c'est l'auteur applaudi déjà d'*Un homme fort* et d'*Un beau-père en Hussard* ; c'est aussi celui de *Tout feu, tout flamme*, que ce

1. DISTRIBUTION. — Tournecourt, M. Deschamps. — Chameray, M. Corbin. — Briquemolle, M. Germain. — Violonski, M. Howey. — Un dragon, M. Cloche. — Valérie, M^{lle} Crouzet. — Bourrimel, M^{me} Billy. — Nanette, M^{lle} Fernandez.

pièces, que le théâtre des Variétés, qui a l'heure de posséder M^{lle} Granier, en est réduit à nous l'exhiber dans la *Belle Hélène* après nous l'avoir déjà montrée dans la *Grande Duchesse*, et qu'il ne trouve rien de mieux, au début d'une saison, que de nous servir une nouvelle reprise de la bouffonnerie si connue. Enfin, parlons de la *Belle Hélène*, puisque *Belle Hélène* il y a toujours. La salle était pleine, et tout le monde y semblait beaucoup se divertir. Dupuis joue Pâris, qu'il a créé il y a vingt-cinq ans, avec une adorable fantaisie. Doué d'une habileté et d'une flexibilité d'organe absolument merveilleuses, il chante délicieusement... la tyrolienne. Baron est bien le plus désopilant Calchas qu'on puisse rêver. Chalmin-Agamemnon a de la voix et même de la verve. M^{lle} Crouzet-Oreste n'a pas de voix, mais elle est bien jolie. Quant à Lassouche... il nous a paru aussi lugubre, dans *Ménélas*, qu'il l'était naguère dans le *Fadinard* du *Chapeau de paille d'Italie*. Passons... M^{lle} Granier tremblait, dit-on, à l'idée d'aborder le rôle d'Hélène ; les bravos, unanimes, ont dû la rassurer complètement. On ne saurait lui reprocher d'imiter Schneider, car elle a vu jouer pour la première fois la *Belle Hélène* il y a à peine deux ans. Elle y est donc « elle-même », c'est-à-dire charmante de tout point. Elle a chanté à ravir : « Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu ? » qu'on lui a redemandé d'enthousiasme. Donnez-lui quelques jours pour s'y mettre, et vous verrez avec quel entrain elle jouera ce fameux rôle, dont elle avait si peur et



tre du boulevard Montmartre. On parle de naturalisme : le voilà, le vrai naturalisme, gai et charmant celui-là, prenant sur le vif les types que nous coudoyons tous les jours, et les rendant à souhait pour notre plaisir à tous. Qu'y a-t-il de plus vrais, de plus vivants, de plus « vécus » que les personnages de *Ma Cousine*? Nous les avons tous vus ; nous les revoyons, peut-être un peu plus spirituels qu'ils ne sont en réalité, mais si frappants de vérité ! « Comme c'est cela ! » disions-nous en applaudissant Riquette, l'adorable Riquette ; son cher Gaston ; son auteur-homme du monde, Etienne Champcourtier ; sa « chère amie » Victorine, et le petit baron d'Arney la Hutte... Aussi, quel succès ! Cet éclatant succès constaté, j'aurai plus de peine à raconter ici, comme je le voudrais, *Ma Cousine*. Il y a tant de détails, de mots, de situations que je ne puis ni indiquer les unes ni citer les autres. D'autre part, la donnée est assez compliquée. Je n'aurai pas fait un compte-rendu qui puisse vraiment offrir une idée exacte de la pièce, si je me borne à dire que Riquette, la brillante étoile des Fantaisies Amoureuses, a promis de rendre à sa cousine de la main gauche le mari volage en train de la tromper avec M^{me} Victorine Champcourtier. M. d'Epernoy « qui a eu des bontés » pour la mère de Riquette est l'oncle de la jeune baronne d'Arney la Hutte. La pièce consiste en l'exécution de la promesse de la comédienne « bonne fille ». Au premier acte, Riquette, étendue comme Cléopâtre sur une

chaise longue — au Théâtre-Libre, elle eût été couchée dans son lit, ainsi que doit l'être, à cette heure, toute comédienne qui se respecte — Riquette se fait conter des potins, soit par M^{me} Berlandet, sa manicure, soit par son « petit chéri », Gaston. Le dernier raconter a trait au baron Raoul d'Arney la Hutte, la coqueluche de ces dames à qui l'on prête, en ce moment, une nouvelle maîtresse : M^{me} Champcourtier. La mère de Raoul fit un beau jour appeler son fils. — « J'ai un secret à te révéler, lui dit-elle, tu es le fils du comte Briquet. » — « Vous me donnez un coup, ma mère; j'avais toujours cru que j'étais le fils du duc de Mora... » Riquette, toujours étendue, reçoit visites sur visites. Champcourtier, du Cercle, vient lui apporter une stupide pièce à deux personnages, le *Piston d'Hortense*, qu'il la supplie de jouer sur un théâtre de société. La baronne d'Arney la Hutte, « sa cousine » a recours à elle, je vous l'ai dit, pour empêcher le rendez-vous de son mari avec M^{me} Champcourtier, dont elle a eu vent par un « petit bleu » que Raoul a laissé traîner. — Maris, mes frères, n'égarez jamais vos petits bleus. Riquette, au demeurant le meilleur « garçon » de la terre, s'ingéniera donc à sauver sa cousine. Elle se fera aimer par Raoul, puis elle le repassera à sa femme... Un prétexte est tout trouvé, celui d'une représentation dans le monde : elle se présentera le jour même chez le baron d'Arney la Hutte (qu'elle a « préparé » par une brûlante déclaration écrite), et tout en répétant le

les bras de son frère. Riquette renouvelle le coup. — « Quelle élégance, quelle distinction ! » lui a dit Raoul, la pressant de plus en plus... — « Elle me vient de mon père : le comte Briquet ! » — Encore !... fait Raoul, c'est assommant, à la fin. Pas moyen de parler à une femme... » Et assurant Riquette de sa considération la plus distinguée, il la lâche pour revenir moralement à la baronne. Le tour est joué ! Je vous ai narré la trame de la pièce, et je ne vous ai cité aucun mot, aucun trait de caractère (elle en est boudée) ; je ne vous ai point parlé de la pantomime du second acte, par laquelle commence le *Piston d'Hortense* : Baron jouant le bel Adhémar et Réjane, dans Hortense, parodiant spirituellement la danse de l'Elysée-Montmartre, apprise de Grille d'Egout. — Tout Paris voudra voir ça. — Sachez seulement que la continuation de la pantomime, — les personnages mimant l'action même de la pièce, — est une admirable trouvaille. Un maître seul, comme notre Meilhac, a pu avoir cette géniale invention. Quand, plus tard, on écrira l'histoire du théâtre à la fin du xix^e siècle, on racontera qu'un auteur dramatique et qu'une comédienne se rencontrèrent un jour, qu'ils se plurent et qu'ils se marièrent « artistiquement », — de telle sorte qu'on pût dire que Meilhac avait trouvé, dans Réjane, son idéale interprète, comme Réjane avait rencontré, dans Meilhac, l'auteur qui, la comprenant à merveille, écrivit pour elle une suite de rôles : Riquette, de *Ma Cousine*, après M^{me} Colineau de *Décoré* — tous

plus charmants les uns que les autres. Ce que c'est pourtant que de s'entendre ! Ce n'est pas assez de dire que Réjane a joué dans la perfection le rôle de Riquette ; c'est Riquette elle-même. Ajoutez que la « grande comédienne » est secondée d'une façon admirable par Baron, monumentalement comique dans l'auteur-homme du monde par Raymond qui a très légèrement esquissé le rôle du baron (refusé par Dupuis !) ; par Cooper, tout à fait charmant dans le bout de rôle de Gaston, le gentil ami de Riquette ; par M^{lle} Lender, excellente, savez-vous, dans M^{me} Champcourtier ; par M^{me} Crosnier, une très amusante M^{me} Berlandet. Seule, M^{lle} Crouzet n'est qu'une jolie petite baronne, qu'elle joue comme une jolie petite femme de chambre. Ne pas savoir respecter les nuances, c'est comme un crime en l'exécution de ce rare chef-d'œuvre d'esprit ironique et de juste et fine observation qui s'appelle *Ma Cousine*. Nous retrouverons naturellement dans notre volume de 1891 la délicieuse pièce de M. Meilhac en pleine possession de l'affiche des Variétés. Voici le résumé de 1890 :

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la reprise.
<i>Paris-Exposition</i> , revue.....	3a. 10 t.	
<i>Mal aux cheveux</i> , comédie.....	1	
<i>Décoré</i> , comédie.....	3	5 Février
<i>Un Chapeau de paille d'Italie</i> c.-v.	5	
<i>C'est la faute au ministère</i> , com.	1	
* <i>Monsieur Betry</i> , pièce.....	4	3 Mars
* <i>Les Grandes Manœuvres</i> , com.	2	5 Avril
<i>Les Sonnettes</i> , comédie.....	1	5 Avril
<i>Deux contre un</i> , comédie.....	1	
<i>Le Petit Duc</i> , op.-comique.....	3	19 Avril
* <i>Le Béjaune</i> , folie-vaudeville...	3	3 Mai
<i>La Grande Duchesse</i> , op.-bouffe.	3	10 Mai
* <i>Tout feu tout flamme</i> , vaud...	3	11 Juin
* <i>Portier par intérim</i> , com.....	1	"
<i>La Belle Hélène</i> , op.-bouffe.....	3	17 Septemb.
* <i>Le Voyage en Suède</i> , com.....	1	4 Octobre
* <i>Ma Cousine</i> , comédie.....	3	27 Octobre
<i>J'attends Ernest</i> , comédie.....	1	

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux rep:
dant l'année.

étonnante invention, le plan du *Voyage de Suzette* en vaut un autre, et voici tout uniment le scénario de ce vaudeville à grand spectacle. Blanchard et Verduron sont deux anciens amis d'enfance, restés, dans l'âge mûr, amis chauds et fidèles jusqu'à se promettre mutuellement de partager l'heureuse et la mauvaise fortune. Nés, mariés, pères le même jour, ils se sont juré d'unir l'un à l'autre leurs deux enfants : Suzette et André. Mais, tandis que Blanchard, qui s'est établi en Perse, est aujourd'hui riche à deux cents millions, Verduron, le savant auteur du *Siècle de Périclès*, a échoué à Barcelone dans la modeste profession de maître d'école, — ravi d'avoir enfin trouvé dans le seigneur Giraflor un bon parti pour sa fille. Sans enthousiasme, Suzette prend Giraflor de confiance de la main de son père, et Giraflor n'a, de son côté, poussé jusqu'au *conjungo* que pour être sûr de gagner contre plusieurs de ses amis le fort pari qu'il a fait d'avoir à jour fixe la petite Suzette. Il l'aura, puisqu'il l'épouse... C'est deux heures avant le mariage que débarquent à Barcelone Sélim et Pinsonnet, les envoyés de Blanchard qu'ils ont laissé en Grèce, fort pressé de payer à son ami Verduron les cent millions qu'il lui doit et de donner à Suzette, en la personne de son fils André, le mari qui lui est promis depuis sa naissance. Vous pensez que Suzette n'a pas de peine à lâcher le Giraflor (Giraflor essaiera de se venger) et vous voyez toute la noce (y compris la piquante soubrette espagnole Paquita, déjà courtisée par Pinsonnet)

s'embarquer sur la tartane qui cingle vers le Pirée. Athènes est en émoi ; on y recherche le bandit Corricopoulos, et c'est justement à lui que s'adresse naïvement le général Zéphyris, promettant une forte somme à qui trouvera le célèbre brigand. Qui se ressemble s'assemble : ces deux mauvais drôles qui s'appellent Corricopoulos et Giraflor (Giraflor a fait la traversée) se liguent ensemble et complotent l'enlèvement de Verduron et d'André. Celui-ci a désiré faire connaissance incognito avec sa fiancée ; c'est sous le nom de Valentin, représentant de Blanchard à Athènes, qu'il se présente à Suzette dont, naturellement, il s'éprend à première vue, — au grand désespoir de Cora, la jolie Persane qui aime son maître, et qui par dépit, s'allie, pour faire manquer son mariage, avec le fâcheux Giraflor. Corricopoulos a plus d'un tour dans son sac : il a gardé pour lui le corps de ballet qui devait faire l'ornement de la soirée du gouverneur, et il enlève (comme nous avons vu qu'il en avait formé le projet) André et Verduron. Aussi court-on à sa poursuite, et se retrouve-t-on dans la montagne, où il donne une fête superbe. Suzette y paraît sous le costume de la Rosalba, toute prête à chanter l'une des plus entraînantes valse de Strauss, prête aussi à délivrer son père et son fiancé, si elle n'était elle-même reconnue par Giraflor et vendue à Omar Pacha (!) en quête d'une nouvelle sultane. Ici, cher lecteur, prenez le pan de mon smoking, et ne le lâchez pas : tant pis pour vous si vous ne comprenez plus !...

Comment André se déguise-t-il en prestidigitateur pour pénétrer dans le harem d'Omar et y escamoter habilement Suzette au pacha à trois queues; comment Verduron et sa fille, Pinsonnet et Paquita échappés au naufrage (?) s'engagent-ils dans la troupe Blackson and C^o et jouent-ils une désopilante pantomime : *The Butcher's Shop* ; comment, chez Omar-Pacha, Blanchard reconnaît-il son fils juste au moment où il allait être pendu ; comment enfin Giraflor, condamné à retourner en Espagne, voit-il Suzette et André s'épouser à son nez et à sa barbe et à la grande joie de leurs pères respectifs : c'est ce que je ne vous dirai pas. Vous en avez jugé vous-même, vous qui avez conduit à la Gaîté vos enfants ou ceux de vos amis, et tous se sont amusés du grand défilé du Cirque Américain, cavalcadant sur la place de Smyrne, dont je donne ici l'ordre officiel : « Piqueurs et trompettes à cheval — Ecuyers et écuyères de haute école — Char de 30 musiciens — Entrée de clowns — Chameaux montés — Char historique — Ecuyers nains sur des poneys — Anes dressés — 2^e Entrée de clowns — La grande poste sur chevaux nus — Groupe d'autruches attelées — Grande troupe mexico-indienne — Famille de singes savants — L'éléphant royal — Gardes et joueuses de cythare — Le char triomphal de Suzette — Gardes — Fanfare. » N'y aurait-il pas eu dans la pantomime anglaise et dans la grande cavalcade du Cirque Américain, qui remplissent le dernier acte du *Voyage de Suzette*, deux clous capables

d'attirer pendant de longs mois le public au théâtre municipal du Square des Arts-et-Métiers, que la verve de M^{me} Simon-Girard, la gentillesse de M^{lle} Gélabert, le comique de M. Mesmaker, l'entrain de MM. Alexandre et Simon-Max, étaient, pendant le reste de la soirée, de nature à satisfaire les plus difficiles. Rompant avec une habitude qui consistait à demander à tel ou tel de nos musiciens d'opérette la composition d'une partition spéciale, M. Debruyère a pris tout simplement (le procédé est habile autant qu'économique) ce qu'il y avait de mieux dans Offenbach, Lecocq, Flotow, Hervé, Cœdès, Serpette, Varney, Lacôme, Johann Strauss, Fahrbach, Suppé et Léon Vasseur (ce dernier conduisant l'orchestre), et confiant l'interprétation de ces jolis morceaux à une actrice adorable et adorée du public comme M^{me} Simon-Girard, il était, d'avance, sûr du succès. M^{me} Simon-Girard ne se contente pas de faire valoir les perles qui composent l'album du *Voyage de Suzette* ; elle est ravissante sous ses divers costumes, tous plus charmants les uns que les autres, et particulièrement délicieuse dans le maillot de satin noir de l'agile petit clown du Cirque Blackson. Quant à M^{lle} Gélabert (Conchita de son prénom), Espagnole jusqu'au bout de ses ongles roses, elle a obtenu, dans le boléro de la *Cruche Cassée* de Vasseur, un succès dont elle se souviendra. Nous aussi, d'ailleurs, qui l'avons très sincèrement applaudie et bissée de très bon cœur. M. Alexandre (l'amoureux traditionnel) porte élégamment

l'habit rouge du prestidigitateur : grand effet sur nos plus jolies spectatrices ; M. Simon-Max fait, lui, un très amusant Pinsonnet, natif des Batignolles : il est la joie des galeries supérieures ; quant à M. Mesmaker (Verduron) je vous défie de ne pas rire en le voyant en *Auguste* de cirque. — Pièce suffisante, jouée par une troupe excellente et luxueusement encadrée dans une mise en scène curieuse et originale : la critique ne retournera pas de longtemps à la Gaîté.

15 AVRIL. — Nous n'avions pas revu le *Voyage de Suzette* depuis le soir de la première : c'est avec un très vif plaisir, partagé, du reste, par une salle absolument comble, que nous assistions à la centième représentation de cet éblouissant et amusant spectacle, si bien fait pour attirer tout Paris, petits et grands, au théâtre de la Gaîté. Il faut voir les trépignements enthousiastes qu'excitent la légendaire pantomime *Butcher's shop* et l'extraordinaire défilé du Cirque Blackson sur la place de Smyrne. On sait que le *Voyage de Suzette* joint à tous ses attraits celui d'être interprété par une excellente troupe qui possède au plus haut degré la faveur du public. M^{me} Simon-Girard ne joue-t-elle pas et ne chante-t-elle pas à ravir le rôle de Suzette ? M. Mesmaker n'est-il pas d'un comique achevé dans Verduron, sous le casque à cimier d'un héros antique, comme sous le gilet trop long du clown Auguste ? M. Simon-Max (de Batignolles — heu !) n'est-il pas toujours la joie des galeries supérieures, et l'élégant Alexandre, la coqueluche des spectatrices de l'orchestre et

du balcon ? Il va sans dire qu'on a redemandé à M^{me} Simon-Girard son brindisi, tiré de la *Reine Indigo*, et qu'on a fait bisser le rondeau de la *Cruche cassée* : « *Como ma gusta cuerpo* », musique de Léon Vasseur, que M^{lle} Conchita Gélabert enlève avec une verve charmante. Après le spectacle, ainsi que nous y étions priés par le directeur de la Gaîté, et par M. Chivot, l'auteur triomphant, nous sommes monté au foyer toaster à la continuité d'un succès si légitime et si incontesté : le *Voyage de Suzette* terminera la présente saison et commencera la prochaine.

En effet, la clôture annuelle avait eu lieu le 31 mai avec la 149^e représentation ; la réouverture s'effectuait brillamment le 12 septembre avec le même *Voyage de Suzette* (interprété par M^{mes} Simon-Girard, Gélabert, Armi, MM. Vauthier, Alexandre, Simon-Max, Riga et Dacheux) ; la 200^e représentation se donnait le 28 octobre, et la dernière le 9 décembre 1.

18 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Fée aux chèvres*, pièce à grand spectacle en trois actes et quatre tableaux, de MM. Paul Ferrier et Albert Vanloo, musique de M. Louis Varney 2.

1. Notons, à la date du 13 novembre, le gros succès d'une grande représentation extraordinaire en matinée, organisée avec beaucoup d'intelligence et d'activité, par M. Georges Boyer, du *Figaro*, au bénéfice de Léonce.

2. DISTRIBUTION. — La Crémade, M. Vauthier. — Annibal, M. Mesmacker. — Roger, M. Alexandre. — Lamidou, M. P. Fugère. — Cadéac, M. Bartel. — Camaïeu, M. Bould. — Henri, M. Lenoël. — Castagnède, M. Riga. — Francoubas, M. Bertin. — Andoche, M. Durieu. — Florimond, M. Raoul. — Pascal, M. Ogereau. — Prosper, M. Blanchard. — Baraban, M. Parenti. — Yvette, M^{lle} Samé. — Jacotte,

La Fée aux Chèvres, de MM. Paul Ferrier et Albert Vanloo, c'est, disons-le tout de suite, le *Chat botté* du bon Perrault, — Yvette, la gentille chevrière, remplissant auprès de Roger de Saint-Luz le rôle de dévouement du chat de la fable auprès de son maître, le fameux marquis de Carabas. Yvette a entrepris de rendre à Roger les domaines qu'il s'est laissé subtiliser par un cousin éloigné, Annibal d'Escorneboeuf; elle est secondée dans sa noble tâche par son oncle, La Crémade, un comédien ambulant qui a, Dieu merci ! plus d'un tour dans son sac. C'est ainsi qu'après avoir transformé grâce à ses accessoires de théâtre, le château de la Misère en un véritable palais de Versailles, le malin La Crémade se déguise avec la gente Yvette en vieux parents venant réclamer leur préséance aux droits d'héritage, puis en Auvergnats, proposant leurs services à ce vieux paillard d'Escorneboeuf, afin de lui soustraire l'acte par lequel Roger a naïvement accepté sa dépossession. Roger est, d'ailleurs, tellement pétri d'honnêtes principes, — l'action est censée se passer au temps de Louis XVI — qu'il désavoue la ruse d'Yvette et se déclare plus dépouillé que jamais. Il n'aurait d'autre ressource que de s'engager dans les armées du roi, si, par bonheur, Yvette ne découvrait dans le livre que lui a légué feu le

M^{lle} Gélabert. — Hélène, M^{lle} Armi. — Zénobie, M^{me} Fournier. — Gisquette, M^{lle} Faille. — Margot, M^{lle} Ducouret. — Raymonde, M^{lle} Devilliers. — Simonne, M^{lle} Varez. — Albin, M^{lle} Leonetti. — Marius, M^{lle} Lara. — Hugues, M^{lle} Aline. — Isabelle, M^{lle} Ranvier. — Zerbinette, M^{lle} Darly. — Paulet, M^{lle} Tierhoff.

marquis de Saint-Luz, le précieux testament par lequel il institue Roger son légataire universel. La jeune chevrière avait raison de croire à la protection de ses bonnes fées ; c'est grâce à elles que Roger est enfin touché par l'amour au point d'épouser celle à qui il doit tout. Cette berquinade en vaut une autre. L'essentiel est qu'elle ait donné lieu à des merveilles de mise en scène. Les décors de MM. Amable et Gardy sont superbes, et je citerai entre autres la Clairière du second acte, qui rappelle la pittoresque *Mare aux fées* de la forêt de Fontainebleau et nous a particulièrement ravi. Quant aux costumes du ballet des fées, dansant dans le *Rêve d'Yvette*, — le Rêve est de mode, en ce moment au théâtre — dessinés, par Choubrac et exécutés par Landolf, ils sont, je dois le dire, de purs chefs-d'œuvre d'arrangement de couleurs et de goût artistique. Très frais et très riant aussi le divertissement des Sabotières, à la *Fête des Vendanges*. Elevant heureusement sa muse, M. Louis Varney a écrit pour ces deux ballets une pimpante et délicieuse musique. Les trios si joliment interprétés au premier et au second acte de la *Fée aux Chèvres*, par M^{lle} Samé, MM. Vauthier et Fugère jeune, resteront, d'ailleurs, parmi les pages les plus fines et les plus spirituelles de l'auteur des *Mousquetaires au Couvent*. Signalons également la joyeuse Chanson des Tambourinaires, que M^{lles} Samé et Gélabert ont dû trisser. Pourquoi faut-il que M. Varney se soit cru obligé d'écrire, souvent trop haut du reste, en l'honneur de son inter-

THÉÂTRE DU CHATELET

Les représentations du *Prince Soleil*, le grand succès de l'année de l'Exposition, qui avaient pris fin le 7 janvier, furent suivies de plus d'un mois de relâches motivés par la fâcheuse influenza. Le théâtre rouvrait ses portes le 15 février seulement avec une féerie nouvelle : les *Pilules du Diable* en trois actes et trente tableaux de trois jeunes auteurs, dont c'était le début au théâtre : MM. Ferdinand Laloue, Anicel Bourgeois et Laurent ¹. Je ne prendrai point

1. DISTRIBUTION. — Seringuinos, M. *Scipion*. — Sotinez, M. *Lerand*. — Magloire, M. *Chameroy*. — Babilas, M. A. *Lévy*. — Rodriguez, M. *Boejat*. — Bigaro, M. *Jacquier*. — Bernadille, M. *Pont-Allais*. — La Folie, M^{lle} *Lantelme*. — Isabelle, M^{lle} *L. Wittmann*. — Sarah, M^{lle} *Miroir*. — Albert, M^{lle} *Germaine*. — Une blanchisseuse, M^{lle} *P. Devilliers*. — Paquita, M^{lle} *Ety*. — Une blanchisseuse, M^{lle} *Gueret*. — Un étudiant, M^{lle} *Déyla*. — Une cabaretière, M^{lle} *Carmencita*. — Blanchisseuse, M^{lle} *Crozette*. — Un étudiant, M^{lle} *Lyda*.

M^{lle} *Préciosa*, la Mouche d'or. M^{lle} *Laurent*, danseuse étoile ; M^{lles} *Mireveau* et *Després*, premières danseuses.

Au onzième tableau : les frères *Arkos*.

A partir du 5 avril, rentrée des *Lauri-Lauri's*, english pantomime Company.

son vol si gracieux. La belle, la très belle M^{lle} Lantelme porte bien crânement le travesti ; on lui a fait bisser les couplets du *Petit tambour*. M^{lle} L. Witmann est une très gentille Isabelle ; M^{lle} Germaine un superbe Albert, et M^{lle} Miroir a beau être mise comme une sorcière, personne ne s'y trompe : elle est toujours mignonne. MM. Scipion, Lérand, Chameroy et A. Lévy forment enfin une bonne troupe de comiques. Tout présage un long succès.

P. S. — Nous apprenons, en corrigeant nos épreuves, que les *Pilules du Diable* en étaient ce soir-là à leur onze cent onzième reprise, et que MM. Laloue, Anicet Bourgeois et Laurent sont morts depuis au moins vingt-cinq ans. Les lecteurs voudront bien excuser notre ignorance : elle est si sincère !

Ces éternelles *Pilules du Diable* se joueront jusqu'au 30 juin et seront suivies d'un certain nombre de jours de relâches.

12 JUILLET. — Première représentation d'*Orient-Express*, pièce à grand spectacle, mêlée de chant en quatre actes et douze tableaux, de M. Paul Burani, musique de M. Gondesone ¹. — Il n'y a pas moins d'un an, nous content les faiseurs d'« indiscretions théâtrales », que le sujet

1. DISTRIBUTION. — Raoul Duplessis, M. Cooper. — Petersbruck, M. Alexandre. — Bec-d'Acier, M. Gardel. — Bustamente, M. Peutat. — Chapazet, M. Scipion. — Bocquard, M. Chameroy. — Henri, M. Lévy. — Kerkadec, M. Jacquier. — Marguerite, M^{me} Donat — Valérie, M^{me} Maury. — M^{me} Chapuzet, M^{me} Maurel. — M^{me} Bocquart, M^{me} Regnier. — Yvon, M^{lle} Angély. — Pennemark, M^{lle} Parfait, — Wilhelmine, M^{lle} G. Dury. — Marguerite, M^{lle} Miroir.

après bien des péripéties inutiles ou assomman-tes, Bocquart et Chapuzet consentiront au double mariage de Raoul et de Valérie, de Marguerite et de Bustamente. Telle est l'intrigue : elle est nulle, ce qui s'appelle nulle... Restent les décors, les ballets, la mise en scène et la musique. Citons une jolie vue de Paris à vol d'oiseau, y compris la Tour Eiffel, prise de la terrasse de Suresnes ; quelques aimables paysages de Suisse (le Lever du soleil nous a paru raté) ; les bords du beau Danube bleu et la gare de Budapest avec sa vraie locomotive marchant sur de vrais rails, traînant de vrais wagons avec de la vraie vapeur... Signalons le grand ballet tyrolien — après lequel M. Balbiani est venu, suivant la coutume italienne, remercier le public de ses applaudissements — et félicitons la direction sur le goût de la mise en scène, sinon sur le choix de son compositeur ; la musique d'*Orient-Express* est une musique de bastringue et de café-concert. MM. Chameroy et Scipion (Bocquart et Chapuzet), Cooper et Peutat (Raoul Duplessis et Bustamente), Gardel et Alexandre (qui eussent pu tous deux, les braves comédiens, être mieux partagés), M^{mes} Donat et Maury (Marguerite et Valérie), Maurel et Regnier (M^{me} Chapuzet et M^{me} Bocquart), font de leur mieux. Est-ce de leur faute si l'ouvrage qu'ils interprètent ne nous a que très médiocrement amusé ? Il est possible, après tout, que tel quel il tienne l'affiche pendant tout l'été... Il l'a tenue en effet jusqu'à la fin du mois de septembre.

Le théâtre du Châtelet faisait, le 17 octobre, une bonne reprise de *Peau d'Ane*¹. La vieille pièce de Vanderbuch, Laurençon et Clairville, dont il ne reste plus grand chose — personne ne s'en plaint — a été très luxueusement remontée. Les costumes ne manquent pas d'originalité, les ballets, les cortèges sont tout à fait réussis. Les artistes chantent bien, M^{me} Donnat surtout. Les autres sont suffisants, bons même. Les Lauri-Lauris sont on ne peut plus amusants, mais leur scène du singe est infiniment trop longue, et l'incomparable acrobate y répète ce que nous lui avons vu faire tant de fois déjà. Seul, le dernier tableau, celui des *Fontaines lumineuses*, n'était pas, le premier soir du moins, à la hauteur du reste de « l'interprétation ».

C'est avec *Peau d'âne* que se termine l'année 1890, dont voici le résumé :

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- présentat. pend. l'an- née.
<i>Le Prince Soleil</i> , pièce.....	4 a. 22 t.		8
<i>Les Pilules du diable</i> , féerie.....	3 a. 30 t.	15 Février	150
* <i>Orient-Express</i> , pièce.....	4 a. 12 t.	12 Juillet	80
<i>Peau d'Ane</i> , féerie.....	4 a. 28 t.	17 Octobre	18

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

1. DISTRIBUTION. — Bel-Azor, M. *Tauffenberger*. — Le roi Matapa, M. *Alexandre*. — Croquignolet, M. *Scipion*. — Cocambo, M. *Angely*. — Diamantin, M. *Vallieres*. — Canardeau, M. *Jacquier*. — Abricotin, M. *Darcey*. — Lambino, M. *Doubleau*. — Lilia, M^{me} *Maury*. — Phazel, M^{me} *Donat*. — Frivolinet, M^{lle} *Miroir*. — Nonchalante, M^{lle} *Destrées*. — La Fée Coquette, M^{lle} *Schneider*. — La Fée des Forêts, M^{lle} *Loetitia*.

THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

3 JANVIER. — Première représentation de *Jeanne d'Arc*, drame-légende en trois parties et en six tableaux de M. Jules Barbier, chœurs et musique de scène de M. Charles Gounod ¹. — Il y a quelque temps, racontait M. Yveling Ram Baud (*Si non e vero, e bene trovato*), un de nos confrères reçut une lettre d'une dame de ses amies, appartenant au meilleur monde, qui disait en substance : « Ne pourriez-vous pas, vous qui connaissez M^{me} Sarah Bernhardt, dire à cette grande artiste que beaucoup de femmes et de jeunes filles voudraient l'applaudir, mais que le genre des pièces qu'elle

1. DISTRIBUTION. — Jeanne d'Arc, M^{me} Sarah Bernhardt. — Iseult, M^{lle} Jane Méa. — Isabelle Romée, M^{lle} Marie Grandet. — Mengelle, M^{lle} Julie Avocat. — Loys, M^{lle} Nesville. — Jacques d'Arc, M. Léon Noël. — Lahire, M. Bouyer. — Thibaut, M. Rosny. — Siward, M. Herbert. — Un vieillard, M. Perrier. — Warwick, M. Rebel. — Le roi Charles VII, M. Deneubourg. — De Thouars, M. Darmont. — Dunois, M. Darles. — Xaintrailles, M. Delisle. — Nicolas Loyseleur, M. Piron. — Pierrele, M. Prevost. — Gordon, M. Duberry. — Maître Jean, M. Mallet. — Manchon, M. Jégu. — Jean d'Estivet, M. Samson. — Laurent Guesdon, M. Bes-
son.

son père. L'invasion anglaise ravage la contrée ; partout des flammes d'incendie, l'assaut, le massacre. Les habitants des hameaux voisins, chassés de leurs maisons, fuient sur des charrettes qu'encombrent les meubles sauvés du pillage. Jeanne, le cœur brisé des maux de la guerre, s'empresse autour des pauvres fugitifs et aide son père à les recevoir. Puis, les *Voix* — ces *Voix* que la critique moderne a souvent essayé d'expliquer — sont mises en scène dans le drame de la Porte-Saint-Martin avec un prestige saisissant. Un soldat anglais est entré comme un loup en rut dans la chaumière où veillent les jeunes filles. D'un coup de faucille, Jeanne a lié et fait tomber son épée. Elle vient aussi de résister à son père, qui veut la marier à un jeune homme du village. La nuit est tombée ; Jeanne reste seule, troublée jusqu'au fond de l'âme par l'héroïque vocation qui s'agite en elle. Elle s'est mise à son rouet, elle file, espérant que Dieu ne la tentera plus et la laissera dans sa vie obscure. A ce moment, le mur de la chambre s'écarte et laisse voir sainte Catherine et sainte Marguerite, immobiles sur un triptyque doré qui se détache d'un ciel d'émail bleu, aux étoiles blanches et lumineuses. Sans faire un geste, les Saintes l'appellent aux armes, la somment de partir, d'aller délivrer et sauver la France. Leur chant résonne, solennel et tendre ; Jeanne se débat sous cette céleste contrainte ; elle demande grâce, un sursis au moins ; elle s'attache, comme une suppliante, au foyer de cette chère maison qu'il lui faut quitter pour le dur monde de la

raît en habits de guerre et de fête. Le tableau dure dix minutes à peine, mais il est d'un immense intérêt. Evêques, assistants, pairs du royaume, pages du roi, enfants de chœur, etc. ; c'est un mouvement ininterrompu qu'accompagne le bruit des orgues et des chants liturgiques magistralement combinés par Gounod ; l'église est éclairée sur le devant par les cierges et les cires, tandis que les voûtes du fond sont dans une sorte de pénombre et ne tirent leur jour que des verrières lumineuses, reproduction très exacte des anciens vitraux de la cathédrale de Reims. Voici se détachant sur l'ensemble, Jeanne d'Arc, son étendard à la main : écoutez Sarah Bernhardt disant, à l'avant-scène, les stances de M. Jules Barbier, sur la musique de Gounod... La troisième partie, c'est la prison et c'est le supplice. Nous assistons à la fameuse scène de l'interrogatoire : le drame ne fait que traduire en vers quelques-unes des cinglantes réponses de Jeanne et l'effet est immense. Quels traits divins, ailés, enflammés, que ces réponses lancées à ses juges. Le dernier tableau, calqué sur les récits contemporains des Chroniques, reproduit avec une exactitude effrayante l'horrible scène de l'exécution. Voici la place du Vieux-Marché, étroite comme un carrefour, avec ses vieilles maisons à pignons aigus. A droite, la chaire du prédicateur et des juges ; à gauche, l'estrade où monte d'abord la patiente ; au fond, se dresse le haut bûcher, à base de plâtre, surchargé de bois, de façon à faire durer longtemps le supplice. Jeanne paraît

dans sa longue chemise aux plis de linceul ; il ne lui manque que la mitre peinte des diables et de flammes qu'on posa sur cette tête sacrée, déjà radieuse du nimbe des martyrs. — Ce type de Jeanne d'Arc, qu'on serait en droit de croire inaccessible aux plus grands talents, porte bonheur au contraire, aux actrices qui ont osé l'aborder. Lia Félix s'y montra, à la Gaîté, la digne sœur de Rachel. Que dire de M^{me} Sarah Bernhardt ? Demandez-le à cette salle de première, exaltée, ravie, enivrée, qui l'acclamait ce soir ! Je ne sais si elle est l'idéal du rôle — Sarah elle est, Sarah elle restera — mais qu'importe, si elle en a la douceur et la piété céleste, la fierté guerrière, le pathétique déchirant et tendre ! On l'a rappelée tant et plus : son triomphe a été éclatant et mérité. L'acte de la prison restera dans le souvenir comme un des plus sublimes élans de l'inspiration dramatique. Mais je doute que l'admirable artiste le puisse jouer longtemps comme elle nous l'a joué ce premier soir...

Sarah seule, et c'est assez... Elle tient toute la pièce, comme elle occupe toute l'affiche, et c'est à peine si nous pouvons citer après elle l'excellent Léon Noël, qui donne au personnage (un instant entrevu au premier acte) du père de Jeanne d'Arc, une remarquable simplicité patriarcale, M. Bouyer, qui a de l'accent dans le rôle de La Hire, fortement écourté en l'honneur de cette reprise, et M. Deneubourg, qui fait un gentil Charles VII. C'est par l'inspiration religieuse que se distingue surtout la jolie partition de Gounod, intercalée dans le drame de son ami Barbier. Sa

page capitale est peut-être le duo des Saintes — on ne saurait mieux exprimer la fatalité d'un ordre divin qui n'admet ni l'objection ni la résistance — mais que de morceaux de musique de scène qui, dans cette *Jeanne d'Arc*, méritent de rester au nombre des meilleures choses de l'auteur de *Faust* et de *Polyeucte*, de *Mireille* et de *Roméo* ! La ballade du page, très gracieusement dite par M^{lle} Nesville, a la ciselure délicate d'un bijou de la Renaissance.

Le 30 avril, M^{me} Sarah Bernhardt jouait pour la dernière fois le rôle de Jeanne d'Arc qui, après un jour de relâche, était repris, pour quelques soirées jusqu'au 19 mai, par M^{lle} Forgue.

27 MAI. — Première représentation (à ce théâtre) de la *Jeunesse de Louis XIV*, pièce en cinq actes d'Alexandre Dumas ¹. — *Cléopâtre* n'étant pas prête, M. Duquesnel a dû se rebattre sur une reprise (trop de reprises !) et a songé à la *Jeunesse de Louis XIV*, qui fut, il y a seize ans, un des grands succès de sa direction de l'Odéon. Les brillantes casaques de mousquetaires ont donc reparu aussi neuves que jadis, les cors ont sonné

1. DISTRIBUTION. — Mazarin, M. Lafontaine. — Louis XIV, M. Maury. — M. de Monglat, M. Leon Noël. — Guitaut, M. Bouyer. — Molière, M. Rosny. — Charles Stuart, M. Darmont. — Danjeau, M. Herbert. — Poquelin, M. Perrier. — Bouchavannes, M. Duberry. — Le comte de Guiche, M. Deschamps. — Le duc de Grammont, M. Darlès. — Le duc de Villequier, M. Delisle. — Bernouin, M. Mallet. — Pimentel, M. Samson. — Beringhen, M. Jegu. — Guenaud, M. Besson. — Marie de Mancini, M^{lle} Panot. — Anne d'Autriche, M^{me} Marthold. — M^{me} Henriette, M^{lle} Lamart. — Georgette, M^{lle} J. Avocat. — Le duc d'Anjou, M^{lle} Lacroix. — Charlotte, M^{lle} Yves Roland.

que et la plus amusante. C'est l'épisode de l'amour de Louis XIV, âgé de vingt ans, pour Marie de Mancini, qui en avait dix-huit, que l'auteur de la *Jeunesse de Louis XIV* a mis en scène. Il a traité son sujet avec une légèreté de main et une alacrité joyeuse que son fils, vénérant sa grande mémoire, a respectées en retouchant, autrefois, pour la scène française, ce drame qui n'avait jamais été représenté à Paris, lorsque M. Duquesnel lui donna, à l'Odéon, une hospitalité si somptueuse. Alexandre Dumas a rencontré dans l'histoire de la nièce de Mazarin, le prétexte à une des plus remarquables scènes qu'il ait écrites ; c'est cette grande scène du cinquième acte où Mazarin, après avoir expliqué au roi sa conduite politique et privée, lui remet le testament qui institue d'abord Sa Majesté héritière de tous les biens du ministre, et s'écrie, tombant à genoux : — « La gloire de mon roi et la grandeur de la France avant tout ! Sire, le désespoir dans le cœur, mais la conviction dans l'âme, je vous dis : Epousez l'infante. » Cette scène avait jadis décidé du succès de la pièce. Elle a retrouvé son même effet puissant et saisissant devant les spectateurs de la Porte-Saint-Martin. C'est qu'aussi elle est très belle, très bien menée, faite de main de maître. Lafontaine joue admirablement Mazarin, sans grimaces ni patelinages, avec une tenue parfaite, un imperturbable sang-froid, une bonhomie caressante, rehaussée de dignité patricienne. Son zéaïement italien aurait pu tourner au jargon et au baragouin ; il en fait une incantation d'en-

chanteur, la mélodie de l'insinuation. Cette composition large et fine d'une figure si complexe et si difficile lui fait grand honneur, et certes elle restera comme l'une des meilleures créations de la longue et brillante carrière de l'excellent comédien. Il est impossible d'interpréter le rôle de M. de Monglat avec plus de tact et de finesse que ne le fait M. Léon Noël, un véritable artiste aussi celui-là, et la salle est emportée dans un fou rire unanime quand le grand maître des cérémonies, désolé de voir se perdre à la cour les saines traditions d'étiquette, laisse mélancoliquement échapper ses regrets en répétant machinalement sa phrase : « Avoir été quinze ans... » Si M. Maury (un des lauréats de l'an dernier au Conservatoire) n'a pas la noblesse et la distinction que l'on souhaiterait au grand roi, il en a du moins la jeunesse et l'énergie chaleureuse : le jeu est intelligent et la diction simple et nette. M^{lle} Panot est une très jolie Marie de Mancini. M. Rosny a su faire applaudir la définition du poète, un peu pompeuse dans la bouche de Molière. — La clôture d'été a lieu le 28 juin avec la pièce de Dumas.

14 JUILLET. — La *Jeunesse de Louis XIV* est donnée en matinée gratuite.

4 SEPTEMBRE. — Réouverture : première représentation à ce théâtre de *Marie-Jeanne ou la Femme du peuple*, drame en cinq actes et six tableaux, de MM. A. Dennery et Mallian ¹. — A la

1. DISTRIBUTION. — Bertrand, M. Bouyer. — Rémy, M. Herbert. — Docteur Appiani, M. Darmont. — Théobald

veille de l'*Assommoir*, que reprend justement le lendemain le théâtre des Menus-Plaisirs, il est curieux de voir *Marie-Jeanne*. En effet, le début de l'*Assommoir* ressemble de fort près à celui de *Marie-Jeanne*. Rémy, c'est Lantier, ou si vous voulez Mes Bottes, poussé au sombre. Bertrand, c'est Coupeau, mais un Coupeau qui se corrige. Il y a de ces hasards. Je n'insisterai pas sur celui-ci. Je ne vous ferai pas non plus l'injure de vous raconter la pièce. Vous l'avez vue certainement représenter, soit à Paris, où M^{me} Marie Laurent se fit applaudir dans *Marie-Jeanne* au théâtre qui s'appelait alors Lyrique-Dramatique, et qui est maintenant l'Opéra-Comique, et où M^{lle} Tessandier reprit le rôle : d'abord à la Porte-Saint-Martin, puis à l'Ambigu, soit en province, où elle est bien souvent jouée, — ou à la foire, ou dans une grange, ou même en plein vent, car *Marie-Jeanne* constitue avec la *Tour de Nesle* le répertoire des troupes foraines... C'est d'ailleurs une justice à rendre à ce mélodrame, il est fort peu compliqué ; il est tout simple et tout clair ; il se termine le plus naturellement du monde sans tuerie, sans meurtre, sans reconnaissance ; oui, M. Dennery dédaigne ces reconnaissances qui furent la gloire des Pixéricourt et des Bouchardy. Au dénouement, Marie-Jeanne

de Bussièrès, M. Deneubourg. — Le Docteur, M. Rosny. — Guillaume, M. Jégu. — Berlinguet, M. Duberry. — Un infirmier, M. Mallet. — Gros-Menu, M. Besson. — Marie-Jeanne, M^{lle} Tessandier. — Sophie de Bussièrès, M^{lle} Fleur. — Catherine, M^{lle} Bauché. — Marguerite, M^{lle} Préville. — Charlotte, M^{lle} Valentine.

avait perdu un petit enfant qu'elle adorait, et c'est le cœur encore saignant de cette douleur qu'elle venait, pendant toute une soirée, repasser par ces mêmes angoisses. Elle eût souhaité, disait-elle, mourir pendant une représentation de *Marie-Jeanne*. Aussi avec quelle voix pénétrante et pleine de larmes, paraît-il, prononçait-elle ces simples mots : « Mon pauvre petit enfant. » M^{lle} Aimée Tessandier — dont le Théâtre-Français n'a su rien faire — est, de toutes les actrices modernes celle dont le « génie » peut être le plus justement comparé avec celui de la grande tragédienne. Elle reprit, il y a quelques années, avec le plus légitime succès, la lourde succession d'un rôle encore vivant des souvenirs laissés par M^{me} Dorval cette création populaire et parfois sublime. Ce soir encore, en dépit d'un enrrouement qui lui ôtait une bonne partie de ses moyens — moins dévouée, elle eût certainement retardé la représentation — M^{lle} Tessandier a été l'admirable actrice que vous savez. A côté d'elle, je citerai M. Bouyer, qui, non content d'avoir le physique de l'emploi, a joué avec talent le rôle de l'ouvrier Bertrand. — *Marie-Jeanne* se donnera jusqu'au 24 septembre. A partir du lendemain 25, commenceront les relâches pour les répétitions de *Cléopâtre*.

23 OCTOBRE. — Première représentation de *Cléopâtre*, drame en cinq actes et six tableaux de MM. Victorien Sardou et Emile Moreau, musique de scène de M. Xavier Leroux ¹. — *Cléopâtre* — je

1. DISTRIBUTION. — *Cléopâtre*, M^{me} Sarah Bernhardt. — *Octavie*, M^{lle} Laure Fleur. — *Iras*, M^{lle} Lamart. — Char-

parle de la reine d'Egypte et non de la pièce de MM. Sardou et Moreau — Cléopâtre peut se vanter d'avoir eu, ces derniers jours, une rude réclame. Il n'est pas un de nos confrères, se piquant de quelque érudition, qui n'y soit allé de son article sur la célèbre fille des Lagides, la grande courtisane, l'irrésistible charmeuse, la jouisseuse à outrance, l'impénétrable dominatrice, etc... Autant de savantes études, puisées aux sources les plus autorisées, et dont la lecture utile ou agréable, même en voyage, ne devint agaçante et monotone qu'à force d'être répétée un peu plus souvent que de raison : quand il n'y en avait plus, il y en avait encore... Celui-ci — le premier-Paris était à la portée d'« Un badaud », — nous parle du nez de Cléopâtre « qui plus court, a dit Pascal, eût pu changer la face du monde » et de la visite qu'il a faite tout exprès, à la Bibliothèque nationale, section des médailles ; le nez est décidément aquilin et le menton « de galoche. » — « Son corps d'Egyptienne, ajoute-t-il, plus fuselé que la plastique grecque, garda jusqu'au bout la fausse maigreur qui assure l'éternelle jeunesse — à vous, Sarah ! — Elle était longue

miane, M^{lle} Simonson. — Une jeune esclave, M^{lle} Lacroix. — Marc Antoine, M. Ph. Garnier — Démétrius, M. Bouyer. — Képhren, M. Darmont. — Dercetas, M. Rebel. — Thyrseus, M. Lacroix. — Le messager, M. Herbert. — Dellius, M. Deneubourg. — Le gouverneur, M. Perrier. — Olympus, M. Rosny. — Octave, M. Favre. — Le devin, M. Piron. — Le notable, M. Jegu, — Le marchand, M. Mallet. — Juba, M. Delisle. — Le secrétaire, M. Duberry. — Strepaside, M. Samson. — Un officier, M. Cartereau. — Un esclave, M. Besson.

neille, dans Shakespeare et dans Jules Lacroix (*le Testament de César*), mais dans Victor Hugo (*la Légende des Siècles*), dans Leconte de Lisle et dans le poète José Maria de Hérédia; il refait, d'une façon fort intéressante, du reste, l'histoire de la suprême séductrice incarnée par notre géniale Sarah Bernhardt, nous apprend que cette femme, d'une suprême intelligence, parlait dix-sept langues, possédait à fond la musique et la poésie, et pouvait s'entretenir avec les savants du musée d'Alexandrie sur toutes les connaissances humaines aussi facilement qu'elle conversait avec les envoyés de tous les peuples dans leur propre idiome, et finalement il fait de « la reine Cléopâtre, toujours vivante », comme l'appellent les inscriptions, l'éternel symbole de la misère de l'homme devant le pouvoir de la femme. Avons-nous encore besoin d'énumérer tous ceux qui, avant MM. Sardou et Moreau, ont mis à la scène la trop fameuse reine d'Egypte: la tragédie de Jodelle, celles de Benserade, de la Thorillère et de Chapelle, le ballet héroïque de Furetière, musique de Collin (1748), la tragédie de Marmontel, pour laquelle Vaucanson avait inventé un automate qui sifflait; le public en fit autant et un plaisant du parterre s'écria qu'il était de l'avis du serpent. A ce propos, Lebrun écrivit l'épigramme connue :

A la pièce de *Cléopâtre*
Où fut l'aspic de Vaucanson,
Tant fut sif flé qu'à l'unisson,

Sifflaient et parterre et théâtre ;
 Et le souffleur oyant cela,
 Croyant encore souffler, siffla.

Faut-il rappeler (notre ami Adolphe Brisson l'a fait en un substantiel article du *Gaulois*) la *Cléopâtre* de Soumet, si magnifiquement interprétée à l'Odéon par M^{lle} Georges (Cléopâtre), Joanny (Antoine), Ligier (Octave), M^{lle} Dupont (Octavie), M^{lle} Anaïs (Marcellus), et ensuite celle de M^{me} de Girardin, qui fut jouée, à la Comédie-Française, par Rachel, c'est tout dire, Maubant, Beauvallet et Raphaël Félix, frère de Rachel ? Faut-il enfin citer l'exquise nouvelle de Théophile Gautier, *Une nuit de Cléopâtre*, d'où M. Jules Barbier tira le livret mis en musique par Victor Massé ?... On en a tant dit sur Cléopâtre, faisait-on spirituellement remarquer, que nous ne voyons guère ce qui restera à dire à MM. Sardou et Moreau. — Bien peu de chose, en effet, autant dire rien : voilà bien ce qu'est le drame sans action qu'on nous a donné à la Porte-Saint-Martin. Un long duo d'amour commençant à Tarse au moment où Antoine tombe dans les bras de la divine Cléopâtre, qu'il voit pour la première fois, et se terminant, fort heureusement, car il n'y avait pas de raison pour que cela finît ! — à l'instant où Cléopâtre se donne la mort sur le cadavre d'Antoine, frappé par l'ordre du vainqueur. Mais si, au point de vue dramatique, la pièce est nulle, ce qui s'appelle nulle, c'est bien la fête des yeux, et je vous défie de ne pas être ébloui et charmé

à l'entrée de Cléopâtre, au son des harpes, des flûtes et des violons.— M. Leroux a trouvé là une langoureuse mélodie orientale convenant admirablement à la situation, — à l'entrée de Cléopâtre, descendant de la barque d'Isis, ou remontant le cours de Cydnus, amoureusement enlacée par le triumvir déjà profondément épris.

C'est sur le « demi-succès » soyons poli ! de cette *Cléopâtre* que se terminait l'année 1890 dont voici le résumé :

	Nombre d'actes	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise	Nombre de représentat. pendant l'année
<i>Jeanne d'Arc</i> , drame légende. . .	3 a. 6 t.	3 Janvier	136
<i>La Jeunesse de Louis XIV</i> , p. . .	5	27 Mai	32
<i>Marie Jeanne</i> , drame.	5 a. 6 t.	4 Septemb.	21
* <i>Cléopâtre</i> , drame.	5 a. 6 t.	23 Octobre	79

N. B. Les astériques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉÂTRE DE L'AMBIGU

L'année s'ouvre par la vingt-deuxième représentation de la *Policière*, de MM. de Montépin et Dornay, qui se joue pour la dernière fois le 9 février.

14 FÉVRIER. — Première représentation du *Drapeau*, drame en cinq actes et neuf tableaux de MM. Emile Moreau et Ernest Depré ¹. — Nous sommes à Altorf, au mois d'août 1799 : sous le commandement du général Lecourbe, la 46^e demi-brigade marche au-devant de Souwaroff. Bien qu'âgé de cinquante-sept ans, La Tour-d'Auvergne s'est arraché à ses chères études,

1. DISTRIBUTION. — Général Kray, M. *Montal*. — La Tour d'Auvergne, M. *Gravier*. — Hasparreu, M. *Pouctal*. — Le sergent Jalmin M. *Pericaud*. — Mikel, M. *Walter*. — Doublot, M. *Fugère*. — Le général Lecourbe, M. *Desjardins*. — Jean Louis, M. *Pougaud*. — Le sergent Thierry, M. *Montel*. — Le commandant Forty, M. *Dermex*. — Le major, M. *Dannequin*. — Le caporal Brisquet, M. *Chevalier*. — Madame Jalmin, M^{me} *Marie Laure*. — Denise, M^{lle} *Aline Guyon*. — Madame Muller, M^{lle} *Lucie Delporte*. — La petite mendiante, M^{lle} *Suzette*.

Aussi n'est-il pas sans intérêt d'apercevoir dans les pièces de l'histoire de la Tour d'Auvergne que ce titre, en réalité, décerné par Napoléon, ne fut aucunement du goût de celui à qui il était destiné. Averti de cette nomination à effet par une lettre du ministre de la guerre, il s'en montra sérieusement affligé et le témoigna hautement. Jamais il ne consentit à signer en cette qualité ses états d'appointements, et frappé à mort bientôt après, on peut dire que sa mémoire a reçu le titre plutôt que sa personne. — « Je n'eus jamais plus besoin de consolations, écrivait-il à un de ses amis, que dans le moment où vous m'adressez des félicitations. Quelqu'un qui ne sut compter avec sa patrie que pour briguer l'honneur de la servir et qui rangea toujours parmi les choses les plus indifférentes les éloges et les distinctions, pourrait-il ne pas paraître vivement affecté de voir attacher à ses faibles services un prix aussi énorme, aussi disproportionné ? Supérieur aux craintes comme aux espérances, tout me fait un devoir de m'excuser d'accepter un titre qui, à mes yeux ne paraît applicable à aucun soldat français, et surtout à un soldat attaché à un corps où l'on ne connut jamais ni premier, ni dernier ». Certes, voilà de nobles paroles, et qui remettent involontairement en mémoire ces énergiques et austères citoyens des premiers temps de Rome. Dans une autre lettre, déclarant qu'il accepte avec reconnaissance le sabre d'honneur que le premier consul lui avait donné en même temps, attendu qu'il pense qu'il n'a mis cette arme entre

portent ici sur la passion ; il cache lui-même le drapeau, et se fait tuer, aux lieu et place de Denise, prête à se laisser fusiller plutôt que de dire à qui elle a remis le précieux symbole. Le drapeau ne tombe qu'un instant aux mains des Autrichiens ; les Français arrivent à temps pour le leur reprendre ; il couvre de ses plis sacrés le corps de la Tour-d'Auvergne mortellement blessé au combat de Neubourg. La pièce militaire de MM. Emile Moreau et Ernest Depré n'est pas seulement pavée des meilleurs sentiments patriotiques ; coups de fusils à part, elle est souvent dramatique et toujours intéressante. Elle a été superbement montée par M. Rochard ; elle est on ne peut mieux interprétée par l'excellente troupe de l'Ambigu qui, tout entière doit être citée à l'ordre du jour, au lendemain de cette légitime victoire. M. Pouctal a été le héros de la soirée ; il nous a donné un Hasparreu émouvant et terrible, et a mérité le triple rappel du public subjugué. M. Rochard a eu la main heureuse en confiant à M^{me} Marie Laure, la charmante jeune première d'antan, le rôle de M^{me} Jalmin, si, en dehors de son emploi d'autrefois ; elle a joué avec un talent qui n'a rien à faire avec la convention et a du coup reconquis sa place parmi les artistes parisiennes sur lesquelles on peut compter. Nous aimons également la Denise que nous représente M^{lle} Aline Guyon, et le doux amoureux Mikel, auquel M. Walter a donné, lui aussi, de beaux élans pathétiques. M. Gravier, dans la Tour d'Auvergne ; M. Desjardins, dans le général Le-

courbe ; M. Péricaud, dans le sergent Jalmin ; M. Fugère dans le conscrit Doublot : tous avaient droit aux éloges de la critique et aux applaudissements du public. Le *Drapeau* se jouera jusqu'au 16 avril.

18 AVRIL. — Première représentation du *Roman d'une conspiration*, pièce en cinq actes et huit tableaux, tirée du roman de M. Arthur Ranc par MM. Henry Fouquier et Fabrice Carré ¹. Journaliste dans l'os, chroniqueur au *Figaro* et au *Gaulois*, au *XIX^e Siècle* et à l'*Echo de Paris*, au *Petit Marseillais* et à l'*Illustration* — j'en passe, et des meilleurs — Nestor, Colomba (ex-Colombine) et Scaramouche, critique d'art et critique dramatique, notre excellent confrère Henry Fouquier, député des Basses-Alpes, à ses moments perdus, a désiré un jour être dramaturge. Son nom a été proclamé ce soir, en même temps, que celui de M. Fabrice Carré, comme l'un des auteurs du *Roman d'une conspiration* : il va s'étaler en gros caractères sur l'affiche de l'Ambigu. — Soyez content, mon cher Fouquier ! Et tant pis, si le public, — le gros public, avec lequel il faut pourtant compter, — et qui se sou-

1. DISTRIBUTION. — L'abbé Georget, M. Montal. — Pierre de Rochereuil, M. Gravier. — Pipette, M. Péricaud. — Drault, M. Fugère. — Philopæmen, M. Walter. — Fouché, M. Desjardins. — Louis de Rochereuil, M. Bacquié. — Descosses, M. D. Pougand. — Le Président, M. Dermez. — Alberti, M. Montel. — Galerne, M. Bernay. — Le Commissaire, M. Derret. — Bois-René, M. Danequin. — Duflos, M. Marmier. — Un caporal, M. Chevalier. — Juliette Lefrançois, M^{lle} Jeanne Malrou. — M^{me} de Rochereuil, M^{lle} Lefebvre. — Annette Galerne, M^{lle} Descorral. — Première Joueuse, M^{lle} Lucy Delporte.

cie de la forme littéraire comme un poisson d'une pomme, trouve un peu simple et un peu enfantine la trame de votre pièce, très claire du reste, et très joliment mise en scène par un directeur artiste, et s'il lui demande des clous que, sans doute, par principe (à quoi bon des principes ?) vous n'avez pas voulu lui donner. Il s'en suit que le *Roman d'une conspiration* est un succès d'estime, dans la haute acception du mot, mais qu'il n'est que cela. — On a rappelé dernièrement la donnée du livre de M. Ranc. Si MM. Henry Fouquier et Fabrice Carré n'ont pas suivi à pas le romancier, du moins ont-ils conservé les scènes principales du volume. L'action se passe sous le premier Empire, après la bataille de Leipzig. L'abbé Georget et Pierre de Roche-reuil, prisonniers à Poitiers, veulent renverser Napoléon. Grâce à un subterfuge, ils peuvent s'échapper de leur cachot et venir à Erfurth où ils trouvent l'armée en déroute. Là, ils pensent que Fouché va tenter un coup de main contre l'empereur, mais Fouché, croyant que Napoléon est perdu, ne se presse point d'agir. Les deux amis reviennent à Poitiers se constituer de nouveau prisonniers. Mais on a appris qu'ils avaient quitté leur cachot. On va les faire passer devant un conseil de guerre quand ils s'évadent avec cinq de leurs camarades. Seul, Louis de Roche-reuil est repris ; il est arrêté chez sa maîtresse, Juliette Le François, qui, sans s'en douter, le trahit et le fait ainsi condamner à mort. La plus grande partie du récit est vraie. Les conspira-

Les lecteurs de ces *Annales* voudront bien nous rendre cette justice que depuis seize ans — seize ans! — que nous avons l'honneur de rédiger cette histoire théâtrale au jour le jour, nous ne les avons jamais trompés qu'en nous trompant nous-même... Dire la vérité, en dehors de toute camaraderie, est, paraît-il, assez mal aisé, puisque, naturellement entraînés par leur amitié pour l'un des auteurs du *Roman d'une conspiration*, plusieurs de mes éminents confrères — « éminents » leur va-t-il? — ont, au risque de perdre leur juste autorité, célébré le « grand succès » de la pièce de l'Ambigu. On ne se moque pas plus galamment du bon public. Ce « grand succès » n'a pas duré huit jours, et nous a valu, ce soir 25 avril, une reprise assez inattendue de *Roger la Honte*, qu'on n'avait guère joué que cent cinquante fois pendant l'Exposition. Il y avait longtemps que nous n'avions assisté à un drame dont le héros, homme vertueux, est accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, convaincu, par une suite de circonstances diaboliques, d'être le coupable, et condamné comme tel à une peine non moins afflictive qu'infamante. *Roger la Honte* vient à propos de nous rendre cette situation chère aux mélodrames. En transformant pour la scène le roman-feuilleton de *Roger la Honte*, MM. Mary et Grisier ont peut-être eu le tort de vouloir conserver trop de choses. On eût pu resserrer leurs dix tableaux en cinq — et je crois que la pièce y aurait gagné. Telle quelle, et mieux jouée que jamais, dans le ton qu'elle comporte, par les pen-

sionnaires de M. Rochard, qui ont, Dieu merci ! une grande habitude de leurs rôles, elle plaît au public. L'acte le plus émouvant est toujours celui de la cour d'assises. Il est, comme vous le savez, rendu tel par la présence de la petite fille de Roger qui a, d'une fenêtre, assisté au meurtre et dont on invoque le témoignage contre son père. Au théâtre, un enfant placé dans une situation tragique est sûr d'arracher les larmes, au moins à la partie féminine de l'auditoire. La fille de Roger, que la petite Breton représentait naguère avec un aplomb étonnant et que représente aujourd'hui la petite Caroline Gaudy avec beaucoup d'intelligence et de gentillesse, n'y a pas manqué. M. Walter ne pouvait être déplacé de son siège. On sait avec quelle remarquable autorité il préside les assises. — « J'aimerais à être présidé comme ça ! » disait quelqu'un.

16 MAI. — Première représentation de *Devant l'ennemi*, pièce en cinq actes et six tableaux de M. Paul Charton ¹. — Décidément, la critique a du bon. Si quelques-uns de mes confrères — *quorum pars parva fui* — n'étaient allés, il y a

1. DISTRIBUTION. — Le général de Moissac, M. Montal. — Bernard, M. Gravier. — Henri Bernard, M. Pouctal. — Georges Nellot, M. Walter. — Jacques Marsay, M. Desjardins. — Le commandant de mobiles, M. Dermez. — Millet, M. D. Pougaud. — Le colonel, M. Montel. — Briscart, M. Bernay. — Un sergent de chasseurs, M. Dervet. — Un lieutenant de chasseurs, M. Danequin. — Un mobile, M. Noblet. — La mère Bernard, M^{me} Honorine. — M^{me} de Moissac, M^{me} Marie Laure. — Jeanne de Moissac, M^{lle} Levi-Leclerc. — Thérèse, M^{lle} Descorval. — M^{me} d'Héricourt, M^{lle} Pauline Moreau. — Miss Anna, M^{lle} Delporte. — La Catherine, M^{lle} Palmyre.

mais il a l'esprit léger, et il aime surtout le plaisir. La nouvelle de nos premières défaites et le récit de la bataille de Werth où est mort le propre fils du général élèvent tous les cœurs. Tous les hommes partent pour défendre la patrie : le général rattache ses épaulettes, entraînant à sa suite son vieux compagnon d'armes, Bernard, devenu son garde-chasse, et le fils de ce Bernard, Henri, un mauvais sujet de la pire espèce, frisant le bagne, où l'eussent déjà envoyé ses faux sans la protection du général. La main de Jeanne appartiendra à celui des deux jeunes gens qui, se distinguant le premier par sa bravoure, aura noblement vengé la mort de son frère. Tel est le prologue, ou si vous voulez le premier acte du drame de M. Paul Charton. Suit une série d'épisodes de guerre ; entre autres le tableau à effet qui représente très exactement et bien joliment la célèbre toile d'Alphonse de Neuville : *Un combat sur la voie ferrée*. Georges Nellot, lieutenant comme son rival, dans un régiment de marche, a su conquérir l'estime et la confiance toute particulière de ses chefs. C'est à lui que le commandant des mobiles, les deux jambes fracassées par un obus, remet, à l'article de la mort, des dépêches importantes en même temps que le commandement des restes du bataillon décimé. Cette faveur a le don d'exaspérer Jacques Marsay, qui, ayant fait jusque-là son devoir militaire, est entraîné par la jalousie à une action infâme. Il force Georges — devant l'ennemi ! — à se battre en duel avec lui, et le lais-

sant pour mort, l'oblige à lui confier les dépêches et le drapeau bavarois qu'il avait caché sur sa poitrine. Mais Bernard couché sur le champ de bataille, grièvement blessé, a vu le coup, et pourra au besoin, rétablir les faits tels qu'ils se sont passés. Il ferait connaître la vérité dès son retour de captivité, s'il n'était lié — le malheureux père ! — par un billet entre les mains de Jacques Marsay, où son gredin de fils avoue qu'il a été pris en flagrant délit de connivence avec un espion. Comment sera-t-il amené à l'aveu terrible, et comment Jacques Marsay sera-t-il enfin convaincu de trahison ? C'est ce que démontrent, d'une façon ingénieuse et poignante à la fois, les derniers tableaux de ce drame sainement écrit et habilement charpenté, qui a obtenu à l'Ambigu un succès aussi vif qu'aux Bouffes-du-Nord, et a fait accueillir par d'enthousiastes acclamations, le nom nouveau dans les lettres, de M. Paul Charlon. Nous croyons nous-même pouvoir saluer, en ce jeune débutant, un dramaturge d'avenir, et nous voyons dans cette pièce attachante qui a tenu en haleine, jusqu'à la fin, le public de l'Ambigu, les sérieuses qualités d'un véritable homme de théâtre. Il n'y pas que le *Combat sur une voie ferrée*, si habilement mis en scène dans le joli décor peint par Rubé, il y a l'émouvant duel au sabre, devant l'ennemi, interrompu par les obus qui éclatent entre les jambes des deux adversaires ; il y a les caractères si bien pris sur le vif, de la mère adorant son fils en dépit de ses canailleries et le

ritait par une salle irrespectueuse et gouailleuse. Il y a deux ans enfin qu'en compagnie de plusieurs de nos confrères, tous mus par un sentiment de sympathie et de justice réparatrice, nous gravissions les hauteurs de Belleville pour connaître son *Juge d'Instruction*, qui, certes, eût mérité d'être joué sur une scène moins excentrique. Est-il besoin d'ajouter, après cela, qu'il n'était aujourd'hui dans la salle de l'Ambigu personne d'entre nous qui ne souhaitât à ce dramaturge fervent et convaincu le succès attendu depuis si longtemps... Henri Fabreuil, jeune homme pauvre, mais honnête, est un caissier modèle. Il aime la fille de son patron, M^{lle} Geneviève Leroyer, qui, malheureusement pour lui, est promise à un rival moins sympathique, un capitaine au long cours répondant au nom de Clamorgan. Henri se console en contant des histoires au petit frère de Geneviève qui l'adore : le *Petit Poucet* a, pour le moment, le don de passionner « Monsieur André », qui en est resté à l'endroit où l'Ogre, le méchant Ogre, est sur le point d'égorger le pauvre enfant. C'est à cet endroit-là même que le narrateur est interrompu par diverses visites : c'est d'abord une étoile d'opérette, M^{lle} Nogarette, qui, avant de partir pour une longue tournée d'Amérique, vient déposer dans la caisse de M. Leroyer un coffret qui contient ses diamants (elle n'en porte, au théâtre, que de faux, merveilleusement imités); c'est une valeur de quatre cent mille francs dont Henri donne un reçu en règle. Autre visite — faites-y bien attention — celle de Clamorgan

qui, s'embarquant, lui aussi, dans une demi-heure, et venant faire ses adieux à M. Leroyer, qu'il ne trouve pas chez lui, se rend compte de la facilité qu'il aurait à pénétrer dans la maison en réparation et à « barboter » dans la caisse de son futur beau-père : il sait où Henri serre la double-clef et il connaît le mot du coffrefort : « Bijou » que lui a livré, dans son innocence, le petit André. En effet, à peine le caissier est-il parti, sa journée finie, que ledit Clamorgan, ayant revêtu la blouse d'un maçon, entre à la faveur de la nuit, par une fenêtre justement dépourvue de ses barreaux, dans la pièce où, par hasard, est resté enfermé le jeune André, qui avait voulu faire une bonne farce à son ami Henri. Il ouvre la caisse, y prend les diamants, et c'est au moment où il s'enfuit, emportant sous son bras le précieux coffret, qu'il aperçoit l'enfant... Celui-ci l'a reconnu, il peut le dénoncer. De voleur, Clamorgan passe assassin, et frappe le petit être avec l'arme qu'il trouve sous sa main : un poignard japonais, appartenant au malheureux caissier. Et maintenant, au large ! Vous pourriez presque continuer la pièce... que vous devinez. Henri est tranquillement à dîner entre sa mère et son bonhomme d'oncle, un vieux marin retraité, quand arrive le grain, le fâcheux grain ! On vient l'arrêter : c'est un de ses amis, le policier Madécasse, qui a été chargé de ce triste devoir, et qui plus malin que la justice, croit à son innocence : Madécasse est infailible ! Très bien faite, ma foi, est la scène où le juge d'instruction, qui se croit très

fort, prouve à l'accusé — que condamne précisément tout ce qui devrait l'absoudre — que, lui seul, a pu ouvrir la caisse (dont il avait la double clef, et dont, seul, il connaissait la combinaison) et commettre le crime qui atteste, d'ailleurs, « une main experte autant que résolue ». Le petit André n'est pas mort, mais c'est tout comme pour le malheureux Henri, car si la vie lui est restée, sa petite tête s'en est allée. Henri Fabreuil est naturellement envoyé devant les assises, et de même que la scène du tribunal consacra le succès de *Roger la Honte*, la délibération du jury sera l'un des clous de la pièce. La collection d'imbéciles que nous a offerte M. de Marthold en la personne de ses jurés présente des types amusants comme celui du jeune Bordelais convaincu et bavard, très spirituellement interprété par M. Pougaud, et celui du vieux bègue, dont un modeste acteur, M. Coleuille, a fait une très plaisante silhouette. Acquitté grâce à la minorité de faveur, Henri est tellement écoeuré par les injustes avanies que lui font subir ses compatriotes incrédules, qu'il se décide à quitter la ville où il laissera sa pauvre mère accablée de chagrin, et à accompagner en Amérique son ami Madécasse qui, policier démissionnaire, a juré de trouver l'auteur du double crime de la rue Judaïque. Il le découvre, en effet, à l'acte suivant, au café de San-Francisco, ayant vendu à un recéleur les diamants de Nogarette — de Nogarette qui débite des chansons pour rapatrier un de ses infortunés compatriotes : Henri, rap-

pelé en toute hâte au chevet de sa mère mourante... J'abrège, et j'arrive au dénouement, quelque peu invraisemblable, de cette romanesque histoire. Tandis que Madécasse s'est engagé à livrer le vrai coupable, Henri, qui avait fait ses classes pour être médecin et avait surtout étudié les troubles du cerveau, a juré — il y est le premier intéressé — de guérir le petit André de la folie qui l'avait empêché de parler au moment décisif. Remettant en scène le premier acte de la pièce, au moment où il contait à son jeune ami les aventures du Petit Poucet, aux prises avec le méchant Ogre, l'ex-caissier arrive à ses fins. En revoyant comme dans un mauvais rêve les lieux et les personnes, le cher idiot recouvre peu à peu la mémoire des cruels événements qui se sont passés un an auparavant, et quand Clamorgan reparait, tenant à son bras M^{lle} Geneviève, dont la mairie et l'église viennent de faire sa femme : « C'est lui qui m'a frappé ! » s'écrie l'enfant. — Allez-vous-en, gens de la noce, et passez un pistolet au marié qui n'a plus qu'à se faire justice lui-même, en réhabilitant à jamais l'honnête caissier. — Il nous reste à mentionner la part qu'a prise au succès de cette première soirée la vaillante troupe de M. Rochard, à commencer par M. Pouctal, le sympathique héros de la soirée, comme la petite Gaudy en est l'émouvante héroïne. Nous félicitons le jeune premier de l'Ambigu pour ses élans pleins d'inattendu et de vérité, et nous applaudissons M^{lle} Gaudy (huit ans, ne vous en déplaise), qui a composé comme

une grande artiste la physionomie du petit André. Et Péricaud, est-il assez amusant dans son traditionnel policier, marseillais qui est venu s'établir à Bordeaux pour perdre *l'assent*? Ah! j'engage M. Rochard à ne laisser jamais partir un acteur qui a, comme Péricaud, l'oreille du public!... Très bien, quoique très mal partagé, M. Desjardins, dans son personnage du juge d'instruction faisant fausse route, et ramassant par là-même les imprécations de l'auditoire mieux informé. Très bien aussi M. Walter, le sage président du jury; très touchante M^{me} Jeanne Pazza en *mater dolorosa*, et très charmante, M^{lle} Germaine Galois qui a su faire bisser la médiocre chanson de Nogarette.

21 NOVEMBRE. — Première représentation du *Régiment*, drame en cinq actes et huit tableaux de MM. Jules Mary et Georges Grisier¹. — L'auteur de *Roger-la-Honte*, M. Jules Mary, est aussi celui du *Régiment*, un bon et gros roman en deux volumes, de quatre cents pages chacun, parus dernièrement chez Kolb. Quant aux huit tableaux du drame intime et militaire que nous ont offert, ce soir, MM. Mary et Grisier, les voici résumés en quelques lignes. En « quelques lignes », comme

1. DISTRIBUTION. — Monsieur de Cheverny, M. Gravier. — Jacques, M. Pouctal. — Patoche, M. Péricaud. — Moriani — Pierre Gironde, M. Desjardins. — Bernard, M. Walter. — Belhomme, M. D. Pougaud. — Martin, dit Fiche-la-Guigne, M. Gilbert Dalleu. — Le commandant Larue, M. Gaudy. — Le capitaine Auriol, M. Reykers. — Fourreau, M. Francisque Dalleu. — Poplard, M. Leon Christian. — Madame de Cheverny, M^{me} Marie Laure. — Marjolaine, M^{me} Largillière (début). — Catherine, M^{lle} Descorval.

c'est commode ! La scène se passe de nos jours, et l'action débute dans une agence interlope, dont les clients sont remplacés par une intelligente figuration, et dont le patron, Patoche, n'a qu'un seul employé à cinq cents francs par mois, qu'il ne touche jamais : le jeune italien Moriani. Ce Patoche tient un secret : celui de M^{me} de Cheverny, née Pontalès, qui, étant jeune fille accoucha clandestinement d'un enfant du sexe masculin, disparu quelques jours après sa naissance, avec sa nourrice, noyée dans la Moselle. Patoche propose à Moriani de passer pour ce fils retrouvé au bout de vingt ans ; il y a là une fortune à faire. Moriani refuse ; mais, comme il vient d'être surpris barbotant dans la caisse de son patron, qui peut le faire arrêter comme voleur, il s'empare des papiers d'un jeune homme qui vient de mourir, et dépouillant le Moriani, devient Pierre Gironde. Y êtes-vous ? Au second tableau — fichtre ! il y en a huit — nous nous trouvons, trois ans après, à l'hôtel de Cheverny. Et c'est au moment où M^{me} de Cheverny attend son mari, le colonel du 166^e, retour du Tonkin, que Patoche lui présente, en la personne de Pierre Gironde (il s'est procuré l'acte de décès de Gironde, et tient désormais son Moriani) le fils qu'elle recherche depuis si longtemps. M^{me} de Cheverny est tout estomaquée par cette nouvelle, et, dans son trouble, elle laisse traîner, sur une table du jardin, les papiers fabriqués par Patoche, attestant la naissance de l'enfant de sa faute, et que trouve son véritable fils. Bernard en aime sa mère davantage, et se

taira. Je vous ai dit qu'il y avait eu faute, et j'ai eu tort : ce n'est qu'un accident... M^{lle} Marguerite Pontalès a été violée, dans son sommeil ! par un homme qu'elle n'a jamais revu... Cet homme n'est autre que M. de Cheverny qui, en l'épousant, a réparé son crime : il avait parié avec des camarades de « prendre » la première fille qu'il rencontrerait... Et de même que M. de Cheverny a toujours caché à sa femme qu'il était l'auteur du forfait, celle-ci n'a jamais avoué à son mari que du viol dont elle avait été victime était né un fils. — Vous comprenez — ? Oui. — Vous avez de la chance ! Puisque cela vous paraît si clair, j'en profite pour introduire dans mon récit un nouveau personnage : celui de Marjolaine, dont le père, garde-forestier des Cheverny, a jadis recueilli, sur le bord de la Moselle, un poupon dont la nourrice se noyait et l'a élevé avec sa fille, sous le nom de Jacques. Marjolaine ne croit pas aux papiers de Patoche et sent tout de suite, ainsi ! que Jacques, son frère de lait, qu'elle aime d'amour, ne peut être que le fils recherché par M^{me} de Cheverny. *Il l'est*, en effet. Dès lors, lutte entre Marjolaine et Patoche entre Jacques, sergent au 166^e et Pierre Gironde, sous-lieutenant au même régiment. M^{me} de Cheverny a de sérieux doutes sur l'identité de son fils. Patoche, qui veut la faire chanter, a promis de lui apporter un beau soir toutes les preuves. Il a compté sans Gironde, qui, ne pouvant se résoudre à appeler M^{me} de Cheverny sa mère, se laisse convaincre de mensonge. Jacques provoque l'imposteur et le tue

militaire : tels sont les clous, dont tout l'honneur revient à M. Emile Rochard.

L'histoire de l'année 1890 se résumait dès lors dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la reprise.	Nomb. de re- présentat. pend. l'an- née.
<i>La Policière</i>			47
* <i>Le Drapeau</i> , drame.....	5 a. 9 t.	14 Février	73
* <i>Le Roman d'une conspiration</i> p.	5 a. 8 t.	18 Avril	8
<i>Roger la Honte</i> , pièce.....	5 a. 6 t.	25 Avril	23
* <i>Devant l'ennemi</i> , pièce.....	5 a. 6 t.	16 Mai	60
* <i>L'Ogre</i> , drame.....	5 a. 8 t.	27 Septemb.	61
* <i>Le Régiment</i> , drame.....	5 a. 8 t.	21 Novembre	47

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

.....

.....

.....

.....

.....

THÉÂTRE DES BOUFFES-PARISIENS

L'année 1889 avait légué aux Bouffes l'infortuné *Mari de la Reine*, qui, dès le 5 janvier, céda la place à une nouvelle reprise de *Joséphine vendue par ses sœurs*, bientôt précédée d'une idylle en un acte de MM. Charles Narrey et Michel Carré fils, musique de M. Aubert Millet, intitulée *Friquette et Blaisot* (interprètes : M^{lle} Théry et M. Philippon).

24 JANVIER. — Première représentation de *Cendrillonnette*, opérette en quatre actes de M. Paul Ferrier, musique de MM. Gaston Serpette et Victor Roger ¹. — « Charmant ! Charmant » — « Vous êtes-vous amusé ? » — « Beaucoup ! »

1. DISTRIBUTION. — De Pont-Saluce, M. Dieudonné. — Paul Leprince, M. Piccaluga. — Guy de Sambrèze, M. Tauffenberger. — Gaston de Baladech, M. Jannin. — Gontran de Peudegaleth, M. Wolff. — Montelimar, M. Philippon. — Auguste, M. De Quercy. — Baptiste, M. Perrier. — Ventadour, M. Dupré. — Théodule, M. Valéry. — Un sénateur, M. Durand. — Zizi, M^{lle} Mily-Meyer. — Cornaline, M^{lle} Gilberte. — M^{me} Pingouin, M^{lle} R. Maurel. — Ida, M^{lle} Théry. — Mariette, M^{lle} Lafontaine. — Léonie, M^{lle} Clément. — Un piéton de télégraphe, M^{lle} Meryem.

— « Et Mily Meyer? » — « Délicieuse ! » telles étaient les conversations qu'on entendait ce soir à la sortie de *Cendrillonnette*, sous le péristyle des Bouffes. Voilà enfin ce théâtre désensorcelé : M. de Lagoanère a mis la main sur une opérette moderne, bien moderne et « bon enfant », qui attirera la foule au passage Choiseul. Le rideau se lève sur la blanchisserie de M^{me} Pingouin. La jolie fable de Cendrillon ne va pas se dérouler dans un milieu féerique, non, c'est en pleine vie parisienne que l'action se passe. Le procédé avait déjà réussi à M. Paul Ferrier, pour *Joséphine vendue par ses sœurs*. Les petites ouvrières, aussi bavardes que jolies, nous apprennent que la patronne a trois nièces ; les deux aînées ont fait leur chemin, ce qui, en style de blanchisseuse, signifie qu'elles sont cocottes et cocottes très à la mode. L'une, même, Cornaline, est l'étoile préférée des Fantaisies. Quant à la troisième, Zizi, M^{me} Pingouin, ne lui reconnaît aucune disposition pour la fortune : petite, allure canaille, pas belle, elle n'a pas même pris soin de lui lire son avenir dans la main. Elle est bonne tout au plus à faire une blanchisseuse ; à elle le ménage, les courses, le linge à laver, les rebuffades. Pas si bête cependant qu'on le croit, la petite Zizi. En grapillant elle est parvenue à se mettre 100 francs de côté et elle prie le baron de Pont-Saluces, le protecteur de Cornaline, qu'elle amuse de ses réparties, de les lui jouer le lendemain, au Grand-Prix, sur un cheval qu'elle prend au hasard, car elle a foi dans sa veine. « — Ferme le vasistas ! » lui a crié sa

amusants, formant un tableau très mouvementé. Paul revient, panné, on le prend pour garçon, on lui pardonne et on l'épouse. Décidément c'est une bonne carrière que la coiffure pour dames. — MM. Gaston Serpette et Victor Roger ont écrit sur ce livret une musique très parisienne, alerte et vive. Les trois gommeux, au premier et au quatrième acte, sont vraiment drôles. Très amusants aussi les couplets de Zizi, ainsi que le morceau de la tour Eiffel et les couplets du champagne à la fin du deux. Charmante également la romance de M. Piccaluga. On a bis-sé la délicieuse gavotte que joue l'orchestre avant le dernier acte, et qui est d'une inspiration vraiment très gracieuse. On a redemandé trois fois à Mily Meyer, à Gilberte et à Dieudonné le plaisant trio : « Embrassons-nous, et qu'ça finisse ! » Interprétation excellente. On ne se refuse rien aux Bouffes. On s'offre même des comédiens du Vaudeville : M. Dieudonné, un élégant baron de Pont-Saluces. Une voix de baryton et un jeu toujours si fin ! M^{lle} Mily Meyer est la grandissime joie de la maison, elle vous a composé une si drôle et si pittoresque Zizi, et elle vous a une façon à elle de chanter les couplets ! M. Piccaluga est un beau coiffeur : nous ne ferons plus l'éloge de sa jolie voix. La belle Gilberte est une très avenante Cornaline ; M^{me} Maurel une mère Pingouin qu'elle joue en comédienne. — *Un pas de clerc*, opéra comique en un acte de M. Albert Riondel, musique de M. Emile Camys ; les *Trois souhaits*, opéra-comique en un acte, tiré des contes de Perrault,

paroles et musique de M. Georges Villain accompagnent successivement *Cendrillonnette*, dont la centième se donne le 21 avril.

14 MAI. — Première représentation (à ce théâtre) de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, opéra-comique en trois actes et un prologue de Clairville et Delacour, musique de M. Paul Lacome ¹. — L'action de *Jeanne Jeannette et Jeanneton* se passe sous Louis XV, en 1765. Trois jeunes femmes, Jeanne Jeannette et Jeanneton, se trouvent au Cadran-Bleu, chez Bancelin, cinq ans, jour pour jour, après celui où elles ont débarqué ensemble à Paris. — Elles ont toutes trois fait fortune : la première est la comtesse du Barry, qui est à la veille de devenir la favorite de Louis XV ; la seconde est la Guimard, première danseuse à l'Opéra, et la troisième est Jeanneton, la riche cabaretière. Au Cadran-Bleu, les trois femmes sont compromises par un certain marquis de Nocé, qui emprunte l'habit d'un simple soldat des gardes françaises et prend le nom de La Ramée. Ce La Ramée est sur le point de gâter les affaires de celles qui sont venues chez lui sous le costume de grisettes. Mais tout s'arrange au mieux de leurs intérêts, et, si Jeanneton n'épouse pas le brave La Ramée, elle en est quitte pour donner sa main à un petit cro-

1. DISTRIBUTION. — Le marquis de Nocé, M. *Piccaluga*. — La Grenade, M. *Gaillard*. — Briolet, M. *Philippon*. — Le prince de Soubise, M. *Desiré*. — Un exempt, M. *Valéry*. — Dauberval, M. *Dupré*. — Un tabellion, M. *Durand*. — Jeanne, M^{lle} *Lardinois*. — Jeanneton, M^{me} *Thuillier-Leloir*. — Jeannette, M^{lle} *Noëilly*. — Florine, M^{lle} *Clément*. — Clorinde, M^{lle} *Montcharmout*. — Jacquot, M^{lle} *Meryem*.

quant qui l'aime de tout son cœur. — Sur ce livret sans prétention, mais fort bien fait, M. Lacombe a écrit une musique facile et gentille : *Jeanne, Jeannette et Jeanneton* reste sa meilleure partition ou du moins celle qui obtint le plus vif succès. La difficulté est de trouver trois actrices pour les trois rôles. MM. de Lagoanère et Larcher ont eu la main heureuse en choisissant M^{lle} Lardinois, une délicieuse petite Dubarry, et M^{me} Thuillier-Leloir, une Jeanneton absolument parfaite. Pour Jeannette — ou la Guimard — ils avaient essayé M^{lle} Netty, l'ex-soubrette du Gymnase, et se sont décidés pour M^{lle} Noëlly, qui se signala, il y a quelques années, au Château-d'Eau par une très intelligente interprétation de la *Petite Fadette*, de Semet, et qui vient de l'Eldorado où elle réussissait surtout dans les travestis. MM. Piccaluga (le marquis de Nocé), Philippon (Briolet), et Gaillard (Lagrenade) secondent on ne peut mieux le trio féminin qui donne son nom à la pièce. *Jeanne, Jeannette et Jeanneton* est monté avec beaucoup d'adresse et de goût ; on sait que M. Eugène Larcher, le jeune et bouillant directeur nouvellement associé à cet excellent musicien qui s'appelle M. de Lagoanère, a la main d'un homme expert : il y a tant à faire dans les choses de la mise en scène !

14 JUIN. — Le Cercle funambulesque clôturait, ce soir, sa saison — non plus au petit théâtre d'Application où il avait jusqu'alors élu domicile, — mais dans la salle des Bouffes qu'il avait louée tout exprès pour la circonstance. Après

Saint-Pierrot de M. F. Beissier, musique de M. Fra-gerolle, joué par M^{lle} Ludwig et M. Berr (de la Comédie-Française), la soirée se terminait par *l'Enfant prodigue*¹, spirituelle pantomime en trois tableaux, de M. Michel Carré, interprétée par M^{lle} Félicia Mallet, M. Courtès (du Vaudeville), M^{me} Crosnier et M^{lle} Duhamel (de l'Odéon); remarquable partition, très scénique, de M. André Wormser, jouée au piano par l'auteur lui-même, dirigeant en même temps son petit orchestre. L'histoire à la moderne de *l'Enfant prodigue*, ayant d'abord du vague à l'âme, puis fêru d'amour pour Phrynette, la jolie petite blanchisseuse, qu'il met dans ses meubles, après s'être enfui de la maison de ses chers parents, non sans avoir forcé leur secrétaire, et qui, bientôt lâché par la petite rosse, dès qu'il n'a plus le sou, revient implorer le pardon de son père et l'obtient en s'engageant pour défendre son pays : cette naïve histoire, dis-je, est merveilleusement traduite par M^{lle} Félicia Mallet — un Pierrot d'une rare souplesse et d'une adorable fantaisie — par la jolie M^{lle} Duhamel (Phrynette) et par M. Courtès et M^{me} Crosnier qui ont joué en grands comédiens les rôles du papa et de la maman. — Tel est l'effet de cette délicieuse pantomime que le théâtre des Bouffes se hâte de la prendre au Cercle funambulesque pour en faire avec le plus vif succès, jusqu'au 11 novembre,

1. DISTRIBUTION. — M^{me} Pierrot, M^{me} Crosnier. — Pierrot fils, M^{lle} Félicia Mallet. — Phrynette, M^{lle} Duhamel. — Pierrot père, M. Courtès. — Le baron, M. Gouget. — Un domestique, M. Goneau.

son spectacle de chaque soir, précédé d'abord de *Colombine pour deux* de MM. Henri Amic et Pierre Joret, puis des *Vingt-huit jours de Pierrot*. — La centième représentation de l'*Enfant prodigue* avait eu lieu le 27 septembre, et c'était, croyons-nous, la première fois qu'une pantomime arrivait à un âge aussi avancé.

12 NOVEMBRE. — Première représentation de *Miss Hélyett*, opérette en trois actes de M. Maxime Boucheron, musique de M. Edmond Audran ¹. L'excellente veine de l'*Enfant prodigue*, qu'est venu applaudir tout Paris, va se continuer aux Bouffes, où comme on dit, la mère pourra sans danger conduire sa fille voir *Miss Hélyett* ; rien de plus gracieux, rien de plus délicat, rien de plus fin, rien de plus amusant et de moins choquant... Quelle bonne et charmante soirée pour nous, au lendemain de la *Parisienne* !... Et pour vous donner tout de suite une idée du plaisir que la gentille opérette a procuré au monde des premières, je vous dirai ceci : alors que, la veille, au moment où le rideau tombait sur le dernier acte de la pièce de M. Becque, tout le monde s'en allait sans demander son reste et sans même rappeler les artistes, ce soir aux Bouffes, on faisait répéter à l'aimable M^{lle} Duhamel le couplet final — le couplet au public — et sans songer à

1. DISTRIBUTION. — Smittson, M. Montrouge. — Paul, M. Piccaluga. — Puycardas, M. Tauffenberger. — James, M. Jannin. — Bacarel, M. Désiré. — Gandol, M. Wolff. — Miss Hélyett, M^{lle} Biana-Duhamel — La Sénora, M^{me} Macé-Montrouge. — Manuela, M^{lle} Saint-Laurent. — Norette, M^{me} Mary-Stelly. — Ida, M^{lle} Meryem. — Eva, M^{lle} S. Néry.

gagner la porte ou à réclamer ses pardessus, *tous* restaient pour l'entendre et l'applaudir. Est-ce, oui ou non, une preuve de succès?... Miss Hélyett est une mignonne quakeresse, la jeune et charmante fille, la onzième, du pasteur Smithson, dont elle place les petits bouquins de propagande, à l'instar des zélés apôtres de l'Armée du Salut, et dont elle suit les principes austères ; aussi vous pouvez penser si elle trouve *shocking* les quadrilles échevelés, dansés au Casino de Bagnères, par une société de jeunes gens qui n'ont pas l'envie de s'ennuyer et qu'elle appelle des « infidèles ». Miss Hélyett sera punie, le Seigneur la guette pour avoir été trop orgueilleusement sûre de sa chasteté. Contente d'avoir promis sa main — car son petit cœur n'a pas encore parlé — à James Richter, de Chicago, qui l'épousera à quatre-vingt-dix jours d'échéance, elle s'en va faire l'ascension d'un pic voisin. Son chapeau s'envole, elle veut le rattraper, elle est prise de vertige et roulerait dans le précipice, si un arbrisseau ne la retenait par sa robe dans une position inverse... que vous devinez. Un jeune homme se trouve là qui voit son... embarras et qui la sauve, sans apercevoir son visage — le vrai — que, par pudeur, elle a pris soin de cacher dans sa capeline. N'importe ! les textes de son père sont formels : elle n'aura pas d'autre époux que ce sauveur inconnu. Il s'agit de le découvrir... — « Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme... » Le clergymann d'un côté, sa fille de l'autre, épient, que dis-je ! espionnent les baigneurs de

Bagnères, sans pouvoir mettre la main sur l'involontaire spectateur. C'est qu'ils n'ont pas entendu l'ami Paul faire ses confidences à un de ses camarades en un duetto : « Ah ! le superbe point de vue !... Perspective imprévue... » qui est la perle de l'ouvrage, un bijou d'esprit, une merveille de délicatesse et de finesse. C'est l'air que reprendra Miss Hélyett pour appeler les bravos des spectateurs à la dernière scène de la pièce. A bout de recherches, et en désespoir de cause, le pasteur, désireux d'en finir, engage James Richter, qui, depuis Chicago, lui demande tous les jours la main d'Hélyett, à dire à sa fille, pour être épousée de suite, qu'il est l'homme de la montagne ». — « Cela suffit, répond miss Hélyett, je vous appartiens. » La scène est des plus drôles, et M. Jannin l'a jouée d'une façon vraiment désopilante. Par malheur, le Yankee, trop bavard, laisse deviner qu'il n'a pas quitté l'hôtel où il était en train d'expédier son courrier pendant que miss Helyett, ascensionnait et « désascensionnait » vous savez comment. Il n'est donc plus « l'homme de la montagne », et tout est à recommencer... C'est alors que survient un toréador landais, le Gascon Puycardas qui, pour éblouir la senorita Manuela, son ardente fiancée, se vante de prouesses imaginaires... au point que miss Hélyett croit voir en lui son sauveur et l'arrache des mains de Manuela. Puycardas — je viens de vous dire qu'il était Gascon — ne s'étonne pas trop du subit amour qu'il croit avoir inspiré à la jeune quakeresse, et se laisse surtout per-

suader par l'argument du pasteur — le mariage ou la vie ! — qui n'est autre qu'un petit bijou de revolver, jolie merveille de précision, de la maison Crakford and C°. Ce mariage forcé va se conclure. Puycardas fait déjà ses adieux à son ex-future belle-mère, qui le pleure au moment de le perdre, et la scène donne lieu à un duo bouffe qui, au point de vue des paroles et de la parodie musicale, est des plus réussis. Je vous ai déjà montré l'album, où l'ami Paul avait croqué de souvenir sa rare découverte... Vous pensez bien qu'il va servir au dénouement. En cherchant à voir le portrait qu'il vient de faire d'elle avant de la quitter pour toujours, Miss Hélyett y trouve le dessin révélateur. « Voici l'homme de la montagne ! » dit-elle à son père, en baissant pudiquement les yeux. Cette fois, c'est le *vrai*, qu'elle épouse avec plaisir : car les deux jeunes gens s'aimaient sans se l'avouer. Cette intrigue légère est traitée avec un tact infini, et la pièce est menée avec une adresse et une habileté véritables. Comme son excellent collaborateur, M. Maxime Boucheron, le compositeur Audran ne mérite que des éloges. Il a écrit avec bien du goût une partitionnette qui pour être sans prétention, ne manque certes pas d'esprit et d'invention. De plus, ces messieurs ont mis dans leur jeu un atout de nature à leur faire gagner la partie : le début dans l'opérette de M^{lle} Duhamel, autrefois la petite Duhamel du *Petit Poucet* ; hier, l'aguichante Phrynette de l'*Enfant prodigue*. Douée d'une voix un peu menue, mais

Fiancée de carton de MM. Larcher et Paul Legrand, les *Treize jours de Pierrot*, musique de M. Antoine Banès ; la *Révérance*, de M. Maurice le Corbeiller, musique de M. Paul Vidal ; *Pour une bouffée de tabac*, de M. Félix Galipaux ; *Saint-Pierrot*, de M. F. Bessier, musique de M. Fragerolle, et enfin *l'Enfant prodigue*, de M. Michel Carré, musique de M. André Wormser. Le comité du Cercle a décidé la reprise des œuvres tout spécialement goûtées dans les spectacles précédents qui n'avaient pu être produites avec un développement musical complet. C'est ainsi qu'on vient de nous redonner la *Révérance*, délicieusement orchestrée par le compositeur, M. Paul Vidal, où M^{lle} Duhamel, la charmante Miss Hélyett, a hérité du rôle créé au Théâtre d'Application par M^{me} Jane May. M. Tarride a conservé le sien, celui de Pierrot, où il est simplement excellent. Maintenant que le Cercle funambulesque est dans un vrai théâtre, les musiciens pourront écrire pour ses pantomimes de véritables partitions. Nous avons sincèrement applaudi ce soir celle de M. Georges Hue (plein de talent, savez-vous) composée sur le joli livret : *Cœur brisé*, de M^{lle} Arbel, du Gymnase, et celle de M. Edmond Missa, le compositeur applaudi de *Femme juge et partie*, écrite sur l'amusante *Doctoresse* de M. Paul Hugounet, interprétée avec infiniment de verve par M^{lle} Augustine Leriche, M. Tarride et M^{lle} Julie Avocat. Que les jeunes compositeurs se consolent un peu : le Théâtre-Lyrique est mort, celui du Cercle funambulesque semble désormais fondé...

L'année 1890 se résumait pour les Bouffes dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- prés. pen- dant l'an- née.
<i>Le Mari de la Reine</i> , opérette...	3		5
<i>Cornarino</i> , vaudeville.....	1		12
<i>Josephine vendue par ses sœurs</i> , opéra-bouffe.....	3	5 Janvier	19
* <i>Friquette et Blaisot</i> , idylle....	1	13 Janvier	48
* <i>Cendrillonnette</i> , opérette.....	4	24 Janvier	124
* <i>Un Pas de clerc</i> , opéra-comique	1	10 Mars	51
* <i>Les Souhails ridicules</i> , op.-c...	1	1 Mai	51
<i>Jeanne, Jeannette et Jeanneton</i> , opéra-comique.....	3	14 Mai	38
* <i>L'Enfant prodigue</i> , pantomine..	3 t	21 Juin	145
* <i>Colombine pour deux</i> , pant...	1	21 Juin	4
<i>L'Ami Chopinet</i>		25 Juin	17
* <i>Les 28 jours de Pierrot</i> , pant.	1	12 Juillet	123
* <i>Miss Helyett</i> , opérette.....	3	12 Novembre	57
* <i>Un Modèle</i> , opéra-comique.....	1	16 Novembre	53

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

mant de sa femme par son fils, qui croit donner la mort à un vulgaire voleur nuitamment introduit dans le parc. Au moment où l'épouse infidèle va pour s'élancer au secours de son amant, le mari l'arrête par ces mots : « Que direz-vous à votre fils ? » Et le rideau tombe. Tout scénique qu'il ait paru, ce dénouement ne soutient pas le raisonnement ; mais pourquoi s'arrêter à ce détail, puisqu'au théâtre il a produit un grand effet ? M^{lle} Forgue dont le masque est singulièrement tragique, a mérité des applaudissements pour son jeu très dramatique. M. Monvel a bien tenu le rôle de l'amant. M. Kéraval ne nous a point paru en progrès. La soirée se terminait par une vive et spirituelle comédie de MM. Hippolyte Raymond et Maxime Boucheron, *l'Idée du mari*, toute remplie de mots qui ont porté, et supérieurement enlevée par M. H. Mayer, principalement, par M. Roche et M^{lle} Camille Clermont, qui, de toute manière, devait être satisfaite de cette soirée.

3 FÉVRIER. — Première représentation des *Vieux Maris*, comédie-vaudeville en trois actes de M. Antony Mars ¹. La découverte de M. Brown-Séguard, après avoir fait la joie des revues, sert à des données de comédies. Et pourquoi ne l'utiliserait-on pas, surtout si l'on en peut tirer des pièces amusantes : M. Antony Mars a fait ce qu'il a pu dans celle qu'il nous a donnée ce soir. La

1. DISTRIBUTION. — Patineau, M. *Montcavrel*. — Montgaillard, M. *Ernest Vois*. — Robichon, M. *Kéraval*. — Aristide, M. *Calvin* fils. — Gargaville, M. *Gildès*. — Gros-lait, M. *Corbiere*. — Clotilde, M^{lle} *M. Chassaing* (début). — M^{me} Patineau, M^{me} *Irma Aubrys*. — Sophie, M^{lle} *Dezoder*.

jolie ville de Castelnaudary — est-ce avec intention que l'auteur nous a rapprochés du joyeux pays de Tartarin — a pour avoué M. Montgaillard, époux quinquagénaire d'une jeune et jolie femme, Clotide. Ce n'est pas absolument de son plein gré qu'il s'est marié; M^{me} Patineau lui a jeté sa fille à la tête, vu la belle position. Sa santé délicate, qui l'oblige à laisser les soins de son étude à son filleul Aristide, ne lui permet guère de remplir ses devoirs conjugaux, au grand désespoir de Clotilde. Deux jeunes médecins profitent de l'occasion et, sous prétexte de soigner Montgaillard, font la cour à sa femme. En vain sa belle-mère lui ouvre les yeux, excite sa jalousie; il déplore son malheur, mais il n'y peut rien. Il prend enfin la résolution d'aller se faire soigner à Paris; mais laisser sa femme seule, cela l'inquiète. Il s'avise de signer à Aristide une donation de 100, 000 fr., révocable., d'après la loi, pour survenance d'enfant. Aristide n'a rien à craindre de Montgaillard, ce n'est pas lui... Seulement, dame! comme d'autres... Enfin qu'il surveille M^{me} Montgaillard et qu'il empêche les accidents. Ainsi rassuré, l'avoué part tranquille. Il revient quinze jours après, jeune, frais, dispos. Ses cheveux gris ont blondi sans teinture, ses joues se sont tendues, l'œil est redevenu vif et le jarret solide. C'est qu'à Paris le docteur Séchard — lisez Brown-Séguard — lui a inoculé dans le sang de son fameux extrait de moelle de lapin, qui rajeunit les plus vannés. Aristide fait une tête, car Montgaillard se moque pas mal de la dona-

tion ; il a une femme jeune et jolie, il va l'aimer. Ça ne fait pas non plus l'affaire des deux médecins, qui ne trouvent qu'un moyen d'arrêter cette belle ardeur ; ils lui font accroire que dans son état, l'amour est mortel : ce serait le chant du cygne. Voilà l'avoué immédiatement refroidi. Il ne répond plus aux caresses de sa femme que par des réflexions morales. Clotilde, vexée, divorcera ; Montgaillard, après un moment d'hésitation, consent, préférant vivre. On passe en revue les épouseurs probables ; le mari les rejette l'un après l'autre : c'est qu'il aime sa femme. Oh ! s'il n'y avait pas les suites mortelles ! Mais elles ne sont pas mortelles du tout, les suites ; la preuve, M. Patineau, que sa femme avait envoyé se rejoindre à Paris et qui fait là-bas une noce à tout casser, au grand scandale de M^{me} Patineau. Montgaillard met ses médecins à la porte, cède son étude à Aristide pour le dédommager et pour pouvoir se donner entièrement à sa petite femme. Cette pièce était le don de joyeux avènement de M. Samuel, heureusement redevenu directeur de la Renaissance. Celui-là sera peut-être le directeur des jeunes. Les agréables soirées qu'il nous a déjà fait passer en ce théâtre nous en présagent d'autres pour l'avenir. La pièce est fort bien montée, encadrée de jolis décors entièrement neufs, mise en scène soignée, riche même. A M. Vois était échu le rôle de l'avoué Montgaillard. Il a su fort bien rendre les deux faces de son personnage, le malade et le juvénile. Il est plein de chaleur et de tempérament au second

acte. M. Montcavrel est tout à fait bon dans le beau-père Patineau : c'est un malade imaginaire bien comique. M. Calvin fils, qui est monté au boulevard, a composé avec beaucoup de soin le personnage d'Aristide ; il a de la vivacité, de la gaieté. Les deux médecins ont trouvé deux suffisants interprètes en MM. Kéraval et Gildès. M^{me} Irma Aubrys est une amusante duègne, aux effaréments comiques. La jolie Marie Chassaing débute dans le rôle de M^{me} Montgaillard, elle y a réussi. La femme de chambre se présentait sous la figure de l'appétissante Dezoder qui, quoique de Castelnaudary, parle marseillais, ce qui n'en est que plus drôle.

A partir du 14 février les *Vieux Maris* sont accompagnés sur l'affiche par le *Petit Voyage*¹, le charmant acte de Labiche qui n'a pas été joué depuis plus de quinze ans.

10 MARS. — Première représentation du *Mariage de Barillon*, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières². — C'est beau, la jeunesse !... MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières sont deux jeunes dans toute l'acception du terme, deux jeunes qui ne doutent de rien — pas même de leur jeunesse. Ils écrivent tout ce qui leur passe par la tête ; et

1. DISTRIBUTION. — Auguste, M. Angély. — Ernest de Maxenville, M. Calvin. — Gadais, M. Corbière. — Marie, M^{lle} Marie Patry.

2 DISTRIBUTION. — Barillon, M. Raimond. — Jambart, M. Francès. — Brigot, M. Montcavrel. — Planturel, M. Bouchet — Patuci, M. Calvin. — Flammèche, M. Gildès. — Topeau, M. Corbière. — Frédégonde, M^{me} Irma Aubrys. — Ursule, M^{lle} Dezoder. — Virginie, M^{lle} Alice Boulanger.

pièce de MM. Feydeau et Desvallières. — « Je suis la femme de mon gendre! » — « Je suis le mari de ma belle-mère. » Et allez-y, les insanités! Ohé! ohé! amusons-nous — si nous pouvons. Eh bien! je vous l'ai dit: on s'est amusé, non pas tant de la donnée que des incidents qu'elle amène, comme le retour du vrai mari, Jambart, qu'on avait cru mort, et qui, sous les traits de M. Francès, raconte fort drôlement son naufrage et son combat avec un requin; et le ménage à trois, légitime celui-là, — il y en a tant qui ne le sont pas! — de Frédégonde et de ses deux maris a eu les honneurs d'un succès de première. Ira-t-il jusqu'à la centième? J'en doute. Toujours est-il que les acteurs ont de la verve. Je viens de nommer Francès, un joyeux loup de mer. Mais Barrillon, le mari, qui finit par rester célibataire, est bien drôlement représenté par l'excellent Raimond; M. Montcavrel n'a pas qu'un beau caleçon rouge, il a aussi beaucoup de naturel dans l'oncle Bigot; M^{me} Irma Aubrys est une amusante Frédégonde, M^{lle} Dezoder une piquante femme de chambre et M^{lle} Alice Boulanger une adorable Virginie. J'ai dit « adorable » et je maintiens le mot.

1^{er} AVRIL. — Première représentation de la *Clef du Paradis*, comédie-vaudeville de MM. Chivot et Duru¹. — Drôle de coïncidence tout

1. DISTRIBUTION. — Plumard, M. Raimond. — Chambardi, M. Francès. — Préfleuret, M. Ernest Vois. — Giromon, M. Gildes. — Joseph, M. Calvin. — M^{me} de Valmontès, M^{me} Irma Aubrys. — Césarine, M^{lle} Alice Berthier. — Carmen, M^{lle} Dezoder. — Clara, M^{lle} Nancy Berthin. — Rose, M^{lle} De Sylly.

de même ! Le premier acte de la *Clef du Paradis* rappelle d'une étonnante façon le premier acte du *Cadenas*. Et MM. Blum et Toché n'avaient pas eu plus connaissance de la pièce de MM. Chivot et Duru que MM. Chivot et Duru, dont le vaudeville a été représenté ce soir pour la première fois, n'ont copié la comédie de MM. Blum et Toché, jouée au Palais-Royal en décembre dernier. Or, voyez l'analogie : elle est tout ce qu'il y a de plus frappante. Hector Préfleuret vient d'épouser Carmen Valmontés, nature exaltée. Rentrant chez lui pour... consommer le mariage, il se trouve nez à nez avec un professeur de piano, retour d'Amérique, déchard et chevelu, Gaëtan Plumard — Plumard était le nom du pianiste, chevelu et déchard, du *Cadenas* — à qui Carmen a fait le serment solennel d'accorder sa main, refusée par ses parents. — « Plumard est revenu, s'écrie Carmen, j'appartiens à Plumard. Vous n'aurez la clef de ma chambre — la clef du Paradis, comme vous l'appellez — que le jour où vous aurez tué ou marié mon Gaëtan. » Fin du premier acte. Le second acte est employé par Hector à marier Plumard à Césarine. Césarine — ainsi s'appelaient encore M^{me} Chaumont dans le *Cadenas* — est la cousine excentrique et la demoiselle d'honneur un peu mûre de Carmen, la fille d'un major corse au teint basané, représenté par Francès : en a-t-il représenté en sa vie de ces mulâtres féroces et comiques !... Chambardi (c'est son nom) demande à son gendre trente mille francs de dot : Plumard n'en a pas le premier sou ; mais il est si bien

peigné (je vous recommande la coiffure à l'ange de Raimond) et il porte un si joli petit complet à carreaux, tout frais sorti de la *Belle Jardinière*. Plumard est agréé et son mariage irait comme sur des roulettes, sans Carmen, qui le force à retirer sa parole. Hector prétend qu'il n'a pas le droit de se dégager, et pour mieux le lui prouver, il le gifle sur les deux jones. Plumard a probablement l'habitude de la chose ; c'est à peine s'il y fait attention... Le troisième acte, qui ne tient d'ailleurs que fort peu à la pièce, est de la grosse, très grosse, trop grosse folie. Il se passe au bois de Boulogne ; le bois est en fleurs et il gèle à pierre fendre : expliquez-nous cela, mon cher Samuel, vous si soucieux ordinairement du décor et de la mise en scène. Cela veut-il dire que, ne comptant pas outre mesure sur la *Clef du Paradis*, vous avez négligé ce menu détail, bien résolu à ne faire aucun frais pour un vaudeville destiné à vivre ce que vivent actuellement les vaudevilles, quinze jours ou trois semaines au plus. Pourquoi celui-ci résisterait-il plus que les autres à l'abattage général ? Poursuivons. Le pianiste est bien trop couard pour venir au rendez-vous pris pour le duel, et il se fait remplacer par un huissier, signifiant à Hector une demande de dommages-intérêts. Cela n'empêche que Chambardi ayant dénoncé la *vendetta* à son gendre récalcitrant, c'est par une véritable chasse à l'homme que se termine l'aventure. Carmen, désormais fixée sur la valeur de son pianiste, restitue à Hector la « clef du paradis » ; Césarine, que ses vingt-sept ans ren-

a pour pensionnaires des filles de cocottes, pour « proviseuse » une vieille demoiselle, lasse de sa virginité, et pour professeur universel un ex-cabotin de province. On voit d'ici à quels développements peut prêter une donnée pareille. Pour un rien il y avait presque à tirer de là une curieuse et verveuse comédie. A tout le moins, il en devait sortir une farce amusante. M. Bisson n'a pas visé plus haut que la farce, et il faut avouer qu'il n'y a pas trop mal réussi. On a ri d'assez bon cœur à la Renaissance, comme il y a huit ans à Cluny, à la scène de la classe où le professeur enseigne les règles des participes en faisant polker et quadriller ses élèves. Une idée drôle, c'est aussi celle de ce pitre qui, pour donner ses leçons de langues vivantes, se grime en Anglais de vaudeville et en Allemand de café-concert. Sur ce fond comique, M. Bisson a brodé une intrigue suffisamment imbrogliée de quiproquos, comme il convient dans ce genre de farce. La fille du professeur a pour amoureux le pion du lycée, un jeune niais. La tante ou la « proviseuse » aime le futur de la susdite, le beau Raoul de Vol-au-Vent, qui lui-même a séduit Suzette, une des élèves, et qui est en même temps poursuivi par une cocotte, M^{lle} Tambourine, tante d'une autre élève. Cette Tambourine s'appelle aussi Rosita, et, sous ce nom, a conquis le cœur de Bobignac, oncle de Raoul. Que tout cela finisse

M. Corbière. — Polymnie, M^{me} Irma Aubrys. — Tambourine, M^{lle} Berthier. — Valentine, M^{lle} Boulanger. — Suzette, M^{lle} N.-Berthin.

par se débrouiller, vous n'en doutez pas une minute. Le tout est de savoir si le chemin ne paraît pas un peu bien long pour y arriver. Pas trop, ma foi ! Grâce à l'idée première, vraiment bouffonne, grâce à quelques mots au gros sel et à quelques situations franchement gaies, on a été jusqu'au bout d'un pas assez alerte. Vous ai-je dit que ce vaudeville était en même temps une opérette ? La musique y est abondante et facile, entremêlée, du reste, d'airs connus, comme la *Briguedondaine* ou *En r'venant d'la revue*, pas trop originale, mais heureusement rythmée. On a redemandé le quadrille dansé par ces demoiselles — toutes nobles ! — et l'on a fait fête à la partitionnette de M. Gregh, conduite par M. Ernest Vois. M. Vois se met volontiers à toutes sauces : ténor ou baryton, père noble ou jeune premier, le voilà au pupitre du chef d'orchestre. Quel nouvel avatar nous prépare-t-il maintenant ? M. Montcavrel (Cavenecadas) mène rondement et joyeusement son lycée de jeunes filles. M^{me} Irma Aubrys n'est pas moins divertissante en maîtresse de pension. C'est une bonne duègne de farce. M. Guy, qui a repris le rôle de Simplicie qu'il avait autrefois créé à Cluny, s'est fait bisser son solo de violon du troisième acte. M. Regnard est un très amusant Vol-au-vent. M^{lle} Berthier (toujours adroite comédienne), M^{lle} Boulanger et Berthin contribuent à l'excellente exécution de la pièce, pour laquelle M. Samuel nous a ménagé une assez agréable exhibition de jolies jambes, les jambes de la noblesse en maillots. — Le 30 juillet, on célébrait avec

entraîn sur le théâtre la centième d'*Un lycée de jeunes filles*. Le 1^{er} août avait lieu la clôture annuelle du théâtre, qui rouvrait un mois après, le 1^{er} septembre, toujours avec le même *Lycée de jeunes filles*, dont les représentations cessaient seulement le 4 octobre.

6 OCTOBRE. — Première représentation de *En scène, Mesdemoiselles!* revue en trois actes et un prologue de MM. Charles Clairville et Georges Boyer ¹. — Charles Clairville, qui a souvent « travaillé » dans le même genre avec son ami Ernest Depré, et avec « le maître » Paul Ferrier, — Charles Clairville, neveu de son oncle, et Georges Boyer, qui, avant d'être le courriériste théâtral du *Figaro*, le très envié successeur de Jules Prével, a écrit de gentils vers : n'est-il pas l'auteur des *Enfants* (ce n'est pas une « scie » que je lui monte), des *Enfants*, mis en musique par Massenet, de *Polichinelle et Bébé* et de vingt poésies qui font le bonheur des salons. *En scène, Mesdemoiselles* n'ajoutera rien à la réputation littéraire de notre aimable confrère, et M. Fernand Samuel, qui a joué la *Parisienne* (il s'est plu à le faire dire par M^{lle} Decroza), n'y acquerra, lui non plus, aucun titre de gloire. Peu leur importe à tous deux, pourvu qu'on aille voir se démener, très court vêtues au milieu de plai-

1. Jouée par M^{mes} Francine Decrosa, Irma Aubrys, Dezoder, Nancy, Berthin, Mary Burly, Emma George, Irma Perrot, Diane Eckert, Lila Mendoza, Tylda Raphaël, Musset, H. Garrisson, E. Garisson, et MM. Regnard, Edouard Georges, Bellot, Victorin, Gildes, Gaussins, Violet Corbiere, Colleuille, Morles, Gorby, Arnould, Desnoyers, Davin, Jack.

jeune, lançant gentiment le mot et gazant du mieux qu'il peut les allusions les plus risquées. M. Regnard a été pour beaucoup dans la bonne tournure qu'a prise la soirée. Ajouterai-je que la pièce était luxueusement montée et que l'apothéose du fond de la mer, machinée comme au Châtelet, était fort agréable à voir. *En scène, Mesdemoiselles !* eut donc une belle carrière...

16 DÉCEMBRE. — Première représentation des *Douze femmes de Japhet*, vaudeville en trois actes de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières, musique nouvelle de M. Victor Roger 1. — La vogue est dans « les petites femmes », telle est la devise de la Renaissance, dernière manière. — Puisqu'il en est ainsi, se sont dit MM. Mars et Desvallières, faisons entrer « les petites femmes » dans l'action, et ils nous ont servi chaud les *Douze femmes de Japhet*, qui rappellent assez heureusement les meilleurs succès du genre vaudeville. Il y a de tout un peu et beaucoup de « déjà vu » dans cette pièce prétendue nouvelle. Japhet a douze femmes à la fois, douze femmes légitimes — c'est vous dire que l'action se passe

1. DISTRIBUTION. — Japhet, M. Regnard. — Bauveau, M. Bellot. — Briquet, M. Edouard-Georges. — Cassoulet, M. Victorin. — Des Toupettes, M. Gildes. — Smith, M. Corbière. — Ernest, M. Colleuille. — Durozier, M. Moriès. — Codet, M. Gorby. — Des Eglettes, M. Arnould. — Un invité, M. Davin. — Un invité, M. Jack. — Deborah, M^{me} Irma Aubrys. — Arabella, M^{lle} Alice Berthier. — Clary, M^{lle} Emma George. — Béatrice, M^{lle} Tylda Raphaël. — Rebecca, M^{lle} De Backer. — Zinna, M^{lle} F. Mayer. — Mary, M^{lle} Lucy Albert. — Elisa n° 1, M^{lle} Dubois. — Elisa n° 2, M^{lle} Beckaert. — Belly, M^{lle} Berthe Garriçon. — Dorothee, M^{lle} Rosine. — Adelina, M^{lle} Georgina.

non pas en France, mais bien chez les Mormons, au bord du lac Salé, où, de Beaujolais qu'il était, notre Parisien est devenu Japhet Paterson, en achetant, avec la veuve de son prédécesseur, Déborah, un fond de commerce de conserves bien fait pour l'enrichir. Douze femmes !... La besogne est un peu rude : aussi Japhet l'allège-t-il en allant revoir chaque année la vieille Europe, où il passe deux mois de doux repos. Quand vient la belle saison, il s'adresse une dépêche à lui-même — Exposition universelle ou Congrès des fabricants de conserves — et le voilà parti pour Paris, où habite son oncle Baliveau, qui le déshériterait tout net s'il le savait marié.... Depuis le jour où il s'est vu affreusement trompé par une certaine Ernestine, surprise en flagrant délit avec un cabotin toulousain, nommé Cassoulet, Baliveau professe une sainte horreur du mariage, au point de s'être fait nommer commissaire de police tout exprès pour découvrir et constater des cas de divorce. Cassoulet, de son côté, s'est établi agent matrimonial dans le but de faire le plus de « maris » possible. Déjà curieuse, la rencontre de Cassoulet et de Baliveau deviendra tout à fait drôle en présence d'Ernestine, leur ancienne Ernestine, devenue, sous le nom d'Arabella, une des douze femmes, et non certes la moins piquante des épouses légitimes de Japhet. Le second acte, qui nous présente, se faisant leurs compliments de condoléances, les trois maris d'Ernestine, et nous montre les douze femmes de Japhet, débarquées à Paris pour filer leur époux,

prises pour douze cocottes ramassées dans une rafle et prenant elles-mêmes pour la propriétaire d'un hôtel fin de siècle le galant commissaire de police Baliveau, — le second acte, dis-je, a paru fort amusant. — Charmant, le chœur de M. Victor Roger : « Nous arrivons de l'Amérique » qu'on a redemandé à l'unanimité. Très heureusement trouvés aussi, les couplets de l'acte suivant : « Plus de douzième provisoire ! », fort bien dits par M^{lle} Alice Berthier, entraînant ses collègues. Succès donc pour le musicien. Succès aussi pour les vaudevillistes. Le troisième acte n'a pas refroidi la gaieté provoquée par le second. Il se passe à l'agence matrimoniale de Cassoulet, où Japhet vient pour caser ses femmes, agence clandestine de pari-mutuel, où, ravi de trouver un bon tuyau, le commissaire de police se laisse si drôlement aller à mettre vingt louis sur Volapuck. La farce de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières est joyeusement enlevée par MM. Regnard (Japhet), Bellot (Baliveau) et Victorin (Cassoulet). Citons aussi le brave Edouard Georges dans un rôle de domestique à tout faire : Edouard Georges sous l'habit rouge de l'homme du monde, c'est un rêve ! J'ai cité M^{lle} Alice Berthier, pleine d'entrain. Je voudrais dire aussi que M^{me} Irma Aubrys remplit aussi comiquement le rôle de Déborah que les petites femmes, ses collègues, remplissent gentiment, pour le plaisir des yeux des spectateurs, leur figuration. La Renaissance est redevenue, avec M. Fernand Samuel, un théâtre heureux.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- prés. pen- dant l'an- née.
<i>Pépère</i> , comédie-vaudeville.....	3		8
<i>Tailleur pour dames</i> , vaudeville.	3		12
<i>Une Tasse de thé</i> , comédie.....	1		4
<i>En livrée</i> , vaud.....	1		2
* <i>Les Vieux maris</i> , com.-vaud..	3	3 Février	37
<i>Le Petit Voyage</i> , comédie.....	1	14 Février	5
<i>Un Monsieur qui dîne en ville</i> , comédie	1		32
* <i>Le Mariage de Barillon</i> , c -v.	3	10 Mars	26
<i>C'est une femme du monde</i> , v..	1		26
* <i>La Clef du Paradis</i> , com.-vaud.	3	1 Avril	33
<i>Un Garçon de chez Very</i> , com..	1	1 Avril	33
<i>Le Cousin de Rosette</i> , vaud.....	1		35
<i>Un Lycée de jeunes filles</i> , v.-op.	3 a 4 t	3 Mai	141
<i>Le Dernier des Mohicans</i> , vaud.	1	10 Mai	127
* <i>En scène Mesdemoisellès</i> , rev.	3	6 Octobre	82
* <i>La Carte d'Hector</i> , vaud.....	1	14 Octobre	53
<i>Le Mari au Champagne</i> , com...	1	29 Novemb.	23
* <i>Les 12 femmes de Japhet</i> , v...	3	16 Décembre	19

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES

A la reprise de *Surcouf*, qui date des derniers jours de la précédente année, succédait, le 4 février, la première représentation de *Ma mie Rosette*, opéra-comique en trois actes de Jules Prével et M. Armand Liorat, musique de M. Paul Lacôme¹. Cette opérette aurait pu s'appeler la *Jeunesse d'Henri IV*, mais on a tellement abusé des jeunesses de roi que les auteurs ont préféré le terme plus gracieux de : *Ma mie Rosette*. C'est le Vert-galant qui fait les frais de la soirée. Le rideau se lève sur un décor de moissonneurs : le jardinier-chef du château de Nérac fait faucher ses blés. Aussitôt après la sieste de quatre heures, il procèdera aux accordailles de sa fille, la jolie Rosette, avec Vincent, jardinier plein d'ave-

1. DISTRIBUTION. — Vincent, M. Gobin. — Henriot, M. Huguet. — Frétillac, M. Vandenne. — Moustajon, M. Bellucci. — Allain, M. Larroque. — Ségurd, M. Dauteuil. — Lacoste, M. Fournier. — Rosette, M^{lle} Nesville. — Corisandre, M^{lle} Vernon. — Gisèle, M^{lle} Thirion. — Nicette, M^{lle} Montbars. — Clochette, M^{lle} Germaine.

—sa seconde apparition sur les planches après le page de *Jeanne d'Arc*, depuis sa sortie du Conservatoire. Charmante, jolie même, et si touchante dans son émotion ; la voix est un peu faible, mais la jeune cantatrice s'en sert bien, et il y a dans son jeu tous les instincts d'une comédienne. Est-ce une étoile qui se lève ?... L'éloge de la voix de M. Huguet n'est plus à faire : quel dommage qu'il ne chante pas d'une façon un peu plus distinguée ? M. Gobin est toujours le pitre désopilant, au jeu énorme, mais plein de drôleries. Son Vincent est la joie de la pièce. M^{lle} Noémie Vernon est une baronne de Frétillac pleine de morgue ; mais elle est bien mal partagée. M. Vandenne, qui sort de l'Odéon, est une bonne ganache.

14 MARS. — Première représentation de *l'Œuf rouge*, opéra-comique en trois actes de MM William Busnach et Albert Vanloo, musique de M. Edmond Audran ¹. — Nous sommes, au premier acte, à l'auberge du Dauphin d'argent, près de la barrière du Trône, en 1810. C'est là que se sont donné rendez-vous, déguisés en marchands de bestiaux, trois conspirateurs, dont un seul est sincère, le marquis de Vieux-Pignon, jobardé par les deux autres : son neveu et l'ami de son

1. DISTRIBUTION. — Rossignol, M. Gobin. — Hector, M. Huguet. — Muscade, M. Larbaudière. — La Hurlubière, M. Guyon fils. — Vieux Pignon, M. Duhamel. — Boniface, M. Bellucci. — Adhémar, M. Larroque. — Ramolowski, M. Vandenne. — Gontran, M. Karl. — Loustot, M. Fournier. — Basquine, M^{lle} J. Thibault. — Stella, M. Leriche. — M^{me} Benoist, M^{lle} Fanzi. — Toinette, M^{lle} Montbars. — Loison, M^{lle} Germaine.

toile à matelas de Paillasse. De cette façon ni vu ni connu, je t'embrouille, l'honneur de M^{me} La Hurlubière est sauvé. Fin du premier acte. Le second nous montre l'ancienne place de la Bastille et son fameux éléphant, — l'éléphant qui servait de refuge au petit Gavroche des *Misérables* — auquel est adossée la baraque de Rossignol, dit Paillasse. Le patron est revenu, rapportant l'œuf rouge ; le pitre Muscade le trouve dans la limousine de son maître, et le mange, sans penser à mal. On le lui réclame ; il le remplace, sans y voir plus de malice, par un œuf blanc. — « Un œuf blanc ! Vive le roi ! » s'écrie le marquis de Vieux-Pignon. Il n'en faut pas plus pour qu'il soit immédiatement conduit au poste, en même temps que son complice Rossignol. Celui-ci a beau protester ; personne ne croit à son innocence. Bien mieux, que dis-je, pire que cela : voilà qu'on ne veut plus reconnaître en lui le Paillasse qu'il est bien réellement. Sa place est prise par un Sosie, le lieutenant Hector, qui, toujours pour sauver Stella, dont la présence à la barrière du Trône se trouverait inexplicquée, se fait passer pour Paillasse. — Pauvre Paillasse, auquel on prend son nom et sa femme ! La situation est quasi-dramatique. Dramatique et touchante encore au troisième acte, où Paillasse refuse à son tour de reconnaître sa femme — sa traîtresse de femme ! — qui le vient réclamer chez Fouché. Il faut, pour le convaincre, qu'Hector et Stella lui donnent les preuves palpables de leur amour, et ce morceau en mouvement de valse, que j'ap-

pelleraï le quatuor des preuves, est un des bijoux de la partition fine et délicate d'Edmond Audran, l'une des meilleures et des plus soignées du compositeur de la *Mascotte* et du *Grand Mogol*. Nous citerons encore les couplets : « Ne suis-je pas ton sapajou ? » le final du premier acte : « Ah ! la bonne tête ! » la jolie valse : « Voici l'aube vermeille » que le jeune ténor Larbaudière a chantée d'une voix délicieuse (on la lui a redemandée trois fois) ; le terzetto-bouffe : « C'est le bottier ! » et les couplets : « Monsieur, quelle mouche vous pique ? » que M^{lle} Jeanne Thibault a fort gentiment dits. Très en progrès comme comédienne, M^{lle} Jeanne Thibault est une charmante Basquine. Gobin, le fantaisiste Gobin, qui nous a si souvent fait rire, aurait-il également le don des larmes, et a-t-il voulu nous rappeler Frédéric Lemaître que nous avons vu, jadis, sur cette même scène des Folies ? Toujours est-il qu'il est excellent dans Paillasse, et qu'avec M. Guyon fils, qui donne une si plaisante allure à M. La Hurlubière, M^{lle} Augustine Leriche, une très amusante Stella, M. Huguet, un beau lieutenant de chasseurs, il eût sauvé la pièce, si elle avait pu être sauvée. — *L'Œuf rouge*, assez froidement accueilli par la presse, n'aura guère plus de trente représentations...

15 AVRIL. — Reprise de *Rip*, opéra-comique en trois actes et sept tableaux de MM. Henri Meilhac, Philippe Gille et Farnie, musique de M. Robert Planquette ¹. — Rip ! Rip ! Rip ! Hurrah !

1. DISTRIBUTION. — Nick Veder, M. Gobin. — Rip, M. Hu-

larmes aux yeux — quand Rip ayant chanté la romance : « C'est malgré moi », sa fille et son gendre se sont jetés dans ses bras... La musique de M. Planquette, autre homme d'esprit, rappelle peut-être un peu trop cette fois la tragédie dont il était question dans le *Monde où l'on s'ennuie*, et où il y avait un beau vers. Il a trouvé une jolie mélodie, et il la ramène avec une constance à citer aux meilleurs ménages. Le fantastique du second acte a certainement moins réussi au compositeur des *Cloches de Corneville* que la belle humeur champêtre qui règne au premier et au troisième acte, et s'épanche en phrases courtes et sautillantes d'une aimable tournure. Musique sans prétention écrite à la bonnefranquette, — à la bonne planquette pourrait-on dire. Tout le monde a fredonné : « C'est un rien, un souffle, un rien », et le joli trio de la fin du premier acte : « Mes enfants sachez qu'en ménage » qui reparait au troisième acte, a été acclamé comme il le méritait. M. Huguet se fait de nouveau chaleureusement applaudir comme chanteur et comme comédien dans le rôle de Rip, que créait autrefois avec distinction M. Brémont — le Jean Morel du Château-d'Eau — nous révélant à l'improviste une charmante voix d'amateur. M^{lle} Nesville est une très intelligente et très gentille Nelly. Gobin est tout bonnement exquis dans le rôle de Nick ; il nous fait pâmer de rire en soupirant en voix de tête ses couplets du premier acte : « Ecoutez, je vais tout dire », et le quatuor de l'*Amour* : « Mais trouvez-moi donc quéqu'chose d'aussi bon » a été fort bien enlevé par Gobin, par Guyon fils,

qui s'est fait, dans Ischabod, une si bonne tête de médecin de village, et par M^{lle} Augustine Leriche une Kate exubérante et amusante au possible.

24 MAI. — Première représentation du *Hanneton d'Héloïse*, vaudeville en quatre actes de M. Georges Duval ¹. — Il y a « pièce d'été » et « pièce d'été : » le *Hanneton d'Héloïse* est loin de valoir *Coquin de Printemps* ! C'est, cette fois, l'imbroglia connu, un peu trop connu, se dénouant, au dernier acte, d'une façon un peu bien pénible. Le premier, où l'on voit Gobin, le patron de la *Bobine d'or*, faire si drôlement l'empressé auprès de sa jolie cliente, M^{me} de Saint-Phar, une cocotte qu'il prend pour une femme du monde, le premier acte, dis-je, est d'une piquante observation. Les autres ne sortent pas du moule convenu des quiproquos usés. A force de vouloir mettre peu de chose en un vaudeville d'été, le vaudeville « bon enfant et sans prétention, » on finira par n'y plus rien mettre du tout... M. Gobin, l'excellent comique déjà nommé ; Guyon fils, qui lui donne si gaiement la réplique ; Montbars, venu de l'Odéon tout exprès pour compléter le trio bouffe ; Vandenne, qui, déjà, avait lâché l'art classique pour la pure grimace ; M^{lle} Augustine Leriche, avec son exubérante fantaisie ; la petite Stella, avec sa verve de bon aloi, et M^{lle} Marie Patry, avec sa gentillesse, ont du

1. DISTRIBUTION. — Chalandrin, M. Gobin. — Robinard, M. Montbars. — Chapusot, M. Guyon. — Boulencœur, M. Vandenne. — Désiré, M. Fournier. — Héloïse, M^{lle} Leriche. — Hortensia, M^{lle} Stella. — Cécile, M^{lle} M. Patry. — Delphine, M^{lle} Laborie.

moins mis tous leurs soins à donner au *Hanneton d'Héloïse* l'envolée d'un demi-succès.

20 JUIN. — Reprise de la *Fille de l'air*, féerie-opérette en trois actes et sept tableaux de Cogniard frères et Raymond, couplets nouveaux de M. Armand Liorat, musique nouvelle de M. Lacôme ¹. — La sylphide Azurine, condamnée à subir une épreuve — l'épreuve terrestre — avant de remonter au ciel, d'où elle verra tranquillement s'écouler les siècles, a créé une expression bien connue. « Jouer la fille de l'air » ne vient pourtant pas, me dit-on, de la populaire féerie des frères Cogniard, créée en 1837 par M^{lle} Nathalie, mais d'un vaudeville en un acte joué plus tard aux Variétés et intitulé *les Fille de l'air*. Peu vous importe, n'est-ce pas ? Tout ce que je puis vous dire — les collections de la Bibliothèque nationale ne m'ayant rien appris à ce sujet — c'est que le vaudeville d'autrefois, transformé en opérette par les soins de MM. Liorat et Lacome, nous a paru, malgré ce prétendu rajeunissement, singulièrement recoco. A qui M. Micheau, le sympathique directeur des Folies-Dramatiques, a-t-il dédié cette reprise d'une pièce démodée ? Aux grandes personnes qui, raisonnablement, ne peuvent s'amuser de ce naïf scénario, ou aux enfants, pour qui me semblent un peu risqués les plaisanteries grivoises et les pas lubriques de

. DISTRIBUTION. — Aquilonet, M. *Germain*. — Rutland, M. *Larbaudière*. — Mathias, M. *Vandenne*. — Azurine, M^{lle} *Nesville*. — Eolin, M^{lle} *Stella*. — Lucette, M^{lle} *Marg. Iveral*. — Martha, M^{lle} *Génat*. — Reine des Génies, M^{lle} *Vernon*. — Reine des Willis, M^{lle} *Montbars*.

de marque un peu vulgaire — le titre seul en indique le cru — mais dont l'effet a été énorme, du moins le premier soir, non seulement sur une claque admirablement dressée, mais encore sur un public, le public du quartier, qui n'a cessé de s'esclaffer à des plaisanteries un peu bien grosses et à des scènes qui tiennent souvent plus de la parade et de la pantomime que de la comédie. — Mais les Folies-Dramatiques ne sont pas le Théâtre-Français, pas plus que Valabrègue n'est Molière, — ni même Labiche... Sachons borner nos désirs et nous amuser du *Pompier de Justine*. Justine, c'est la bonne de l'huissier Blanchinet — oh ! ces huissiers : ce que M. Valabrègue leur en veut et ce qu'ils écopent dans la pièce, ce n'est rien de le dire — Justine donc est amoureuse de la belle barbe blonde d'un sapeur-pompier qu'elle a rencontré aux abords des Halles. Or, cette superbe barbe est une barbe postiche : c'est celle de Blanchinet qui s'en revêt pour pénétrer incognito chez M^{me} Eglantine Durozoir. Car Blanchinet est un honnête homme, qui craint autant d'être découvert par sa femme que d'être pincé par le mari d'Eglantine. Durozoir est un bon toqué président de la Société « vraiment » protectrice des animaux et tellement épris des bêtes qu'il mange des biftecks aux pommes sans biftecks, des omelettes sans œufs, ne va jamais qu'en chemin de fer ou en

M. Germain. — Durozoir, M. Guyon fils. — Dozulé, M. Blanchet. — Flipot, M. Camus. — Justine, M^{lle} Leriche. — Léonie, M^{lle} Harris. — Eglantine, M^{me} Vialda. — Auguste, M^{lle} Séguin.

étaient si durs ?... Justine, grassement dotée, épousera son faux pompier, et Blanchinet, guéri des aventures, n'éteindra plus d'autre feu que celui du foyer conjugal. La morale est sauvée : merci, Valabrègue ! Et bravo, M^{lle} Leriche, une Justine absolument supérieure : bravo Germain — car Germain, c'est Germain lui-même, l'idole du public qui se tord avant qu'il ait parlé — bravo, Gobin et Guyon fils, qui nous avez mené bon train cette farce au gros sel. J'aime aussi M^{lle} Harris qui, sautant du drame à pieds joints dans le vaudeville, eût pu se casser le cou et ne s'est même pas froissé le petit doigt : c'est une très élégante Léonie : Blanchinet aura raison de s'en contenter et de la contenter.

1^{er} OCTOBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Gillette de Narbonne*, opéra-comique en trois actes de MM. Chivot et Duru, musique de M. Edmond Audran ¹. — La pièce est un peu longue et les vingt-quatre morceaux de musique qu'elle porte lui sont parfois une charge assez lourde. L'excuse à cette prolixité, si on voulait plaider, serait qu'il n'existe guère de plus beau prétexte à romances et à chansons que le vieux fabliau de *Gillette de Narbonne*. Félicien David l'avait pensé ainsi lorsqu'il fit autrefois son opéra-comique du *Saphir* ; ses librettistes, comme

1. DISTRIBUTION. — Le comte Roger, M. Huguet. — Olivier, M. Ch. Lamy. — Griffardin, M. Germain. — Le roi René, M. De Quercy. — Le Sénéchal, M. Morlet. — Richard, M. Karl. — Landry, M. Fournier. — Barigont, M. Armand. — Gillette, M^{lle} Zelo Duran. — Rosita, M^{lle} Nesville. — Châteauneuf, M^{lle} Murette. — Boislaurier, M^{lle} Demoulin.

ceux de M. Audran, avaient emprunté le rôle à Boccace, sans négliger de consulter aussi la comédie de Shakespeare intitulée : *Tout est bien qui finit bien*. Gillette a donc donné au roi René un élixir qui l'a sauvé d'une grave maladie. Pour l'en récompenser, le roi la marie au comte Roger de Lignolles. Mais Roger est un coureur d'aventures galantes; aussi n'accepte-t-il qu'à contre cœur de devenir la monnaie dont le roi paie les honoraires de son gentil médecin. Et voilà qu'au sortir de la cérémonie nuptiale, il part pour la guerre de Naples, abandonnant Gillette à laquelle il laisse ce billet ironique; « Je ne consentirai à vous reconnaître ma femme que le jour où vous me présenterez un enfant dont je serai le père! » Cependant Gillette ne veut pas en avoir le démenti; elle suit son mari à Naples sous un déguisement et se substitue à une certaine Rosita, dont celui-ci avait obtenu un rendez-vous... Comme il faisait nuit noire à ce moment, Roger ne s'est pas aperçu du changement de personne ni comme quoi, infidèle d'intention, il devenait fidèle par circonstance et malgré lui. Vous jugez de l'effarement du pauvre comte, lorsque revenu dans ses domaines de Provence, il y retrouve sa femme mère d'un enfant que justement ce jour-là on s'appête à baptiser!... Cependant Gillette lui remet l'anneau qu'elle lui avait pris au doigt, lors de leur rencontre à Naples, et, par cette preuve d'identité fait éclater son innocence. Tout est bien qui finit bien. M. Edmond Audran a de la facilité — il l'a, Dieu merci!

assez prouvé depuis lors — de la facilité et de la grâce dans le tour mélodique. Il a écrit, pour *Gillette*, vingt-quatre morceaux, ainsi que je vous le disais tout à l'heure : c'est beaucoup... Parmi les plus piquants et les plus justement applaudis, aux Folies comme aux Bouffes, on peut citer la chanson à trois temps sur laquelle Gillette fait son entrée au premier acte, ainsi que le duo des souvenirs entre Huguet et M^{lle} Zélo-Duran, avec son très heureux motif de valse dit à l'unisson ; puis, au second acte, l'élégant chœur d'introduction et un trio où abondent d'excellents traits de comédie lyrique. On a redemandé à M^{lle} Nesville les jolis couplets du « Turlututu », comme on avait redemandé la fameuse « Chanson du sergent Briquet », que M^{lle} Zélo Duran souligne un peu trop. M^{me} Montbazon y mettait, ce me semble, plus de finesse et de grâce. On a justement applaudi encore, au troisième acte, la romance du parrain, que Lamy chante dans la perfection, de sa jolie voix de ténorino. Que dire de Germain, — ce singe très spirituel — sinon qu'il a fait rire aux larmes la critique et le public, qui l'adore !

8 NOVEMBRE. — Première représentation de *l'Egyptienne*, opéra-comique en trois actes et onze tableaux, paroles de MM. Chivot, Nuitter et Beaumont, musique de M. Charles Lecocq¹. Nous

1. DISTRIBUTION. — Cassegrain, M. Gobin. — Hector, M. Hérault. — Aboul Abbas, M. Guyon. — Kacem, M. Montaubry. — Descharmottes, M. Maillard. — Le général Lefort, M. Paravicini. — Delphine, M^{lle} Pierny. — Djemileh, M^{lle} Nesville. — Thérèse, M^{me} Aciana. — Mirza, M^{me} Vialda. — La générale de Montalban, M^{me} Genat.

sommes à Toulon en 1798. Gonflé au gaz — déjà! — le ballon le *Tricolore* va s'enlever dans les airs, et ce spectacle, assurément très nouveau alors, réunit une foule énorme. Le capitaine Hector Flanchard y rencontre son ancien camarade, le substitut Descharmettes, et lui raconte comme quoi ayant sauvé, la veille, une charmante amazone dont le cheval s'emballait, il est lui-même aujourd'hui très « emballé » — c'est-à-dire très épris de sa belle inconnue. La voici justement, accompagnée de sa mère: c'est M^{lle} Delphine de Montalban, à qui M. Descharmettes présente officiellement son sauveur. Un service en vaut un autre: Hector ne tardera pas à souffler à Descharmettes la fiancée qu'il guignait... En effet, M^{lle} Delphine ayant eu l'idée de monter, pour voir, dans la nacelle du ballon qu'on devait retenir pendant quelques instants captif, et dont le câble se trouve inopinément rompu, le capitaine s'est bravement accroché à la corde, et voilà nos deux jeunes gens bientôt réunis dans les nuages. C'est le moment ou jamais, de chanter un duo d'amour, et vous pensez qu'ils ne manquent pas une si belle occasion. Un instant on a pu croire que l'aérostat allait échouer en pleine mer; mais Cassegrain, le fidèle serviteur de la famille de Montalban, est arrivé fort à temps pour transvaser les deux naufragés du frêle panier d'osier dans une solide barque qui les ramène à terre... A terre, où ils sont mariés dare dare, au nez de Descharmettes. et à celui de la mère, qui tenait pour le magistrat contre le militaire. L'un et l'autre sont, d'ail-

leurs, bientôt vengés : au sortir de la cérémonie, un ordre d'embarquement oblige l'officier d'état-major du général en chef à laisser-là sa jeune femme, le jour même de la noce, et à mettre le cap sur l'Égypte. Nous le retrouvons — le lendemain de la bataille des Pyramides qui l'a fait commandant, — au Caire, où, blessé d'un coup de feu, dans une révolte des habitants contre les Français, il est transporté dans la maison de Djemilch, fille du cheick Aboul-Abbas. L'Égyptienne — c'est elle qui donne son nom à la pièce — a soigné et guéri l'officier français, qu'elle aime, et à qui elle propose tout tranquillement de faire venir sa femme. — « Nous serons deux, voilà tout ! » Hector, séduit par tant de grâce et de gentillesse, pencherait assez facilement, ce nous semble, du côté de la polygamie — l'homme n'est-il pas né polygame ? — Mais Delphine qui a fait la traversée pour retrouver son mari, n'entend pas de cette oreille... Tout finirait assez mal — pourvu que cela finisse, c'est tout ce que nous demandons ! — si l'Égyptienne, qui est décidément d'une bonne pâte, ne renonçait d'elle-même au brave giaour pour épouser un grand diable de cheick, le nommé Kacem, qui ne dérange pas de toute la pièce. La victoire d'Aboukir, précédée d'une amusante parodie de la Belle Fatma, par Gobin-Cassegrain, termine heureusement une soirée *plutôt* longue. Peu, trop peu d'esprit, et vingt-quatre morceaux de musique !... Les librettistes nous ont paru chiches ; le compositeur s'est montré vraiment prodigue de couplets tom-

bant d'une façon assez banale les uns par dessus les autres... Une entraînant marche militaire avec chœur ; une originale proclamation composée sur le rythme du *Chant du départ*, le gentil duetto de la Drogue : tels sont, à peu près, les seuls morceaux qui émergent de cette partition débordante, de l'auteur, si souvent mieux inspiré, de la *Fille de Mme Angot* et de *Giroflé-Girofla* du *Petit Duc* et de la *Petite Mariée*. Ce dernier ouvrage fut justement l'un des premiers succès, aux Menus-Plaisirs, de M^{lle} Jane Pierny, qui prête au rôle de Delphine le charme de sa beauté infiniment distinguée et de sa voix toujours bien joliment timbrée. C'est aussi aux Menus-Plaisirs que, l'hiver dernier, nous fîmes connaissance avec M. Hérault, qui chantait Pippo de la *Mascotte*. Sans posséder le vibrant organe de M. Huguette, son prédécesseur aux Folies-Dramatiques, M. Hérault est un agréable baryton. M^{lle} Nesville (Djemileh) a de la gentillesse, et M. Montaubry, le fils de l'ancien ténor de l'Opéra-Comique, a de la conviction, trop de conviction même dans un rôle aussi ingrat que celui de Kacem. M^{lle} Vialda a du zèle, beaucoup de zèle ; la conscience qu'elle a mise à « colorer » le personnage de Mirza en est une preuve. M^{me} Aciana vaut certes mieux que le « panne » de Théréson, qui lui a été distribuée. Nous avons dit le succès de Gobin dans sa drôlatique imitation de la Belle Fatma. Notons la bonne « tête de pipe » que donne M. Guyon au cheick Aboul-Abbas, et mentionnons le déshabillé, aussi indécent que possible

au verso, des Almées de Mourad-Bey. La pièce était d'ailleurs fort bien montée, et M. Henri Micheau, du moins, ne méritait que des compliments. Décors, costumes, uniformes et défilés militaires, tout cela était digne d'un grand théâtre. L'*Egyptienne*, quittait pourtant avant la fin du mois de novembre l'affiche des Folies-Dramatiques. Le 28 on reprenait la *Fauvette du Temple*, et la pièce de Paul Burani, la musique d'André Messager, remportaient un succès que n'avaient pas épuisé encore les cent cinquante ou deux cents représentations d'il y a quatre ans. M^{me} Jeanne Thibaut, MM. Gobin, Hérault, Guyon fils, étaient applaudis, bissés, acclamés. Les Folies avaient désormais leur pièce du jour de l'an.

	Nombre d'actes	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- prés. pen- dant l'an- née.
<i>Surcouf</i> , opérette.....	3		39
<i>Le Grand Turc</i> , vaudeville.....	3		40
* <i>Ma Mie Rosette</i> , opéra-com....	3	4 Février	41
<i>L'Affaire Mitoufflard</i> , vaud.....	1		46
* <i>L'Œuf rouge</i> , opéra-comique...	3	14 Mars	37
<i>Le Truc du Colonel</i> , vaudeville..	1		27
<i>Rip</i> , opéra-comique	3 a. 7 t.	15 Avril	20
* <i>Le Hannebon d'Héloïse</i> , vaud..	4	24 Mai	26
<i>Il y a vingt ans</i> , vaudeville....	3		66
<i>La Fille de l'Air</i> , féerie-op.....	3 a. 7 t.	20 Juin	45
* <i>Le Pompier de Justine</i> , c. b...	3	1 Septembre	34
<i>La Rosière d'occasion</i> , vaud....	1		107
<i>Gillette de Narbonne</i> , op.-c.....	3	1 Octobre	37
* <i>L'Egyptienne</i> , op.-com	3 a. 11 t.	8 Novemb.	22
<i>La Fauvette du Temple</i> , op.-c...	3	28 Novemb.	40

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

la scène de l'Eden aux lieu et place du premier mime de la rue Boudreau, et enfin entrer dans la cage du lion Gulistan au Moulin-Rouge. De cette façon, les turpitudes que l'oncle reprochait à son neveu seront égales des deux côtés : Des Burettes ne pourra plus refuser Emmeline à son cousin pour cause de « grande vie ». Vous voyez, sans que j'aie besoin d'insister, les « naturels » de Condé-sur-Noireau transportés en plein *high-life*. Mais ce que vous ne voyez pas, et ce qui était amusant à voir, c'est la tête d'Albert Brasseur en clarinette « naturelle », amoureux de la Cornetta. Et puis, le clou auquel le directeur des Nouveautés espérait accrocher le succès de la *Grande Vie* était le troisième acte, représentant la scène de l'Eden avec les danseuses en maillot, vues... de dos et les dessous de ladite scène où se jouait le drame, je veux dire le vaudeville sans prétention de MM. Bocage et Decourcelle. Très amusant, je l'ai dit, Albert Brasseur en ses divers avatars. Et pleine de zèle, M^{me} Bonnaire (l'ex-étoile de l'El-dorado). Citons MM. Mauge, Guy et Emile Petit. Très gracieuse et très intelligente, comme toujours, M^{lle} Juliette Darcourt (la Cornetta).

11 FÉVRIER. — Première représentation de *Nos Jolies Fraudeuses*, comédie-vaudeville en trois actes de M. Alexandre Bisson ¹. Tout comme les

1. DISTRIBUTION. — De Vertonsac, M. *Brasseur*. — Victorin, M. *Albert Brasseur*. — Braisillon, M. *Mauge*. — Durandin, M. *Guy*. — Félix, M. *Petit*. — Tournebois, M. *Lauret*. — Blondel, M. *Bourgeotte*. — Pauline, M^{lle} *Lucie Davray*. — Georgette, M^{lle} *J. Darcourt*. — Estelle, M^{me} *Billy*. — Betty, M^{lle} *Emma Carina*. — Fernande, M^{lle} *Céline Sorel*. — Mariette, M^{lle} *Roger*. — Alice, M^{lle} *Debuchy*.

jeunes, le théâtre des Nouveautés cherche sa voie. Il passe successivement du vaudeville à l'opérette de la bouffonnerie à la revue. Si le succès indique l'orientation, il ne me paraît pas que ce soir les Nouveautés l'aient enfin trouvée. Il ne nous sera pas facile de démêler tous les imbroglios dont M. Bisson a semé sa comédie-vaudeville. (Pourquoi comédie?) Le jeune Victorin, employé au ministère des finances, direction des contributions directes, bureau des dames seules, se présente chez la jolie dégraffée, Georgette de Montézuma, pour les constatations légales, — la dernière loi ayant imposé ces demoiselles sur leur revenu. Victorin est joli garçon, Georgette voudrait tâter du mariage, ils vont se prendre à l'essai pour un mois. Georgette est incitée par l'exemple de son amie, Pauline, ex-Clara-l'Anguille, qui s'est fait épouser par un vieux savant très riche et très noble — il est baron, — qui l'a prise pour une honnête femme. Au théâtre, tous les vieux savants sont naïfs, il n'y a même plus que chez eux que l'on retrouve la naïveté. Pauline, qui s'ennuie, présente Georgette au baron, elle ira passer avec son amie une quinzaine de jours au château. D'un côté Victorin est à la recherche de Clara-l'Anguille qui a disparu du boulevard sans laisser de trace; d'un autre côté un ancien amant de Clara, Durandin, a une envie folle de revoir la jolie femme depuis qu'elle est mariée. Vous voyez, tout y est : c'est admirablement préparé, les quiproquos vont s'enchaîner les uns aux autres; c'est même trop bien préparé, cela se

voit. Le second acte nous conduit dans la propriété du baron de Vertonsac. Le vieux savant, jaloux de son naturel, a inventé un phonographe, il l'expérimente aux dépens de sa femme : l'instrument, bien caché dans un coin, servira à reproduire toutes les conversations de la baronne. — C'est la première fois que nous voyons le phonographe au théâtre. — Tous défilent devant ce témoin impassible, Victorin toujours à la recherche de Clara-l'Anguille et qu'on présente en qualité de préfet, et Georgette et Durandin. Il enregistre fidèlement les conversations compromettantes des deux amants, les propos égrillards des invités, les aveux de la baronne et les quiproquos les plus ahurissants au milieu desquels le plus fidèle instrument, pas plus que nous ne doit se reconnaître. Il va de soi que le mari détrompé renverra l'Anguille au Moulin-Rouge, lieu de ses ébats habituels, pour la plus grande gloire de la morale et du phonographe. Comme quoi la science a du bon ! s'écrierait Prud'homme. D'aucuns affirmeront, disions-nous alors, que cette bouffonnerie est faite suivant les règles ; ils vous feront admirer l'art des préparations, avec quelle habileté l'auteur pose ses prémisses, avec quelle adresse il en tire tous les quiproquos habituels du genre ; enfin, ils vous prouveront que, le dit vaudeville étant bien fait vous devez vous y amuser énormément. Dans ces grosses bouffonneries, la formule ne suffit pas toujours ; elles ne peuvent se sauver que par une verve intense, un esprit du diable, de la gaiété, de l'entrain, de

la légèreté. Malheureusement l'esprit de M. Bisson est un peu du genre de celui-ci : « Suppose que tu t'appelles : yau de poêle et que je te demande : — Comment t'appelles-tu yau de poêle. » Pour bien fait, c'est bien fait, il n'y manque que la pièce. Ceci nous rappelle un mot du prince de Condé sur l'abbé d'Aubignac, le pédant législateur de la tragédie au xvii^e siècle, qui s'avisa un jour de passer de la théorie à la pratique : « Je sais bon gré à l'abbé d'Aubignac d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote ; mais je ne puis pardonner à Aristote d'avoir fait faire une si mauvaise tragédie à l'abbé d'Aubignac. » Une mauvaise pièce est rarement bien défendue. *Nos jolies fraudeuses* l'étaient mal, nous mettions à part Brasseur père, dans le vieux savant ; M^{me} Billy, qui a sauvé par son tact un rôle bien ressassé de vieille fille amoureuse, mais les autres ! Albert Brasseur n'a que sa voix de crécelle dont les effets commencent un peu à s'user. M^{lles} Davray et Darcourt, M^{lle} Carina se contentaient d'être agréables à voir. MM. Maugé et Guy n'avaient pas grand chose à dire. — Les Nouveautés étaient à la recherche d'un nouveau genre.

A partir du 1^{er} mars, *Nos jolies Fraudeuses* étaient accompagnées sur l'affiche par le *Misanthrope et l'Auvergnat* de Labiche, avec Brasseur dans le rôle de Machavoine, qu'il a créé ¹.

1. DISTRIBUTION. — Machavoine, M. Brasseur. — Chiffonet, M. Maugé. — Coquenard, M. Emile Petit. — Bastien, M. Dubois. — Un domestique, M. Prosper. — Prunette, M^{me} Carina. — M^{me} Coquenard, M^{me} Aimee Martial.

29 MARS. — Première représentation de la *Vocation de Marius*, pièce en trois actes de MM. Fabrice Carré et Albert Debelly, musique de M. Raoul Pugno ¹. — Marius veut être... Coquelin : telle est sa vocation. A Poitiers, où il potasse son droit pour être agréable à maman qui a rêvé de faire de lui un notaire en redingote, il a vu jouer Coquelin, et depuis lors — ô influence des tournées sur les jeunes imaginations de province ! — la gloire de l'illustre comédien l'empêche littéralement de dormir. A peine est-il refusé à son examen qu'il débarque à Paris, où il espère bien trouver un engagement. Le hasard — un de ces hasards de vaudeville qu'il ne faut ni discuter, ni expliquer — le fait tomber dans une brasserie de femmes, tenue par sa mère, M^{me} Charles, et dont la jeune caissière, Estelle — celle-ci a la vocation du mariage — s'intéresse à son sort. Estelle est justement la nièce de Grisaille, l'agent dramatique bien connu. Marius court chez Grisaille. — « Que voulez-vous jouer ? » lui demande l'agent. — Les beaux rôles ! — Oui, comme tout le monde, mais encore ? — Les amoureux... — Je vous vois plutôt dans les valets. » Et, pour lui apprendre l'emploi, Grisaille en fait son domestique. C'est sous le tablier qu'il retrou-

1. DISTRIBUTION. — Latarède, M. *Brasseur*. — Marius, M. *Albert Brasseur*. — Grisaille, M. *Maugé*. — Un Monsieur, M. *E. Petit*. — Le Régisseur, M. *Lauret*. — Adolphe, M. *Dubois*. — Un garçon de café, M. *Jacotot*. — Le garçon de théâtre, M. *Prosper*. — Estelle, M^{me} *Théo*. — M^{me} Charles, M^{me} *Mace-Montrouge*. — Babette, M^{lle} *Roger*. — Chochotte, M^{lle} *Mithoir*. — Coralie, M^{lle} *Leris* — Louloute, M^{lle} *Barrot*.

ve Estelle, que M^{me} Charles a chassée de chez elle parce qu'elle a pris fait et cause pour son fils. C'est le plumeau à la main qu'il est lui-même retrouvé par sa mère venant la larme à l'œil, réclamer l'enfant prodigue. — « Encore une Marie Laurent ! » fait Latarède, le doyen des abonnés du théâtre de Castres, venu chez Grisaille pour recruter une troupe. Et la scène où Latarède prend M^{me} Charles pour un premier rôle de drame passant une audition est certainement la trouvaille de la pièce... M^{me} Charles a si bien joué son rôle qu'elle est engagée comme duègne — vous voyez que c'est de la pure bouffonnerie — et qu'elle suivra son fils Marius à Castres, où nous retrouvons également Grisaille comme directeur subventionné et sa nièce Estelle, fleuriste du théâtre et préposée à la location. Le troisième acte est le fameux soir des débuts de la nouvelle troupe. Grisaille en a trouvé une bien bonne. Latarède l'ayant prévenu que les abonnés aimaient surtout les rôles à maillot, il a mis dans *Faust* quatre pages, chantant à l'unisson le rôle de Siébel : « Faites-lui mes aveux... » Et dès qu'il y a un froid, il lance les pages... Le public est ravi et applaudi. Il applaudit aussi M^{me} Charles — c'est la fortune de mon théâtre ! dit Grisaille — mais il refuse impitoyablement Marius qui a pourtant fait preuve de bonne volonté en chantant *Faust*, après avoir joué la *Tour de Nesle* et le *Maître de forges*. Marius n'a plus qu'une ressource : il épouse Estelle — je vous ai dit qu'elle avait la vocation du mariage — et embrasse son père dont il n'a jamais su

théâtre avec les *Ménages parisiens* en route pour la province, M. Paul Alhaiza a loué la salle pour nous y faire entendre, ce soir, traduit en français, un opéra-bouffe wallon qui a fait, cet hiver, courir tout Bruxelles au théâtre Molière. Je doute que tout Paris coure cet été aux Nouveautés pour le *Voyage de Chaudfontaine*, à moins qu'on tourne la chose à la plaisanterie et que nos jeunes gommeux y viennent, comme autrefois à la salle Taitbout, pour chanter avec les acteurs et imiter avec eux les cris des animaux. Peut-être pourrait-on prendre quelque plaisir à l'audition d'une demi-douzaine de ces morceaux de vieille musique — la partition d'Hamal, compositeur liégeois, date de plus de cent ans — mais trois actes d'ariettes et de chansons, toutes sur le même rythme, c'est vraiment un peu monotone... Le public de première, bienveillamment disposé, a pourtant redemandé l'air du ténor, M. Thys : « Apaisez-vous, mes tourterelles », la jolie ronde du *Gramignon*, et la chanson à boire : « Vin de Moselle et vin du Rhin » fort bien dite par M^{lle} Zelo Duran. Nous offrirons aussi nos compliments à M. Charvet qui, dans le rôle du batelier, a fait montre d'une jolie voix de baryton, et à M^{lle} Thérèse Bastin, qui a eu le mérite de ne pas se laisser décontenancer quand le public s'est mis à siffler et à miauler après elle. Inutile d'insister, n'est-ce pas, sur un livret qui veut être grivois et qui est surtout naïf et n'a pas même un semblant d'intérêt. Il nous restera le souvenir d'un frais lever de rideau sur

de Françoise, auquel elle prête un accent normand exact et gai. Angelo lui donne sympathiquement la réplique. M. Mévisto a composé avec un talent des plus sûrs le rôle du père Fleutiaut, qui ne convenait pas absolument à sa nature ; mais l'auteur a craint que M. Maugé, à qui le rôle avait été primitivement distribué, en fît un Gaspard des *Cloches de Corneville*. Sans valoir M^{lle} Barny, M^{me} Billy est fort convenable dans la mère Fleutiaut ; mais M. Décori nous a fait vivement regretter un M. Janvier qui, au Théâtre Libre, avait créé en artiste de race le rôle du Soldat. M. Décori nous semble aussi loin que possible du « naturel », rêvé par les apôtres du *théâtre vivant*.

3 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Pie au nid*, vaudeville en trois actes de M. Georges Duval ¹. — Ventison s'est mis en tête de marier son ami Chanforan — c'est la pie au nid — avec M^{lle} Pamphilia, la sœur un peu mûre de l'ex-turco Gigobard. Ventison ignore deux choses — comment diable ! peut-il les ignorer ? — c'est d'abord que Chanforan est déjà marié ; c'est ensuite que son ami est le « bon ami » de Caroline, sa troisième femme. Deux fois cocu (le mot y est) il ne peut manquer de l'être une troisième ! Chan-

1. DISTRIBUTION. — Ventison, M. Maugé. — Gigobard, M. Germain (début). — Chanforan, M. Guy. — Livaret, M. Rablet (début). — Oscar, M. Calvin fils (début). — L'interprète, M. Dubois. — Gaétan, M. Boniface. — Un garçon de café, M. Prosper. — Un bossu, M. Brebant. — Un collégien, M. Danvers. — Léonie, M^{me} Harris. — Caroline, M^{lle} L. Darray. — Pamphilia, M^{lle} Marcelle. — Estelle, M^{lle} Tásny. — Mathilde, M^{lle} Mithoir. — Blanche, M^{lle} Stolkoff. — Thérèse, M^{lle} Francine. — Marie-Anne, M^{lle} Emmy. — Jacotte, M^{lle} Derly. — Colette, M^{lle} Stervil.

foran ne se doute pas non plus de la difficulté qu'il y a parfois à tromper « tranquillement » sa femme, sans quoi, il ne se serait pas embarqué dans une expédition amoureuse, au bout de laquelle il trouve portée à son compte Zoé, la maîtresse du jeune Oscar, et arrive à avoir pour rival auprès de sa propre femme Gigobard lui-même l'ancien turco. — On a quelque peu chuté... Nous demandons la permission de ne pas insister ici sur ce four colossal, auquel a contribué pour sa part l'acteur Germain dans sa très grossière interprétation du rôle de Gigobard.

26 NOVEMBRE. — Première représentation de *Samsonnet*, opérette en trois actes et six tableaux de M. Paul Ferrier, musique de M. Victor Roger ¹. — *Samsonnet*, c'est le ténor à la mode en 1890, et le premier décor de l'opérette, qui a gentiment réussi aux Nouveautés, nous représente une avant-scène au Nouveau Lyrique (le Lyrique futur) d'où la marquise Espérance, ambassadrice de Siam, jette force bouquets au beau chanteur. Elle veut plus, elle exige que le docteur Pluchard, un médecin tout à fait « commen-

1. DISTRIBUTION. — *Samsonnet*, M. Albert Brasseur. — Le marquis, M. Maugé. — Ecuador, M. Germain. — Docteur Pluchard, M. Guy. — Dandirac, M. Lauret. — Miradoux, M. Fabréges. — Montastruc, M. Dubois. — Duc de la Grande-Dèche, M. Calvin fils. — Mufftar-Bey, M. Franck. — Sir Archibald, M. Boniface. — Ki-Kibath, M. Breant. — Esperanza, M^{lle} Mily-Meyer. — Madame Corvin, M^{lle} Billy. — Princesse Graziella, M^{lle} Lambach. — Lilia, M^{lle} Sorel. — Vicomtesse Bèrèngère, M^{lle} Lepage. — Comtesse Réséda, M^{lle} Debroy. — Lady Elisabeth, M^{lle} Darley. — Ernestine, M^{lle} Mario. — M^{lle} Lorient, M^{lle} Luthès.

cement de siècle », lui présente Samsonnet, dont elle s'assure la présence par un coup de téléphone. Charmant le duetto du téléphone, où l'ambassadrice perçoit la douce voix de polichinelle de son correspondant si impatiemment attendu. Souper par petites tables au restaurant à la mode. Samsonnet ne boit pas de Champagne — c'est si délicat, la voix de ténor ! — et se contente de recevoir du marquis la plaque (elle est en argent) de grand'croix du Dragon d'azur, qui lui confère le droit d'entrer à cheval dans la cathédrale de Bangkok. C'est l'ambassadrice elle-même qui chante et le public qui ne s'ennuie pas le moins du monde, ainsi que le lui avaient prédit, au sortir de la répétition générale, quelques oiseaux de mauvais augure, redemande à Mily Meyer (toujours délicieux, ce petit bout de femme) les couplets : « Au bout du fossé la culbute. » La marquise prend goût au théâtre et organise, en l'honneur de son cher ténor, une représentation de *Dalila* entre gens du monde. Il faut lui voir répéter son grand duo d'amour avec Samsonnet : Brasseur faisant semblant de chanter de dos, tout en se costumant. La voix qu'on entend est celle d'un M. Deschamps, qui mérite de ne pas rester inconnu. Quant au chœur final : « Allons ! marchons ! », il est bissé par toute la salle, grâce à l'entrain de M. Guy, le médecin de théâtre se faisant régisseur. Et les prédictions dont je vous parlais tout à l'heure s'en vont à vau-l'eau. Le tableau suivant nous mène à l'ambassade, où la marquise a donné rendez-vous à Samsonnet.

et sa distinction. La distinction, c'est aussi la note caractéristique de la musique, spirituellement parodique, de M. Victor Roger.

Le théâtre fermait ses portes le 22 décembre, pour ne les rouvrir qu'au mois de janvier 1891.

L'année se résumait dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de repr. pen- dant l'an- née.
* <i>La Grande Vie</i> , vaudeville.....	3	2 Janvier	41
<i>L'Architecte</i> , comédie	1		14
<i>Séraphin</i> , vaudeville.....	1		39
* <i>Nos jolies fraudeuses</i> , c.-vaud.	3	11 Février	51
<i>La Gymnastique en chambre</i> , v.	1		60
<i>Le Misanthrope et l'Auvergnat</i> , c.	1	1 Mars	29.
* <i>La Vocation de Marius</i> , pièce..	3	29 Mars	15
* <i>Ménages Parisiens</i> , comédie....	3	17 Avril	76
<i>Qui perd gagne</i> , vaudeville.....	1	17 Avril	52
* <i>Le Voyage de Chaudfontaine</i> , opéra-bouffe.....	3	2 Juin	19
* <i>La Chanson du Tzigane</i> , p. en v.	1	2 Juin	19
<i>L'Oncle Annibal</i> , vaudeville.....	1	23 Septemb.	60
* <i>Le Maître</i> , étude	3 t.	20 Octobre	17
* <i>La Pie au nid</i> , vaudeville.....	3	3 Novemb.	19
* <i>Samsonnet</i> , opérette.....	3 a. 6 t.	26 Novemb.	29
<i>Domino</i> , comédie	1		27

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

diter directement Georgina ; Clos-Morille est convaincu de l'innocence de sa femme et tout s'arrange. M^{lle} Diony, en passe de devenir une fort gentille comédienne (honneur à son professeur, M. Dupont-Vernon !) ; M^{me} Cuinet, une M^{me} Jules tout à fait plaisante ; MM. Dorgat, Allart et Numas ont très adroitement enlevé le gai vaudeville de MM. Busnach et Debrit.

2 AVRIL. — Première représentation de *l'Enlèvement de Sabine*, comédie-bouffe en trois actes de M. Léon Gandillot ¹. — Est-ce parce qu'on nous avait dit trop de bien du premier acte (se défier des gens qui disent trop de bien des pièces avant la représentation), toujours est-il que je ne l'ai trouvé que gentil, alors qu'il m'était annoncé comme « ravissant ». M. Gandillot nous y montre un extraordinaire bourgeois, Michonneau, en passe de donner sa fille (Sabine est le nom de la demoiselle) à un prétendu non moins extraordinaire. Rigobin, déjà mûr et déjà marié trois fois, a perdu de la même façon ses trois premières femmes. — « De la poitrine ? » lui demande-t-on. — « Non, par le divorce : trois fois trompé... » Et Rigobin nous conte sa sombre histoire ; il sait bien que, le mariage ne lui ayant point réussi, il lui restait le dévergondage... Mais il est avant

1. DISTRIBUTION. — Michonneau, M. Véret. — Rigobin, M. Dorgat. — Chamuzot, M. Allart. — Tripon, M. Lureau. — Adrien, M. Numas. — Crétinois, M. Brunais. — Barberet, M. Muffat. — Antoine, M. Rocher. — M^{me} Michonneau, M^{me} A. Cuinet. — Sabine, M^{lle} Deville. — Nathalie, M^{me} Bilhaut. — Florestine, M^{lle} Guitty. — Mathilde, M^{lle} Bl. Andhrée.

croit à Asnières ou en route pour Buenos-Ayres, « il faut bien amuser le client », alors que le jeune architecte ramène intact (est-il nigaud ! dit la bonne) M^{lle} Sabine, toute prête à « essayer encore une fois », puisque cette première tentative n'a pas réussi, et repartant de nouveau avec son ravisseur. Cela pourrait durer longtemps, si les Michonneau n'avaient l'idée de s'adresser à eux-mêmes une lettre anonyme dénonçant Rigobin comme un triple assassin. Rigobin, dégoûté, abandonne la partie, et Michonneau qui, toujours égoïste et blagueur, avait résolu de faire de la chambre de sa fille une salle de billard, accorde enfin la main de Sabine au jeune architecte, qui, pour la seconde fois, l'a ramenée au bercail. Cette fois, il y a urgence. Il est fort amusant, ce troisième acte, plus amusant peut-être que le premier, et termine joyeusement la vivante comédie de M. Gandillot, merveilleusement enlevée par M. Dorgat (ce Rigobin qui consacre plusieurs heures par jour à *observer*). M. Véret, un Michonneau plus vrai que nature, et M^{me} A. Cuinet, l'excellente mère de M^{lle} Sabine.

La soirée s'était ouverte par un charmant acte de M. Georges Boyer, intitulé *La Famille*, petite pièce imitée des proverbes de Théodore Leclerc et revue par Gondinet (excusez du peu !) qui renferme une idée de comédie, d'où découlent plusieurs scènes réellement amusantes. Créée, il y a quelque dix ans, au Palais-Royal par Geoffroy, Calvin, Milher, Guillemot, M^{lles} Lemercier, Dezoder, Marot et Alice Lavigne, la *Famille* est jouée

avec beaucoup d'entrain par la jeune troupe de Cluny.

24 AVRIL. — Reprise de *Trois femmes pour un mari* ², dont c'est la 887^e représentation.

2 MAI. — Première représentation d'*Un beau-père en hussard*, vaudeville en un acte, de M. Richard O'Monroy ³.

14 MAI. — Première représentation des *Locataires de M. Blondeau*, vaudeville en cinq étages, de M. Henri Chivot ⁴. Nous sommes au premier étage, chez le propriétaire Blondeau. Blondeau, c'est Dorgat, un des acteurs de la troupe de M. Léon Marx que nous préférons. Après avoir fait sa fortune dans la fabrication des queues de boutons, M. Blondeau a pu redorer le blason des Castelbombé et acheter la maison à cinq étages qui fait le sujet de la pièce. Mais, avec la fortune, surgissent bientôt les ennuis du propriétaire. Ainsi est-il reconnu par le coiffeur du rez-

1. DISTRIBUTION. — Griffard, M. Muffat. — Bouquin, M. Brunais. — Baudru, M. Picard. — Aristide, M. Le Gallo. — Polymnie, M^{lle} Jane Thierry. — Modeste, M^{lle} Luceuille. — Alexandrine, M^{lle} Guitty. — Toinon, M^{lle} Mariette.

2. DISTRIBUTION. — Carindol, M. Dorgat. — Dubochard, M. Veret. — Dardenbois, M. Lureau. — Raoul, M. Numas. — André, M. Le Gallo. — Boxoon, M. Brunais. — L'adjoint, M. Picard. — Baptiste, M. Muffat. — M^{me} Bassinet, M^{me} Cuinet. — M^{me} Carindol, M^{me} Bilhaut. — Pigeonnette, M^{lle} Luceuille. — Juliette, M^{lle} Deville. — Miss Victoria, M^{lle} Bérette. — Euphémie, M^{lle} Mariette. — Françoise, M^{lle} Lurmont.

3. DISTRIBUTION. — Radigueau, M. Muffat. — Chambly, M. Picard. — Baptiste, M. Rocher. — Amélie, M^{lle} Leclerc.

4. DISTRIBUTION. — Blondeau, M. Dorgat. — Rifiardini, M. Allart. — Borameda, M. Lureau. — Billardin, M. Numas. — Sainte-Amaranthe, M^{lle} Diony. — Bianca, M^{me} Cuinet. — M^{me} Blondeau, M^{lle} Luceuille.

de-chaussée, dont il a été autrefois le camarade, et à peine emménagé, doit-il recevoir les réclamations de ses locataires. L'huissier du troisième formule sa plainte. Cet officier ministériel — qui sait habiller sa pensée ! — dénonce avec toutes sortes de précautions oratoires, le scandale produit dans cette maison honnête par la baronne de Sainte-Amaranthe, baronne du demi-monde qui reçoit, au second étage, nombreuse et joyeuse société. Blondeau ne fait ni une ni deux ; il donne congé à la baronne. Celle-ci se venge en organisant sur la tête de son propriétaire un « chabannais » de première classe. — « Nous faisons, dit-elle, un peu de musique de chambre... » Mais, en fait de « chambre », Blondeau n'en connaît qu'une... qu'il s'abstient de désigner, capable de rivaliser avec un pareil charivari. Mal lui en a pris, d'ailleurs, de monter au second, car il y trouve, caché dans une armoire, le ténor Rifflardini qu'il a jadis sifflé, au moment où, n'ayant pas encore embrassé la carrière italienne, il s'appelait simplement Dupiton. Et c'est pour éviter la paire de gifles que lui a promise, en revanche, Rifflardini ou Dupiton, que Blondeau entreprend la course folle qui est le fond de tout vaudeville plus ou moins imité de l'immortel *Chapeau de paille d'Italie*. Si l'infortuné, Blondeau échappe à la paire de gifles du ténor, que reçoit à sa place l'huissier Bompérrier, il lui sera bien difficile d'éviter le duel à la navaja, que lui propose l'étonnant colonel portugais Borameda, amoureux, lui aussi, de la « forta

scénario de la pièce. Il s'agit d'un monsieur qui vient de se marier et qui, au moment de monter en wagon avec sa jeune épouse, apprend qu'il lui faut faire ses vingt-huit jours. Force lui est d'obéir à la loi. Il part, désolé. Sa femme — qui n'est pas encore sa femme — le rejoint à Evreux, où on l'a envoyé... Mais, chaque fois que l'infortuné réserviste va pouvoir rejoindre sa moitié et se conjoindre avec elle — un obstacle survient qui les sépare. Au bout de quarante-huit heures, le mari platonique a, par ses fugues, attiré sur sa tête toutes les rigueurs du code militaire... lorsqu'on s'aperçoit que c'est par erreur qu'on lui fait faire en ce moment ses vingt-huit jours. On le rend à la vie civile et à l'amour conjugal. Cette donnée rudimentaire se complique de force histoires accessoires. La jeune mariée a naguère été promise à un capitaine, qui se trouve être précisément celui du mari et qui est furieux qu'on lui ait manqué de parole. Le beau-père fait la cour à une actrice qui est une ancienne amie de son gendre. Le sergent a une nièce qui a été séduite par un fumiste, lequel se trouve faire ses vingt-huit jours à Evreux où elle est en place. On fait passer l'actrice pour la jeune mariée, le sergent prend le jeune mari pour le séducteur de sa nièce, etc. C'est de la pure farce, du vaudeville sans prétention, mais c'est drôle. Et la

teur, M. *Cazelles*. — Thomas, M. *Cousin*. — Pichut, M. *Fréhis*. — Colombe, M^{me} *Cuinet*. — Rosalba, M^{lle} *Angelot*. — Pivoine, M^{lle} *Guitty*. — Valentine, M^{lle} *Meissonier*. — Margot, M^{lle} *Lurmont*. — Rosette, M^{lle} *Bérette*. — Coralie, M^{lle} *Mariette*. — Irma, M^{me} *D'Estrees*.

le cousin et ami de son mari, choisi d'avance par M^{me} Tabourin, s'appelle Fernand, exerçant la profession d'avocat. Cela posé, sachez que, si Tabourin ne souille pas un seul instant sa robe d'innocence, son invraisemblable fidélité n'a guère d'exemple, pas plus dans l'amusant vaudeville de Cluny que dans la réalité, — la triste réalité. C'est ainsi que Bertinel, son beau-frère, trompe la trop confiante Suzanne avec M^{me} Isabelle Gorillas — fi ! le vilain nom ! — et que pour échapper aux poursuites dudit Gorillas, commissaire de police de son métier, l'élégante Isabelle en est réduite à endosser le blanc costume d'un garçon pâtissier. Et tout le monde se rappelle l'aventure du café d'Orsay qui, paraît-il, n'est qu'une jolie légende et n'a rien, absolument rien, d'authentique. Quoi qu'il en soit, le costume de pâtissier enveloppé dans un journal et passant de mains en mains à la soirée donnée à ses locataires et amis par Robinard, — un type de propriétaire que je vous recommande — produit dans le vaudeville que nous a présenté ce soir M. Léon Marx, des effets comiques parfaitement sûrs. Ils sont la joie un peu grosse du second acte, auquel je préfère le suivant pour deux ou trois scènes plus fines, comme celle de la jeune fille à qui l'on refuse Fernand et qui vient naïvement prier le jeune homme de vouloir bien la compromettre. La scène est vraiment originale et elle a été très joliment jouée par M^{lle} Doriel et par M. Le Gallo. Et quelle charmante conclusion : « — Je vous avais refusé la main de ma fille quand

11 OCTOBRE. — Première représentation (à ce théâtre) des *Petites Voisines*, vaudeville en trois actes de MM. Raymond et J. de Gastyne¹. Ce n'est qu'une farce, et même une farce assez grasse, mais très gaie, très bien venue, et çà et là, piquée de mots de comédie. Théodorine et la soi-disant Claire du Haut-Pavois sont deux demoiselles de très petite vertu qui habitent deux pavillons contigus. Afin de faciliter les opérations de leur commerce, où les surprises des fâcheux et les embûches des jaloux, créent souvent de désastreuses complications, elles ont fait pratiquer une porte secrète de communication entre leurs domiciles respectifs. Quand Claire a un galant à escamoter, elle le fait passer comme une muscade, chez sa voisine et alliée, et *vice versa*. Claire du Haut-Pavois étant partie subitement pour Tréport, son propriétaire loue, meublé, à une famille de provinciaux : M., M^{me} et M^{lle} Dupotard, l'appartement à trucs et à surprises de la demoiselle. Bien entendu, la communication n'est pas fermée, puisque tout le monde, à part les intéressées, en ignore l'existence. Il en résulte qu'on » marche dans le mur » de la famille Dupotard, et qu'il pleut tantôt des clients fourvoyés de Claire du Haut-Pavois, qui se trouvent en présence de M^{me} Dupotard, et tantôt des « oi-

1. DISTRIBUTION. — Bibinoff, M. Lureau. — Dupotard, M. Dorgat. — Gagarel, M. Veret. — Trigaudier, M. Allart. — Célestin, M. Le Gallo — Rastabadas, M. Muffat. — Pontonnet, M. Duhamel. — Lardoize, M. Rocher. — Théodorine, M^{lle} L. Diony. — M^{me} Dupotard, M^{me} Cuinet. — Claire du Haut-Pavois, M^{lle} Laborie. — Laure, M^{lle} Doriel. — Eulalie, M^{lle} Luceuille. — Narcisse, M^{lle} Orcelle. — Léonie, M^{lle} Dastie.

seaux » envolés de chez la voisine. C'est le prince Bibinoff, le protecteur en titre de Théodorine qui donne ce nom d'« oiseaux » aux intrus qu'un coup de sonnette fait voler de chez la petite dame, et sur lesquels il ne peut jamais mettre la main, grâce à leur fuite précipitée chez la voisine Claire. Trois petits actes durant, ce Russe court après ces « oiseaux » avec lesquels il veut absolument se battre au revolver. Cette chasse se complique de force incidents : M^{lle} Dupotard a pour fiancé le jeune Célestin Boussignol, qui fréquente en attendant son mariage, chez Théodorine, où il a pour rival, entre autres, son oncle Trigaudier ; Dupotard est pris par le prince Bibinoff pour un troisième larron. Enfin il y a un huissier qui vient, escorté de ses recors, faire enlever les meubles saisis sur Claire du Haut-Pavois... Tout cet imbroglio est gaiment et adroitement mené, et l'assortiment de quiproquos au milieu desquels se débat la famille Dupotard, a beaucoup amusé le public de Cluny. La pièce était très bien jouée autrefois au Palais-Royal. Elle est joyeusement enlevée par la troupe de M. Léon Marx. — MM. Lureau, Dorgat, Véret, Allart, Le Gallo et M^{mes} Diony, Cuinet, Laborie, Doriel, Luceuille et Orcelle, tous remplissent les *Petites Voisines* de leur verve et de leur entrain.

27 NOVEMBRE. — Première représentation de *Paris instantané*, revue en trois actes et dix tableaux de MM. Milher et Numès. — Mettant la charrue avant les bœufs, et au commencement ce qui doit être à la fin, je vous dirai que la

revue en vers de l'Odéon était une trouvaille vraiment comique, et que le rigodon si sérieusement enlevé par M. Muffat (la Bête humaine), et par M^{lle} Orcelle, en Uranie, était tout ce qu'il y a de plus drôle. Puis on voyait passer, sortant de chez Emile, le fidèle Emile de « Parforêts », (Parfouru dit Porel), l'ami Bergerat un rouleau sous le bras : — « C'est la vingt-cinquième qu'ils me refusent !... » On applaudissait Marie Stuart du Château Historique d'Eau ; Miss Hélyett des Bouffes, le Bébé de l'Ogre : M^{lle} Cl. Dubos avait certainement la plus jolie voix de la soirée ; le *Député Leveau* — c'était une véritable distribution de prix — et *Ma Cousine*, où croyant imiter Baron, M. Lureau nous rappelait feu Brasseur : le duo de *Samson et Dalila* : « Je suis Philistin, tu es Philistine » sur l'air de *Litchen et Fritzchen* ; Allart en Cléopâtre — un rêve ! — la parodie de *l'Enfant prodigue*, par des Pierrots nègres ; puis M^{lle} Guitty, — une nature, celle-là — aussi drôle en sa danse du ventre qu'elle l'était précédemment en Cantinière et en Gugusse, à qui l'on redemandait trois fois le couplet .

Deux ronds,
C'est pas une affaire
On a son funiculaire,
Funiculi, Funicula.
Pour être populaire.
Funiculaire, il n'y a que ça !

Enfin MM. Milher et Numès nous donnaient la vision des théâtres dans cent ans : l'Opéra-Comique reconstruit ! C'est sur ce tableau que se ter-

minait leur revue, si luxueusement montée par M. Léon Marx. Il fallait voir M^{lle} Laborie, superbe sur son trapèze ; M^{lle} Diony, adorable en son costume de bluets ; M^{lle} Jeanne Andrée, toujours aussi belle et aussi triste ; se divertir avec M. Le Gallo, le voyou quêtant pour une erreur judiciaire. — « Vos juges se sont donc trompés ? » — « Ils m'ont acquitté ! » ; rire de la plaisante manifestation des gardiens de la paix ; entendre la *banda* de Cluny ; demander au compère Dorgat un peu plus de gaieté, aux auteurs un peu moins de réclames, et ne pas se montrer trop exigeant envers des « revuistes » sans prétention, et leur aimable impresario, qui avait tout fait pour que le spectacle nous réjouît l'œil, — sinon l'esprit.

Le théâtre Cluny avait commencé l'année et l'a terminé avec une revue. Entre les deux dates du 1^{er} janvier et du 31 décembre, le tableau suivant résumait son existence en 1890.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- prés. pen- dant l'an- née.
<i>L'Année Joyeuse</i>			72
<i>La Vénus aux légumes</i>			72
* <i>Superbe occasion</i> , vaudeville..	3	1 Mars	38
<i>Les Cinq filles de Castillon</i> , com.	1	1 Mars	38
* <i>L'Enlèvement de Sabine</i> , c.-b.	3	2 Avril	26
<i>La Famille</i> , comédie.....	1	2 Avril	89
<i>Trois femmes pour un mari</i> , c.-b.	3	24 Avril	23
* <i>Un beau père en hussard</i> , vaud.	1	2 Mai	28
<i>Les Locataires de M. Blondeau</i> , v.	5 ét.	14 Mai	77
* <i>Disparu</i> , comédie.....	1	16 Mai	162
* <i>Les Noces d'un Réserviste</i> , v...	4	18 Juillet	70
* <i>Madame Othello</i> , vaudeville...	3	20 Septe...b.	24
<i>Les Petites Voisines</i> , vaudeville..	3	11 Octobre	54
* <i>Paris instantané</i> , revue.....	3 a. 10 t.	27 Novemb.	39
<i>L'Esprit d'Ernest</i> , comédie.....	1	27 Novemb.	34

N. B. Les astériques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉÂTRE DES MENUS-PLAISIRS

Après *M^{me} Favart*, où *M^{lle} Nixau* a hérité du rôle abandonné par *M^{me} Judic*, notons, à la date du 7 février, les reprises des *Bavards* d'Offenbach ¹ et de *Bonsoir, Monsieur Pantalon*, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Lockroy et de Morvan, musique d'Albert Grisar ². — Sur le joli poème de M. Charles Nutter — tiré d'un intmerède de Michel Cervantès — pétillant de sel et d'esprit local, Offenbach jeta des airs à faire danser l'alcade des *Bavards* et à défrayer toutes les sérénades de Paris. Ce n'est pas de la caricature musicale, comme on l'a dit, mais un tableau de genre plein de couleur et d'esprit. La bouffonnerie en est élégante, le musicien reste

1. DISTRIBUTION. — Cristobal, M. *Bartel*. — Sarmiento, M. *Schey*. — Toribio, M. *Vavasseur*. — Perez, M. *Van Laer*, Roland, M^{lle} *Lucile Chassaing*. — Béatrix, M^{lle} *Jane Evans*. — Inès, M^{me} *Peyral*

2. DISTRIBUTION. — Lelio, M. *Ch. Lamy*. — Tiritofoli, M. *Grégoire*. — Pantalon, M. *Berthier*. — Premier porteur, M. *Desmonts*. — Deuxième porteur, M. *Van Laer*. — Lucrèce, M^{lle} *Réval*. — Colombine, M^{lle} *Peyral*. — Isabelle, M^{lle} *Lucy Rhema*.

léger dans sa charge ; ses coq-à-l'âne même ont des ailes. Le verre d'Offenbach n'était pas énorme, mais il buvait toujours dans son verre. Parmi les airs qu'on a le plus applaudis à cette reprise des *Bavards*, nous citerons le chœur des créanciers et le petit trio bouffe du premier acte qui trotte si joliment sur sa mesure syllabique. Le second acte contient un aimable quintette, une valse entraînante, d'amusants couplets de table : le tout connu et charmant... Les *Bavards* fournirent à M^{me} Ugalde l'un des triomphes de sa carrière artistique. M^{lle} Lucile Chassaing est un joli Roland ; M^{lle} Jane Evans est une Béatrix pleine d'entrain et M^{lle} Peyral une gentille Inès. M. Bartel est fort drôle dans l'alcade à grandes manches et à grande baguette complété par la longue et blême figure d'un greffier (M. Vavasseur), qui suit à pas comptés son doux maître, comme le spectre de la maigreur talonnant le dieu de l'obésité. — L'action de *Bonsoir Monsieur Pantalon* se passe à Venise dans la maison du docteur Tiritofoli. Isabelle, sa nièce, doit épouser le fils de M. Pantalon, Lélío, qu'elle ne connaît pas encore. Il se fait introduire dans un panier à l'adresse de Colombine, suivante de M^{me} Lucrèce, maîtresse du logis. Par une suite de péripéties assez bouffonnes, le panier vient à tomber dans le canal du Rialto. En apprenant que ce panier renfermait un homme vivant, tout le monde est dans la stupeur. Un peu plus tard, Lélío reparait, mais pour être presque empoisonné par une drogue du docteur. Pas de veine, décidément, il

signor Tiritofoli !... Comment cacher ce nouveau meurtre à M. Pantalon, qui arrive pour célébrer l'hymen de son fils ? Tout s'explique et finit bien, comme au théâtre de la foire. La pièce, imitée des *Rendez-vous bourgeois*, ne laisse pas d'être fort amusante. La musique d'Albert Grisar est parfaitement appropriée aux situations. Nous rappellerons la sérénade chantée au lever du rideau, l'air du ténor : « J'aime, j'aime » qui est fort comique, et le quatuor : « Bonsoir, monsieur Pantalon ! » qui a donné son nom à la pièce ; il en est, du reste, le morceau musical le plus intéressant. M. Ch. Lamy chante avec bien du goût le rôle de Lelio ; M^{lle} Peyral est une bien mignonne Colombine, aussi charmante comédienne que virtuose exercée ; M. Grégoire est un amusant Tiritofoli.

14 FÉVRIER. — Première représentation de l'*Entr'acte*, amusante opérette en un acte de M. Maxime Boucheron, agréablement mise en musique par M. André Martinet et joyeusement interprétée par M^{mes} Ellen Andrée et Mary Gillet, MM. Bartel, Schetz et Vavasseur. Le spectacle commence, ce soir là, par le *Violoneux* d'Offenbach.

13 MARS. — Première représentation du *Fétiche*, opérette en trois actes de MM. Paul Ferrier et Charles Clairville, musique de M. Victor Roger ¹. — Consultez le programme que vous remet,

1. DISTRIBUTION. — Rinsbeck, M. Germain. — Canuche, M. De Kernel. — Marquis de Kerkanigoukaradec, M. Bartel, — Valentin des Hauts-Créneaux, M. Ch. Lamy. — Digue-don, M. Vavasseur. — Yvette, M^{lle} Decroza. — Irène, M^{lle} Peyral. — Célesta, M^{lle} Mary Gillet. — Margot, M^{lle} C. Du bos.

en entrant, l'aimable M. Bessac, contrôleur en chef du théâtre des Menus-Plaisirs, vous y verrez que la scène se passe à Ploukéroutan (Bretagne) vers 1830. Vous y verrez aussi que lesdits costumes bretons ont été dessinés par Job, et les décors, non moins bretons, brossés par MM. Butel et Valton, deux nouveaux venus dans la lignée des peintres décorateurs. Vous y lirez, en tête de la distribution, le nom de M. Germain, et, certes, il méritera cette première place par le gros, le très gros succès que va lui valoir sa création du garde-champêtre Rinsbeck, sourd comme une pioche (c'est la faute à un hannelon qui s'est logé dans son oreille) quand le vent est au sud-sud-ouest, et dont l'ouïe devient très fine quand tournent les girouettes. Vous y apprendrez enfin que la partition de M. Victor Roger, achetée déjà par l'éditeur Heugel, compte vingt et un morceaux, sur lesquels votre annaliste notera à votre intention tous les *bis* et tous les *ter* (il y aura des *ter*) de cette joyeuse soirée. Car la soirée a été aussi gaie qu'avait été gaie, sur le boulevard, une belle journée de Mi-Carême ensoleillée. Non certes que le livret de MM. Paul Ferrier et Charles Clairville soit d'une stupéfiante nouveauté : entre nous, ces déguisements et ces travestissements ont traîné partout et sentent le « décroche-moi ça » de la vieille friperie d'opérette. Mais ce Germain (on pourrait établir un concours simiesque entre Mesmaker et Germain) ce Germain est si cocasse que la salle entière lui a redemandé trois et peut-être même quatre fois le scé-

nique et comique terzzetto d'*Imperturbablement* et l'applaudi comme on applaudissait jadis M^{me} Miolan-Carvalho, quand il a chanté sur l'air de la valse de *Mireille* : « O légère hannetonne : à toi je m'abandonne. » — Oui, c'est entendu, Germain était très drôle, me direz-vous, mais le *Fétiche*, qu'est-ce que le fétiche ? — C'est, suivant une croyance bretonne, le bonheur qu'amène dans un ménage un malheureux secouru, le jour de leurs noces, par de nouveaux mariés. Aussi Canuche ne manque-t-il pas l'occasion de porter aide et protection au chevalier Valentin des Hauts-Créneaux, poursuivi comme duelliste (au temps de Louis-Philippe ?) et lui prête-t-il, pour mieux s'ensauver, les vêtements de sa jeune épouse Yvette, la jolie fermière. Alors, nous tombons dans la rengaine de l'éternel déguisement et du traditionnel quiproquo. Passons... Et octroyons-nous la permission de ne pas vous raconter ici un cent millième déguisement, un cent millième quiproquo. Qu'Yvette soit prise pour le chevalier Valentin qu'attend sa gentille cousine Irène, vous le savez, sans que je prenne la peine de vous le dire, et que le troisième acte apporte à Valentin sa grâce, rende à Irène son fiancé. et à Yvette son mari Canuche, vous le devinez avec votre habituelle prespicacité. Ce que j'aime beaucoup, oh mais beaucoup ! dans le *Fétiche*, c'est la musique de M. Victor Roger, point prétentieuse et point banale non plus, alerte et pimpante, dansante et bien rythmée, une aimable partitionnette, s'il en fut jamais. Je citerai les deux duettos du premier

sement retrouvée, comme la Soledad, comme Saint-Saëns et Claretie, tant il est vrai qu'on retrouve tout le monde. M^{lle} Pierny retrouvera-t-elle aussi ce qu'elle a perdu ?... Peu importe si elle a gardé sa jeunesse et son entrain. Elle fait une séduisante Bettina; M. Hérault, qui lui donne la réplique dans Pippo, est doué d'un peu trop d'embonpoint, mais d'une jolie voix de baryton, et M. Bartel est un Laurent XVII excessivement amusant. ¹ .

5 JUIN. — Reprise de *Cendrillonnette*, le grand succès de l'hiver dernier aux Bouffes-Parisiens. La pièce de Ferrier, décidément, est charmante, et la partitionnette de Serpette et Roger est, nous l'avons dit, fort bien venue. Ce petit vaudeville est moderne et très parisien, il a fait plaisir au boulevard de Strasbourg tout autant qu'au passage Choiseul, et malgré l'absence de Mily-Meyer, de Gilberte, de Piccaluga et de Dieudonné, le public a beaucoup ri et beaucoup applaudi. M^{lle} Juliette Prelly, une toute mignonne débutante, la fille de la belle M^{me} Prelly, que nous avons applaudie autrefois à l'Opéra-Comique et aux Folies-Dramatiques, joue *Cendrillonnette* avec une inexpérience qui n'est pas exempte de charme, surtout dans les parties non chantées et avec une grâce fort

1. DISTRIBUTION. — Paul Leprince, M. *Hérault*. — Pont-Saluce, M. *Bartel*. — Guy de Lambrèze, M. *Delausnay*. — Gontran de Peudegaleth, M. *Vavasseur*. — Gaston de Bala-dèche, M. *Pougau*d — Montelimar, M. *Schey*. — Zizi, M^{lle} *Juliette Prelly*. — M^{me} Pingoin, M^{me} *Rosine Maurel*. — Cornaline, M^{lle} *Théry*. — Ida, M^{lle} *Dorsy*. — Mariette, M^{lle} *Clément*. — Léonie, M^{lle} *Clara Lemonnier*.

plaisante, et M. Hérault, un baryton aimable, joue l'amoureux avec talent. La charmante Théry montant en grade, remplace avec une désinvolture remarquable la belle Gilberte, et Rosine Maurel est toujours amusante.

20 JUIN. — Nouvelle reprise de la *Mascotte* pour les débuts de M^{lle} Marie Stelly, à laquelle succèdera, quelques jours après, M^{lle} Marguerite Lambach dans le rôle de Bettina. M^{lle} Peyral remplit pour la première fois celui de Fiammetta.

17 JUILLET. — Reprise de *l'Œil crevé*. — Notre excellent confrère, Oscar Comettant, nous racontait, dans le *Siècle*, qu'il suivait jadis au Conservatoire du faubourg Poissonnière, avec Florimond — c'est Hervé — et avec Laurent de Rillé la classe d'harmonie d'Elwart. Florimond, devenu Hervé, avait accepté — il fallait vivre — de faire dans l'établissement de Bicêtre, section des aliénés, un cours de musique. Le futur auteur de *l'Œil crevé*, de *Chilpéric* et du *Petit Faust* remplit consciencieusement pendant plusieurs années ses fonctions de maître de chapelle des fous des deux sexes. Il leur faisait chanter en chœur des messes écrites par lui le plus souvent et des pièces détachées qu'il demandait un peu à tous ses camarades de la classe d'Elwart. Je ne sais — ajoutait M. Oscar Comettant — si, comme on le dit, la folie est une maladie contagieuse, j'ignore jusqu'à quel point elle peut se gagner ; ce que je sais, c'est que Florimond — lisez Hervé — à force de chercher à éveiller la raison égarée de ses lamentables disciples en soulageant

leur pauvre cœur par la culture du plus charmant et du plus bienfaisant des arts, devint excentrique et quelque peu incohérent. Certes, il ne perdit jamais l'esprit, car il en eut toujours beaucoup ; mais son esprit tourna à l'extravagance. Il étonna ceux qui l'avaient connu d'humeur tranquille et même un peu froid, par une série de scènes extra-bouffonnes dont il écrivit les paroles et la musique, et que même il joua et chanta sur quelques petits théâtres de genre. Florimond-Hervé — qui avait fait gravement du contrepoint pour devenir un compositeur sérieux, — fut le premier en date, bien avant Offenbach, de nos faiseurs d'opérettes. Sa vocation pour les petites insanités dramatiques et musicales a pris naissance à Bicêtre et s'est développée en enseignant aux malheureux aliénés à chanter des messes à quatre parties. Je ne veux tirer de ce fait aucune conséquence, je le signale seulement. » L'impression produite par *l'Œil crevé* est d'abord celle d'une stupeur profonde. On se croit à Sainte-Anne, section des agiles. C'est à la fois sinistre et affolant. Puis on s'y fait et on prend le parti de rire nerveusement. Au second acte, la scène du madrier entre Fleur-de-Noblesse et le bailli a beaucoup amusé. Elle rentre dans la pantomime anglaise aux effets sûrs. Aussi la scène du gendarme. Le gendarme est toujours bouffon (au théâtre). D'ailleurs, il y a autre chose dans *l'Œil crevé* qu'un livret incohérent, fou. Il y a la musique restée charmante. Elle est alerte et élégante, cette musiquette,

pleine de délicatesse et d'entrain, et c'est plaisir encore que d'entendre la *Polonaise et l'Hirondelle*, ou le final si nerveux : « On va lui couper la tête. » Il y a du médiocre et du bon dans l'interprétation d'aujourd'hui. M. Désiré Pougaud, qui vient de l'Ambigu pour *chanter* Alexandrivore, manque totalement de gaieté et de fantaisie. M^{lle} Juliette Prelly — la fille de la belle M^{me} Prelly, qui créa, à l'Opéra-Comique, la *Djamilch* de Bizet, et aux Folies-Dramatiques, *Jeanne de Jeanne, Jeannette et Jeanneton* de Lacome — a de l'élégance et du montant, de l'inexpérience et de l'aplomb. Elle joue la comédie en *amateur*, mais, pour savoir chanter, il faut commencer par apprendre, et puis il ne serait pas inutile d'avoir de la voix... Bien jolie femme, du reste (elle a de qui tenir), et bien troublante, la jeune Fleur-de-Noblesse. M^{lle} Denyse Peyral est une très gentille Dindonnette, et qui plus est, une *artiste* : on lui a redemandé tous ses morceaux. Très amusants, M. Bartel en Géromé et M. Guyon fils (des Folies-Dramatiques) en bailli. — Le 14 août, l'*Œil crevé* était accompagné d'une opérette nouvelle en un acte *les Bagatelles de la porte* de M. S. Real, musique de M. Hervé, interprétée par M. Worms et M^{lle} Stelly.

5 SEPTEMBRE. — Trêve à l'opérette, et première représentation (à ce théâtre) de *l'Assommoir*, pièce en neuf tableaux, d'après le roman de M. Emile Zola, par M. William Busnach et par Octave Gastineau ¹. — L'attrait de cette représentation était

1. DISTRIBUTION. — Coupeau, M. Mévisto. — Lantier,

dans l'interprétation toute nouvelle que nous a offerte M. Derenbourg. Gervaise et Virginie ont été créés d'une façon remarquable par Hélène Petit et Lina Munte ; n'ayons pas de vains regrets... M^{lle} Renée Cogé apporte au touchant personnage de Gervaise le charme de sa physionomie étrange et fatale et la grâce de son talent réel. Elle nous y a paru toujours intéressante et a su se montrer, par moments, très pathétique. Nous espérions mieux, beaucoup mieux, de M^{lle} Sylviac, qui s'était fait naguère applaudir sur cette même scène lors de la représentation par le Théâtre-Libre de *Myrane*, de Bergerat. M^{lle} Sylviac, a eu beau s'enlaidir comme à plaisir, elle n'a été, rien de plus, qu'une Virginie convenable. Ce qu'elle a le mieux dit a été sa dernière apostrophe à Gervaise : « Elle mendie !... Elle mendie ! » M. Mévisto, que nous révéla M. Antoine, et qui se fit fort remarquer dans le Nikita de la *Puissance des Ténèbres* et dans le Christ de Rodolphe Darzens fut, à la suite de sa création de Ravallac à la Tour de Nesles, engagé par M. Porel à l'Odéon. Il y répéta *Shylock* et ne le joua jamais : pourquoi ?... M. Mévisto

M. Gillio. — Mes-Bottes, M. Bartel. — Bibi-la-Grillade, M. Pougaud. — Bec-Salé, M. Vavasseur. — Poisson, M. U. Bessac. — Gouget, M. Perny. — Lorilleux, M. Malarmé. — Madinier, M. Franck. — Bazouge, M. Desmonts. — Père Colombe, M. Berthier. — Adolphe, M. Vidal. — Gervaise, M^{lle} Renée Coge. — Virginie, M^{lle} Sylviac. — M^{me} Boche, M^{me} France. — Clémence, M^{me} Berny. — Nana, M^{lle} Juliette Prelly. — M^{me} Lorilleux, M^{lle} Cartier. — M^{me} Gouget, M^{lle} Laurenty. — Augustine, M^{lle} Dorsy. — Catherine, M^{lle} Dubos. — M^{me} Putois, M^{lle} Lemonnier. — Zidore, M^{lle} Van-Hecke. — Eugène, M^{lle} Villemer. — Louise, M^{lle} Delval. — Juliette, M^{lle} Lafont. — La petite Nana, la petite Jeanne Vidal.

possède les qualités de composition qui attestent une artiste : il l'a prouvé dans *Coupeau*, qu'il a joué *vrai* avec un talent qu'on n'a pas, ce me semble, assez apprécié. Voyez-le à la célèbre scène où, entraîné par les camarades, il se remet à boire ; voyez-le encore au sortir de *Sainte-Anne* : il est effrayant... M^{me} France (toujours le Théâtre-Libre !) est une amusante M^{me} Boche et M^{lle} Juliette Prelly est une très insignifiante Nana. A vrai dire, je n'ai pas d'opinion bien arrêtée sur M. Gillio dans *Lantier* ; mais M. Ulysse Bessac était excellent dans *Poisson* et on applaudissait le trio, vraiment très comique, formé par MM. Bartel, remplaçant Dailly dans *Mes-Bottes* et prouvant une nouvelle fois qu'il n'y a pas d'acteurs indispensables, par MM. Vavasseur et Pougaud, héritant des rôles créés à l'origine par Courtès et Mousseau.

L'Assommoir atteindra, le 18 octobre, ses 500 représentations, et la 50^e au théâtre des Menus-Plaisirs.

5 NOVEMBRE. — Première représentation de *l'Age critique*, pièce en cinq actes de M. Arthur Bly. En dix mots, à la vapeur, comme la pièce elle-même, voici le sujet de *l'Age critique*. M^{me} Gi-

1. DISTRIBUTION. — M. Givray, M. Montcavrel. — Mérans, M. Lérand. — Paul Givray, M. Leon Jancey. — Mintreuil, M. Grand. — Desgranges, M. Bessac. — Dalberg, M. Vandenne. — Brochard, M. Mallarme. — Dorigny, M. Vavasseur. — Jean, M. Desmonts. — Claude, M. Berthier. — Un domestique, M. Vidal. — Un domestique, M. Duforest. — M^{me} Givray, M^{lle} Renée Coge. — M^{me} Bourdelin, M^{me} France. — Claire Mérans, M^{me} Berny. — Régine, M^{lle} Eug. Nau. — Nelly, M^{lle} Dubos.

vray est sur le bord de la quarantaine — on ne le dirait certes pas en regardant M^{lle} Cagé — et comme c'est l'âge critique, gare à cette honnête femme, s'il passe un beau garçon... Son fils — car elle a un fils de vingt ans — lui présente un de ses amis, Roger Mintreuil, qui, *paf* ! devient son amant en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous l'apprendre. Ce Roger, que nous connaissons d'ailleurs aussi peu que le connaissait M^{me} Givray, n'est, paraît-il, pas très sérieusement épris. Il donne une redoute en sa garçonnière et oublie naturellement d'y inviter sa maîtresse. Celle-ci prend un domino et un masque, et vient s'y faire insulter par les amis de Roger, jusqu'à ce que Roger lui-même apparaisse, l'empêche d'être reconnue par son propre fils, et lui offre son bras pour sortir. L'histoire fait du bruit, et la *Vedette* l'apprend au mari, au brave homme de mari dont nous n'avons pas encore parlé, et qui se fâche au point qu'il voit rouge et tue sa femme (c'est comme je vous le dis) qu'il a trouvée sous le toit conjugal en conversation un peu trop amoureuse avec son complice. Ce coup de poignard mène M. Givray en cour d'assises. Acquitté par le jury et pardonné par son fils, il est renié par son ami — voilà bien les amis ! — qui refuse net la main de sa fille au fils du meurtrier. Et voilà ! Dire que M. Octave Feuillet a fait la *Crise* que vous pourrez relire en ses *Scènes et Proverbes* ! Dire que M. Arthur Byl, lui-même, a signé *Sœur Philomène*, la très adroite adaptation des Goncourt, qui

fut un des premiers succès du Théâtre-Libre de M. Anloine, dans la salle de l'Elysée-des-Beaux-Arts ! *L'Age critique* a excité l'hilarité générale. A partir de la redoute, ça n'a été qu'un fou rire, éclatant bruyamment au moment où Montcavrel — le Montcavrel des Béné-Bouffe-Toujours — s'est écrié : « Ils sont là ! » et a pénétré dans la chambre où venaient de passer les deux amants enlacés... — « Ce n'est pas mal écrit... » disait un ami de l'auteur, faisant allusion à quelques phases spirituelles du début. — « Ce n'est pas écrit du tout... » dirons-nous plus justement à propos de ces cinq actes qui semblent traités, à la mode du jour, en pure pantomime... M^{lle} Cogé, qui a du talent, beaucoup de talent, se tire avec son charme habituel d'un bien stupide rôle. MM. Lerand (qui vient du Châtelet où nous l'avions vu venir des Bouffes du Nord) est un très correct raisonneur. MM. Grand (Théâtre-Libre) et Jancey (Odéon) sont bien. M. Montcavrel est ridicule : cela devait être... Soirée amusante — triste au fond, et si parfaitement inutile ! — *L'Age critique* cèdera bientôt la place à une nouvelle reprise de *l'Assommoir*.

15 NOVEMBRE. — Reprise de *l'Homme de paille*, comédie en trois actes de M. Albin Valabrègue ¹. C'est avec plaisir que nous retrouvons

1. DISTRIBUTION. — Gustave Lambrequin, M. Montcavrel. — Aristippe Bodinard, M. Vandenne. — De Trinquerville, M. Grand. — Chavanel, M. Varasseur. — De la Tournière, M. Berthier. — M^{me} Tartaret, M^{me} Louise France. — Athénaïs, M^{lle} Luce Colas. — Emma, M^{lle} Nangis. — Lucie, M^{lle} Dubos.

ce soir sur l'affiche des Menus-Plaisirs, le premier grand succès de M. Valabrègue. N'est-ce point à partir de *l'Homme de paille* que nous nous aperçûmes que ce Valabrègue n'était pas le premier venu ? La suite, fort heureusement, ne fit point mentir nos prévisions, et le *Bonheur conjugal* prouva bientôt après que le vaudevilliste avait décidément un vrai tempérament comique. Les plaisanteries ne sont pas toujours de premier choix, et à côté de bonnes et franches saillies, on retrouve, dans *l'Homme de paille* des mots qui ont couru tous les petits journaux. Peu importe : l'ensemble constitue un mélange qui a de la saveur, et la pièce vaut d'être vue et même revue. Vous vous rappelez l'intrigue. Bodinard, un sot en trois lettres, a juré qu'il serait député de l'arrondissement de Gravesend. Il a des écus et ne les épargne pas quand il s'agit de mettre sa fortune au service de sa manie. Sa belle-mère, l'impérieuse et ambitieuse M^{me} Tartaret, pousse du mieux qu'elle peut Bodinard au palais Bourbon. M^{me} Tartaret est une maîtresse femme si son gendre est un maître nigaud. Malheureusement pour ce zéro, chaque fois que, dans l'arrondissement, la parole est donnée au suffrage universel, celui-ci nomme le baron de Trinqueville, un gentilhomme amoureux de la sœur du perpétuel blackboulé Bodinard, dont il demande inutilement la main à son vaincu. Mais, voici l'homme de paille annoncé par l'affiche ; c'est un certain Gustave Lambrequin, bohème à la façon de Giboyer, gueux, dépenaillé, léger d'argent,

autant que de scrupules. Personnification de la pierre qui roule sans amasser de mousse, il a de l'esprit, le drôle ; du savoir, du bagout, et tout ce qu'il faut pour faire réussir les autres. Pour son compte personnel, il n'est jamais arrivé à rien qu'à se crotter dans la mêlée du *strugg for life*. Ancien camarade de Bodinard sur les bancs de l'école, c'est lui qui, moyennant espèces, lui fit passer son baccalauréat — en le passant pour lui. Il a rendu le même service à une grande quantité d'autres cancre, et peut se proclamer cinquante-huit fois bachelier. — Cela ne l'a pas empêché d'être masseur au Hammam et montreur de chiens savants quand il n'avait pas d'autre cordes à son arc ! Ce vaurien, bon à tout faire, imagine d'exploiter la rage de Bodinard pour la députation et il s'engage à le faire nommer non à Gravesend, où il est trop connu, mais à la Martinique. Il part, et trois mois après, revient victorieux ; il a fait nommer Bodinard, ou plutôt s'est fait nommer sous le nom de Bodinard. Mais à quel prix ! D'abord, c'est près de cent mille francs qu'il en coûte au malheureux élu : puis il l'a compromis de toutes façons ; il pleut sur lui des querelles, des réclamations de toute nature, et finalement l'élection est unanimement invalidée comme scandaleuse. Mais il y aura tout de même un député dans la famille : le baron de Trinqueville épouse la petite Bodinard. Quant à Lambrequin, il se fait photographe. Des trois actes de *l'Homme de paille*, c'est ordinairement le premier qu'on préfère. Il est bien fait, rapide et

auparavant, avec l'*Age critique*. Par la valeur de l'ouvrage, et aussi par l'interprétation, la soirée a été des plus intéressantes. Nous avons, cette fois, affaire à une véritable œuvre d'art, à un drame traité, en de nombreux endroits, de main de maître. Le drame, le voici, résumé du plus près qu'il soit possible. Les Dubreuil ont fiancé leur fils, à M^{lle} Céleste Loriquin, la demoiselle, très fin de siècle, d'un homme de bourse aventureux. — « Je t'attends rue de Chevreuse », dit tout bas Lucienne à Octave, et Octave, contrit, répond qu'il ira. — « Voulez-vous venir avec moi, dit à Loriquin Gédéon Muller, le premier commis de Dubreuil, je vous montrerai l'enfant de M^{lle} Lucienne... » Lucienne est une nièce pauvre recueillie par les Dubreuil, qui l'ont assez durement traitée, en faux philanthropes qu'ils sont. Elle s'est éprise d'Octave, un peu plus compatissant que ses parents, et s'est donnée à lui. Un enfant est né à l'insu de tous, il y a six ans, mis au monde et soigné par le docteur Darcy, qui n'en aime et n'en estime pas moins la brave et infortunée Lucienne. Le petit Henri est élevé chez Mathurine, une pauvre fille disgraciée de la nature, dont, « payant de sa personne », comme il dit, l'ambitieux Gédéon, fort laid, lui aussi, a fait sa maîtresse et sa chose. C'est là que le vient voir sa mère et, — beaucoup moins souvent — son père, un être mou, sans résistance et sans volonté, tout prêt, aujourd'hui, à se laisser marier par ses parents. — « Ce mariage ne se fera pas, dit Lucienne, que deviendrait mon enfant ?... Je

veux que, demain, tu l'aies rompu... sinon, c'est moi qui le romprai... J'ai dit... » Octave reste abasourdi. — « Comment me tireraï-je de là ? » pense-t-il mélancoliquement. — « Dormez sur vos deux oreilles, lui dit Gédéon, accompagné de Loriquin, qui a tout entendu, nous vous sauverons... » Nous voyons, en effet, à l'acte suivant, M. Loriquin venir demander à M. Dubreuil, la main de sa nièce Lucienne pour Gédéon Muller qui veut « tout simplement » être intéressé dans ses affaires. Et comme M. Dubreuil se récrie, Loriquin lui annonce — ce qu'il ne savait pas — que M^{lle} Lucienne a un enfant, et lui fait entendre à demi-mots que cet enfant est de son fils. — « Imbécile d'Octave ! » s'écrie Dubreuil qui a compris. Il ne reste plus qu'à obtenir le consentement de Lucienne, à qui l'on fait part de la demande de Gédéon... Lucienne se récrie tout naturellement, et les Dubreuil la poussant à la violence, elle appelle Octave, et, comme on dit vulgairement, « met les pieds dans le plat ». C'est alors que survient Gédéon. — « Légalement, mademoiselle, votre fils a un père : le hasard m'ayant fait maître de votre secret, je l'ai reconnu ce matin.. » Lucienne, de plus en plus révoltée, sort au bras du docteur Darcy. — « Elle se perd, fait l'aigrefin, nous allons la mâter en lui prenant son enfant; il y a des lois en France ! » Nous sommes, au quatrième acte, en consultation chez l'avocat Rosnier, ami de Darcy, et par conséquent de Lucienne. — « Il y a deux genres de coquins, leur dit M^e Rosnier, ceux qui marchent armés

d'un couteau, et ceux qui vont le code à la main ; c'est à ces derniers que vous avez affaire... » Le premier venu peut reconnaître un enfant naturel, c'est ce qu'a fait le Gédéon Muller ; mais cet acte peut être contesté par tous ceux qui y ont intérêt ; il s'agit maintenant de suspendre l'exercice de la puissance paternelle en menant notre adversaire devant les tribunaux pour fait de reconnaissance mensongère. Après avoir donné confiance à Lucienne, M^e Rosnier prouve à Loriguin que le mariage de sa fille avec Octave n'est rien moins qu'avantageux pour lui. — « Vous croyez Dubreuil riche, il ne l'est plus, il a fait de mauvaises spéculations. — « Je lui ai pourtant donné de bons conseils. » — « Précisément !... Et vous comprenez pourquoi il désire vous avoir pour associé. » — « Rouler un collaborateur, c'est mal, fait Loriguin : comme s'il n'y avait pas assez de gogos dans le public ! » — Songez maintenant quelle atteinte va porter ce procès à la respectabilité de la famille... » Loriguin, qui n'est pas une bête, est de l'avis de Rosnier ; il a déjà des vues sur Gédéon, qu'il trouve décidément très fort. Qui se ressemble s'assemble : ces honnêtes gens sont faits pour s'entendre... La fin du quatrième acte appartient à Mathurine venant annoncer que Gédéon est venu chercher l'enfant, la menaçant, en cas de résistance, du commissaire de police. Très touchant en sa simplicité, le désespoir de la pauvre fille apprenant de la bouche de l'avocat que son Gédéon veut épouser Lucienne. — « Il me trom-

paît donc quand il disait qu'il m'aimait... Et moi qui avais tant de confiance en lui... C'est si bon de s'entendre dire qu'on est aimé, qu'on le croit quand même... » M^{me} France a dit ces quelques mots avec une émotion attendrie qui est allée au cœur de tous. L'enfant a été porté chez les Dubreuil, où il meurt d'un accès de fièvre. Lucienne, appelée en toute hâte, ne peut embrasser que son cadavre. Et comme Octave, toujours le même, ne se sent pas la force d'aller contempler le petit être pour toujours endormi, Lucienne saisit un pistolet et tire dessus. — « Vous avez tué mon fils : j'ai tué le vôtre ! » Et la toile tombe. Dénouement inutilement mélodramatique. Ne suffisait-il pas au châtiment d'Octave que son mariage avec M^{lle} Céleste (Céleste !) soit définitivement rompu par l'entente de Gédéon avec Loriquin, — au nez même de Dubreuil ; c'est une des meilleures scènes de la pièce. Une pièce de tout premier ordre attestant que son auteur — nous l'avions déjà constaté à propos de *Rolande*, écrite après *Lucienne* et représentée avant — est un artiste hautement doué pour la scène. Les débuts d'Emile Augier n'ont certes pas été plus éclatants que ceux de M. Louis de Gramont. La thèse de la reconnaissance de l'enfant naturel n'est pas neuve : elle n'a jamais été traitée en un meilleur style, avec plus de sincérité, de vigueur et d'intérêt. Les caractères sont puissamment observés : voyez dans les Dubreuil, charitables par ostentation et par intérêt, l'amère peinture des bourgeois, aux-

quels M. de Gramont en veut mortellement. Voyez le personnage très net et très vigoureux de la vaillante Lucienne ; voyez, en regard, cette chiffe d'Octave ; voyez ce gredin de Gédéon, qui pourtant — c'est là le point faible de l'ouvrage — n'a pas pu croire un instant que Lucienne consentirait à l'épouser. Voyez Loriquin et sa fille : ne sont-ils point d'une absolue vérité ? Tous ces gens ne vivent-ils pas ? N'est-ce point là de l'excellent théâtre ? M. de Gramont ne s'en tiendra pas plus à *Lucienne* qu'à *Rolande* : nous attendons de lui de belles et bonnes œuvres qui trouveront, sur de grandes scènes, l'hospitalité qu'elles méritent. Nous avons dit le succès de M^{me} France, excellente en son bout de rôle de Mathurine. Celui de M. Lerand nous a personnellement réjoui : nous avons remarqué ce jeune artiste aux Bouffes-du-Nord et l'avions alors signalé aux directeurs parisiens. Il fut engagé au Châtelet où il ne tint pas tout ce que nous attendions de lui. Il a composé avec un réel talent le rôle ignoble, mais curieux de Gédéon. M^{lle} Forgeue est une dramatique Lucienne. M. Montcavrel ne manque pas de finesse dans le cynique Loriquin. MM. Léon Jancey, Grand et Bertal s'acquittent on ne peut mieux des rôles d'Octave, de l'avocat Rosnier et du docteur Darcy. M^{lle} Prelly a bien l'essence de « rosserie » qui convient au sien : celui de Céleste Loriquin. Bien jouée par tous, bien mise en scène, la très remarquable pièce de M. de Gramont a été chaleureusement accueillie.

19 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce

théâtre) de *Pot-Bouille*, pièce en cinq actes de M. William Busnach, d'après le roman de M. Emile Zola ¹. — Il y a vraiment d'excellentes choses dans *Pot-Bouille* ; les parties comiques surtout ont fait rire par la sincérité de l'observation, qui a seulement le tort d'être trop éparpillée et de procéder, lentement et longuement, à la façon d'Henri Monnier. Ce qui est d'une bonne réalité et d'une saine leçon, par exemple, c'est la cruauté de la scène soi-disant d'amour entre les deux amants qui ne font que se quereller, absolument comme s'ils étaient mari et femme. Pas un baiser entre eux, pas même un madrigal. Pas une fleurette ; rien que des épines ! C'était bien la peine de changer de gouvernement ! C'était bien la peine de donner dans le contrat un fort coup de canif pour en arriver si vite à dire à Octave ce que Berthe dit à Auguste, son mari, ce que sa mère, M^{me} Josserand, disait, elle aussi, dans ses explications conjugales avec le pauvre Josserand ! *Pot-Bouille*, en somme, constitue un spectacle curieux, d'une moralité saine, sous des dehors parfois grossiers, d'une ironie triste et forte qui se dégage avec quelque lenteur en se complaisant trop aux menus faits. Il s'en faut, d'ailleurs, que la pièce soit aussi bien jouée qu'elle le fut, il y a quelques années, à l'Ambigu. Le rôle de Jos-

1. DISTRIBUTION. — Josserand, M. Lérand. — Octave Mouret, M. Bertal. — Bachelard, M. Montcavrel. — Auguste Vabre, M. Vandenne. — Trublot, M. Favasseur. — M^{me} Josserand, M^{me} France. — Berthe, Mlle Eva Martens. — Hortense, Mlle Prelly. — Marie Pichon, M^{me} Berny. — Adèle, Mlle Pauline Moreau.

	Nombre d'actes	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- prés. pen- dant l'aa- née.
<i>Madame Favart</i> , op.-com.....	3		41
<i>Le Porteur d'eau</i> , vaudeville....	1		11
<i>Le Bain de Cordinois</i> , vaud.....	1	9 Janvier	37
<i>Les Bavards</i> , op.-bouffe.....	2	7 Février	37
<i>Bonsoir Monsieur Pantalon</i> , op-c	1	7 Février	8
* <i>L'Entr'acte</i> , opérette.....	1	14 Février	57
<i>Le Violoneux</i> , op.-comique.....	1	14 Février	29
* <i>Le Fétiche</i> , opérette.....	3	13 Mars	37
<i>la Mascotte</i> , opéra-comique.....	3	17 Avril	88
<i>Deux Tourtereaux</i> , pièce.....	1	17 Avril	77
<i>Cendrillonnette</i> , opérette.....	4	5 Juin	15
<i>L'Œil crevé</i> , op.-bouffe.....	3	17 Juillet	53
<i>En Voisins</i> , vaudeville.....	1	22 Juillet	48
* <i>les Bagatelles de la Porte</i> , com.	1	14 Août	21
<i>L'Assommoir</i> , pièce.....	9 1.	5 Septemb.	27
* <i>L'Age critique</i> , pièce.....	5	5 Novemb.	3
<i>Un beau dévouement</i> , comédie...	1	5 Novemb.	25
<i>L'Homme de Paille</i> , comédie....	3	15 Novemb.	17
* <i>Lucienne</i> , pièce.....	5	2 Décemb.	17
<i>Pot Bouille</i> , pièce.....	5	19 Décemb.	14

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

pauvre, Vasili Semenovitch, on le fait boire. Grisé peu à peu, Vasili raconte l'histoire de ses interminables procès, s'embrouille, sert de jouet aux convives qui vont jusqu'à vouloir le faire chanter et danser... Mais alors, le vieux se révolte, le sentiment de sa noblesse se réveille dans sa cervelle fumeuse, et il s'adresse en ces termes à son nouvel hôte, à Eletski : — Je vous parle à vous, Paul Nkoaliévitch ! Votre défunt beau-père, pour le morceau de pain et les vieilles guenilles qu'il me jetait, riait de moi. Vous voulez donc faire comme lui ? Ces cadeaux m'ont coûté des larmes bien amères. Il paraît que vous en êtes jaloux. Paul Nikolaiévitch, cela est honteux, honteux ! —

ELETSKI — Mais il est complètement ivre, il ne sait pas ce qu'il dit. —

VASILII — Je ne sais pas ce que je dis ? Ah ! ah ! vous allez voir si je ne sais pas... Tenez, vous êtes un grand seigneur, un fonctionnaire de Saint-Pétersbourg, un homme bien élevé... tandis que moi je suis un bouffon... un parasite, un pique-assiette. Mais je vaudrais autant que vous, ah ! ah ! vous êtes marié... ah ! ah !... Mais qui avez-vous épousé ? ah ! ah ! Vous ne savez pas qui vous avez épousé, vous ne le savez pas, mais je le sais moi ! (Olga se montre dans l'embrasure de la porte et regarde avec étonnement.) Vous avez une grande situation, monsieur, et vous avez épousé Olga Petrovna Korine, l'héritière d'une famille illustre ; mais savez-vous qui elle est, Olga Petrovna ? ah ! ah ! ah ! Elle est ma fille ! ma fille... ah ! ah ! vous entendez ? Et le malheureux vieillard s'affale sur une

chaise, subitement dégrisé, avec ce cri : « Je suis devenu fou ! fou ! fou ! » La scène est originale, on ne peut mieux conduite, et amène une explosion finale d'un bel effet. Elle a été jouée par M. Antoine avec une puissance étonnante et a produit sur le public de première — abonnés et invités du Théâtre-Libre — une véritable émotion. Le second acte a bien des maladresses et des longueurs. Eletski veut renvoyer immédiatement Vasili, afin d'étouffer le scandale de sa révélation ; mais Olga, qui a tout entendu, lui demande l'autorisation de voir une dernière fois le vieillard. Elle le voit, en effet, le supplie de lui dire la vérité. Il la dit, et tremblant et honteux, raconte à Olga comment sa mère, outragée et battue par son mari, ivrogne et libertin, l'a pour ainsi dire pris de force, lui, Vasili, qui l'aimait en secret... De sorte qu'elle est sa fille... Olga et Eletski décident de remettre dix mille roubles à Vasili, en faisant croire à l'entourage qu'il a enfin gagné son interminable procès. Le vieillard les refuse d'Eletski et les accepte d'Olga, qui l'enlace filialement. La scène est touchante. Celle-ci encore a été admirablement jouée par M. Antoine. Après lui, nous citerons M. Philipon, qui donne au rôle d'Eletski la froideur qui convient, et de nouveaux venus au Théâtre-Libre, MM. Moritz et Paul Cléry, fort bien placés : l'un dans l'intendant affairé ; l'autre dans Egor, un serviteur d'une humilité curieuse et observée.

Après la pièce de Tourguéneff, qui vaut, non seulement par l'exact tableau qu'elle nous pré-

sente des mœurs russes, mais par la situation, superbement dramatique, nous assistons à la mise au théâtre d'une anecdote qui peut être vraie (*cela est arrivé*, nous a dit l'auteur) mais qui, à la rampe, paraît un peu menue, un peu simple, en son réalisme voulu. La première scène d'*En détresse* pose parfaitement le milieu — le décor représente l'intérieur d'une salie à manger de bourgeois de campagne — et les personnages : Andoche, petit rentier de province, heureux de rapporter au logis et de serrer dans son secrétaire, les douze cents francs qu'il vient de reprendre à son notaire, et M^{me} Andoche, qui dormirait mieux, dit-elle, si elle sentait l'argent sous son matelas. Nous avons dès lors tous deviné que les deux vieux allaient être volés... Aline, la digne fille des Andoche — j'emprunte encore ce récit à M. Darzens — vient de rencontrer sur la grande place de la ville le pupille de son père, Adrien Galafieu, avec lequel elle a été élevée et qui est parti, voici quelques années, faire son chemin à Paris. Joli chemin, du reste : il revient tellement déguenillé, sale et maigri, que la généreuse Aline s'est sauvée à toutes jambes pour ne pas avoir à lui parler dans la rue. Pour sûr, ce vaurien d'Adrien, qui a eu la bêtise de confier sa petite fortune à son frère (lequel s'est ruiné, et a, par-dessus le marché, emprunté dix mille francs aux Andoche et les a mangés) vient chez eux tâcher de les apitoyer encore une fois. « Surtout ne te laisse pas mettre dedans ! » recomman le M^{me} Andoche à son mari. Adrien

entre en effet : dans quel état, bon Dieu ! mais flegmatique et narquois, se prétendant en « négligé de voyage ». Tout de suite, il commence par demander à manger et à boire ! En attendant le dîner, il dévore les restes du déjeuner, une tarte qu'il a trouvée sur le buffet et qu'il arrose de plusieurs verres de vin. Aline rentre, et les deux jeunes gens demeurés seuls, ne tardent pas à se disputer. Adrien, qui, paraît-il, avait dans le temps poussé un peu loin ses privautés avec sa camarade de jeu, voudrait recommencer : le jeûne lui a ouvert l'appétit ! Aline n'aime pas les pauvres et ne se souvient de rien (il « sent le chiffonnier », dit-elle) ; elle le repousse et le rudoie de la belle manière. L'heure du dîner approche ; Andoche père et mère rentrent à leur tour ; le couvert est mis, on s'attable. Adrien conte ses mésaventures, la bouche toujours pleine, et finit par emprunter deux cents francs pour quitter Paris et la France, où il n'a pu trouver d'emploi, et rejoindre à Buenos-Ayres un ami qui y a fait fortune. Mais voilà, les Andoche sont sourds de cette oreille-là. La mère Andoche surtout est impitoyable ; lui, bon homme au fond, se laisse presque fléchir, va au secrétaire, en tire cinquante francs et les donne à Adrien en lui souhaitant bonne nuit ; car c'est l'heure de dormir. Attention : voici la scène que nous avons prévue dès le lever du rideau ! Chacun s'est retiré dans sa chambre respective, et le théâtre reste un instant vide... Adrien réapparaît sur la pointe des pieds. Il a vu où le vieux mettait

la clef : il ouvre le secrétaire, y prend la somme qu'il lui faut et se sauve. Il a compté sans Aline, cette excellente Aline, qui a surveillé par le trou de la serrure : bonne fille, va ! Elle crie : « Au voleur ! » et réveille père et mère. Andoche, qui ne perd pas la tête, se met à la poursuite de son pupille et le ramène par le collet. La scène suivante est évidemment la meilleure de la piécette. La mère Andoche, furieuse, parle d'aller chercher les gendarmes ; mais le vieux, lui, veut régler l'affaire en famille. D'abord il est presque touché qu'Adrien n'ait pas tout pris. C'est donc vrai l'histoire de son départ pour l'Amérique ? Adrien fournit des preuves, les supplie d'envoyer directement à l'agence d'émigration la somme nécessaire au voyage, en en spécifiant l'usage. Andoche, un bon cœur au fond, se laisse convaincre, au grand désespoir de sa femme, et consent au dernier sacrifice que lui demande Adrien. « Bon débarras ! » s'écrie la charmante Aline en le voyant partir. MM. Antoine et Paul Cléry, M^{mes} Barny et Luce Collas étaient les quatre excellents interprètes d'*En détresse*. Un mot bien drôle : la recommandation d'Andoche à son pupille, au moment du départ : « *Sois honnête en France.* »

Vous avez lu l'intéressant roman d'Edmond de Goncourt, intitulé : les *Frères Zemganno*, qui parut, il y a une dizaine d'années, chez Charpentier, et fut jugé digne de prendre place à côté de *Manette Salomon*, de *Germinie Lacerteux*, etc. C'est l'histoire de deux frères, de deux

clowns, dont l'un finit par avoir les jambes brisées en faisant un exercice d'acrobate ; la jalousie féroce d'une saltimbanque attachée au même cirque a préparé cette horrible chute. Les détails, tous pris sur le vif, n'en ont pas moins le charme de la conception. M. Edmond de Goncourt expliquait sa pensée dans ces lignes de sa préface : « Les *Frères Zemganno*, disait-il, sont une tentative dans une réalité poétique. Les lecteurs se plaignent des dures émotions que les écrivains contemporains leur apportent avec leur réalité brutale ; ils ne se doutent guère que ceux qui fabriquent cette réalité en souffrent bien autrement qu'eux, et que quelquefois ils restent malades nerveusement pendant plusieurs semaines du livre péniblement et douloureusement enfanté. Eh bien, cette année, je me suis trouvé dans une de ces heures de la vie, vieillissantes, malades, lâches devant le travail poignant et angoissant de mes autres livres, en un état de l'âme où la vérité trop vraie m'était antipathique à moi aussi ! — et j'ai fait cette fois de l'imagination dans du rêve mêlé à du souvenir. » Les frères Zemganno sont devenus de véritables artistes gymnastes et ont débuté au Cirque de Paris. Mais, au moment même indiqué pour leur triomphe, une main criminelle a préparé l'événement qui doit les livrer à la mort peut-être, au désespoir certainement. Le jeune frère doit, d'une hauteur prodigieuse, tomber sur les épaules de son frère ; il vient se briser sur un tonneau que la coupable a préparé pour rendre sa

chute mortelle. Les jours, les mois se passent ; l'infortuné est guéri, mais c'en est fait de sa carrière. Les efforts de son frère, qui veut continuer ses terribles exercices pour subvenir à leur vie commune, lui soulignent davantage sa cruelle situation ; aussi celui-ci paraît-il y renoncer complètement ; il n'en est rien cependant : « Une nuit Nello s'éveilla. Par la porte qui restait toujours ouverte entre les deux chambres, de sorte que lorsque l'un des deux frères ne dormait pas, il pouvait entendre la respiration de l'autre, Nello n'entendit rien. Il se souleva sur son séant, tendit l'oreille. Encore rien. Il n'y avait dans la chambre de son frère que le bruit de la vieille et grosse montre de leur père qui faisait le bruit des montres d'autrefois. Sous le coup d'une de ces alarmes irraisonnées, qui viennent pendant les heures nocturnes aux soudains réveils, il appela une fois, deux fois, Gianni. Pas de réponse. Nello se jeta à bas de son lit, et sans prendre ses béquilles, et s'accrochant aux meubles, et marchant comme il pouvait, alla jusqu'au lit de son frère. Il était vide, et les couvertures défaites et rejetées en bas disaient que Gianni s'était relevé après qu'il s'était endormi, lui ! « C'était bien nouveau... pourquoi son frère qui lui disait tout, lui confiait tout... s'était-il caché de lui pour sortir?... » Une idée lui traversa la cervelle, et se dirigeant vers la fenêtre, ses yeux fouillèrent l'obscurité de l'ancien atelier de menuisier. « Oui, ça éclairait bien peu... mais il y avait une lumière là dedans. »

Alors il descendit l'escalier, traversa la cour, se traînant sur les mains, sur les genoux. La porte était entrebaillée ; à la lueur d'un bout de chandelle posé à terre, Gianni s'exerçait sur le trapèze. Nello entra si doucement que le gymnaste ne s'aperçut pas qu'il était là. Et agenouillé le jeune frère regardait son aîné volant dans l'air avec l'agilité furieuse d'un corps vaillant et de membres intacts. Il le regardait, et, en le voyant si souple et si adroit et si fort, il se disait qu'il ne pourrait jamais renoncer aux exercices du Cirque, et cette pensée tout à coup lui fit monter aux lèvres un déchirant sanglot. L'aîné, surpris par ce sanglot au milieu de son tourbillonnement, retomba assis sur le trapèze, pencha en avant la tête vers l'espace de paquet douloureux rampant dans l'ombre, par une secousse violente détacha le trapèze qu'il lança au travers de la baie vitrée, volant en éclats, courant à son frère, le souleva contre sa poitrine. Et tous deux, dans les bras l'un l'un de l'autre, se mirent à pleurer longtemps, sans dire une parole. Puis l'aîné, jetant un regard qui enveloppa toutes les choses de son métier et leur dit adieu dans un renoncement suprême s'écria : « Enfant, embrasse-moi..., les frères Zemganno, sont morts..., il n'y a plus ici que deux râcleurs de violon... et qui maintenant en joueront... le derrière sur des chaises. » Comme on le voit, le réalisme de cette étude n'en avait pas banni l'exquise sensibilité : la « note du cœur », qui est une question de vie pour toute œuvre artistique. La fable du roman de

M. de Goncourt n'est point tourmentée, elle ne vise pas aux grands effets ; elle s'écoule naturellement entre des faits que tout le monde peut voir et constater, mais qu'il n'appartient qu'à un véritable écrivain de race de fixer d'un trait indélébile dans l'esprit des lecteurs. Il y a vraiment peu de chose, trop peu de chose, autant dire rien, dans les trois actes qu'ont découpés MM. Paul Alexis et Oscar Méténier dans le roman de M. Edmond de Goncourt. Au premier, les frères Zemganno préparent leur tour ; au second, c'est l'accident, admirablement mis en scène par M. Antoine ; le troisième acte, enfin, rend la situation, autrement poignante dans la page du livre que nous venons de citer. Gianni, l'aîné des Zemganno, c'est M. Antoine ; son cadet, Nello, c'est M. Grand, déjà remarqué plusieurs fois au Théâtre-Libre : ils sont tous deux charmants. A défaut d'accent, M^{lle} Sylviac donne à la Tompkins un bon aspect de traîtresse de drame. Le « drame » c'est justement ce qui manque à cette pièce qui a l'air d'une mystification en deux formidables entr'actes. Les abonnés et invités du Théâtre-Libre ont été récompensés de leur longue attente (on leur devait bien ça !) par une excellente farce, du comique le plus fin, qu'ont signée nos confrères Paul Ginisty et Jules Guérin, et qui pourra sans nul inconvénient être représentée sur un théâtre de genre, où elle ne manquera pas d'obtenir le succès de fou rire qu'elle a obtenu en fin de soirée. Quand le rideau se lève sur *Deux Tourtereaux*, la scène représente un intérieur assez

y sont : ces deux aimables forçats récemment mariés ont acquis, en raison de leur conduite absolument exemplaire, le droit de coloniser. Mais ils sont soumis à la formalité de l'appel quotidien, et pour l'avoir manqué, les voilà tous deux condamnés à reprendre leur travail du pénitencier. Ils se rejettent l'un sur l'autre cet oubli ; des reproches on passe aux paroles aigres, puis à l'injure : « Rosse ! » — « Coquin ! » Leur vocabulaire, si mesuré tout à l'heure, rend les mots les plus imagés et les expressions les plus pittoresques de l'argot du crime, et c'est ainsi qu'ils nous dévoilent leur passé : « — Empoisonneur ! Condamné à mort grâcié ! Une belle idée qu'il a eue là, le chef de l'État ! — Et toi, étouffeuse de vieille dame ! — Elle avait une maladie de cœur, riposte Mélanie, froissée : demoiselle de compagnie dans le faubourg Saint-Germain, ça vaut mieux que d'être potard dans le faubourg du Temple... » Des injures, les deux tourtereaux vont en venir aux coups, quand rentre le gardien, annonçant aux époux, soudainement apaisés, la bonne nouvelle qu'un nouveau président a été élu en France, et qu'il a accordé l'amnistie des fautes commises au bagne jusqu'à ce jour. M. et M^{me} Menessier ne retourneront pas au pénitencier, et le sujet de leur dispute ayant disparu, ils redeviennent ces époux modèles pleins d'égards l'un pour l'autre que nous avons vus au début. — « On n'en veut plus à sa Mélanie?.... » — « Sirène, va ! » M^{me} France et M. Antoine ont rendu dans la perfection, avec infi-

sait jamais si génie n'est pas folie. M^{lle} Desroncets trouve sur son chemin un terre-neuve, le colonel Guérin, dont M. Ohnet ferait aujourd'hui un ingénieur ; M^{me} Tervaux, la malheureuse femme du poète, trouve sur le sien une amie qui lui enlève son mari ; ce qui est infiniment plus douloureux, mais beaucoup plus vrai. M. Eugène Brioux s'est borné à spécialiser ce cas chez un raté, il nous montre les déformations qu'apportent à son cœur, à son bon sens la vanité d'artiste, la camaraderie, le cénacle et l'impuissance aussi de produire. Jacques Tervaux, poète inédit, s'est marié à une petite bourgeoise sans grande instruction qui a pris pour argent comptant les phrases creuses de son époux ; elle a cru à son avenir. Pour son grand homme, elle a mangé sa dot ; afin de payer les éditions de poésies invendables, elle s'est débarrassée de ses boucles d'oreilles, de son argenterie. Les applaudissements du cénacle lui en imposent. Ces impuissants qui entourent Jacques rappellent la bande de ratés que Daudet a peinte dans *Jack*. M. Eugène Brioux a mis les siens au millésime de 90 : voici le synthésiste, le symboliste. l'auteur des *Rubescences*, il les a marqués d'un trait vif, amer. L'auteur a dû souffrir un instant à ce contact. Ces vaniteux, quelquefois étranges par pose, font des victimes, il y a toujours des gobeurs. La muse du cénacle s'appelle Emma Vernier, c'est une jolie fille, riche, bas bleu, à qui le salon de M^{me} Adam fait tourner la tête. Elle veut avoir son journal, son salon. La pauvre Louise

Tervaux la subit, l'héberge dans l'espoir qu'elle lancera son mari. Elle le lance trop, même. La mère de Louise, qui s'aperçoit de l'amour de Jacques pour Emma, ne trouve rien de mieux, dans sa brusquerie de provinciale, que de chasser l'amie. Il va de soi que le poète la suit. Le journal se fonde, le troisième acte nous montre le bureau de rédaction, mais ça ne va pas. Les abonnés se font attendre. Emma s'aperçoit que son poète n'a rien dans le ventre, elle rompt et supprime les subsides. Voilà Jacques déshonoré, ruiné ; que lui reste-t-il ? Le suicide. Il y a beaucoup de mérite dans la pièce de M. Eugène Brieux, une observation juste, bien qu'amère ; les ratés sont au point, il n'a rien dit de trop. Nous ne lui reprocherons que d'avoir un peu trop écourté les amours de Jacques et d'Emma. Il nous les montre au moment de la rupture, il eût été curieux de les faire voir se connaissant, s'appréciant, se dégoûtant l'un de l'autre. De l'interprétation nous mettrons à part M^{lle} Sylviac à qui incombait la lourde charge de représenter Emma Vernier, le bas bleu, elle l'a fait avec beaucoup de tact ; M^{lle} Marcelle Bailly, une M^{me} Tervaux pleine de dignité et de tendresse ; enfin M. Arquillière, qui a rendu avec une grande justesse de ton les faiblesses et l'ivresse de Divoire. — Après la ville, les champs. Les paysans, que M. Jean Jullien nous montre dans *Le Maître*, n'ont rien de commun avec ceux de George Sand. Nous sommes dans une chambre villageoise. Au fond, l'espèce d'armoire qui sert de lit ; un homme est couché là ;

près du feu, la mère file ; à table deux hommes causent en buvant un pichet de cidre. Le père Fleutiaut est au plus mal : il s'est tué de travail, le vieux. Le fils, qui sent la fin prochaine, songe à se pourvoir. Il ne veut pas se ruiner le tempéramment à remuer la terre ; c'était bon pour le père. Il y a de l'argent dans la maison, les Fleutiaut sont riches, ils pourraient faire figure sans l'âpreté au gain du vieux, sans son avarice. Aussitôt qu'il n'y sera plus, on vivra en bourgeois. C'est le rêve du fils et de la mère. Pour arrondir leur magot, on diminuera un peu la part de la sœur, Françoise, qui est mineure. On frappe, c'est un chemineau qui demande l'hospitalité ; le fils la lui refuse, le père la lui accorde. Voyant le bonhomme tousser à fendre l'âme, le vagabond, Pierre, se rappelle qu'il a un emplâtre dans sa besace, et le lui applique sur la poitrine. En dépit des siens, le père a guéri, et reconnaissant, il garde Pierre avec lui, il lui promet même sa fille en mariage, lorsqu'il s'aperçoit que c'est un rude travailleur. Ça ne fait l'affaire ni de la mère, ni du fils, qui mettent sur le compte de leur ennemi la mort ou la vente des vaches, la coupe des bois et le vieux vin qu'ils ont bu. Tant et si bien que le bonhomme excité chasse son sauveur, et la fille qui s'est mise à l'aimer, ne tarde pas à le suivre : ça, c'est bien invraisemblable. Ces trois tableaux, en deux décors très soignés, nous ont paru exquis. Les rôles étaient fort bien joués par M. Antoine, un vieux paysan très nature : M. Janvier âpre et sec,

M. Arquillière, qui avait de la bonhomie dans le rôle du chemineau, M^{me} Barny et M^{lle} Luce Colas qui disait avec beaucoup de justesse et des inflexions de voix bien campagnardes les répliques de Françoise. Nous glisserons rapidement, si vous voulez bien, sur les deux premières petites pièces jouées le 2 mai. *Jacques Bouchard*, de M. Pierre Wolff, est un tableau populaire un peu naïvement peint. Un maçon a été lâché par la maîtresse qu'il aimait et qui s'est établie cocotte. Il lui propose de revenir avec elle : celle-ci lui offre d'être sa « marmite ». Bouchard est honnête et refuse ; mais il lui fait croire qu'il a trouvé un portefeuille contenant une dizaine de mille francs. C'est alors qu'on pourra « se payer de la balade ». Berthe est ravie et subitement reconquise. Mais Jacques se redresse et la traite de « rosse », de « salope » et de « vache ». Vous êtes édifiés : passons ! — *Une Nouvelle Ecole*, de M. Louis Mullem, n'est pas beaucoup meilleure ; mais elle est, en revanche, infiniment moins claire. — Un jeune homme, qui est censé faire de la littérature, lit à haute voix, devant témoins, un roman qui retrace les amours adultérins de madame sa mère. L'amant, un des témoins de la lecture en question, ne manquera pas de se troubler, surtout quand il entendra retentir un coup de feu. Le romancier n'a-t-il pas persuadé à son frère — son frère adultérin — qu'il ne pouvait sortir de la situation où l'a mis son père qu'en se tuant. Mais le jeune homme est, lui aussi, de la nouvelle école, et on ne se tue pas

pour si peu. Il n'y a là qu'une mauvaise plaisanterie de littérateur. — Avez-vous compris ? Non. Nous non plus, du reste.

Nous avons hâte d'arriver à la *Tante Léontine* de MM. Maurice Boniface et Edouard Bodin, qui nous a tous beaucoup amusés, et restera, comme l'un des meilleurs ouvrages que nous ait donné le Théâtre-Libre. J'ajoute, contrairement à l'avis de mon confrère Frimousse (Raoul Toché craindrait-il la concurrence ?) que la pièce eût pu facilement être jouée ailleurs qu'au Théâtre-Libre, et qu'elle eût partout obtenu, à condition qu'elle fût aussi bien interprétée qu'elle l'a été par M. Antoine et ses artistes, un succès très vif et très mérité. Il y a bien de l'esprit et de l'observation, de la vivacité et de la gaieté, de l'ironie dans les mots et de la justesse dans les traits, en cette comédie signée de deux jeunes auteurs, qui paraissent nés pour le théâtre. Notre ami Hector Pessard citait la *Tante Léontine* comme le pendant du *Testament de César Girodot*. La pièce de MM. Belot et Villetard a été originairement créée à l'Odéon : pourquoi M. Porel n'emprunterait-il pas la *Tante Léontine* au Théâtre Libre pour lui donner, dans son répertoire comique, la place qui lui convient ? Deux bourgeois de Valenciennes, M. et M^{me} Dumont sont sur le point de marier leur fille Eugénie à un jeune ingénieur, Paul Méry, qui croit à une forte dot. Quand il apprend que Dumont, à demi-ruiné par une malheureuse spéculation, ne donne que vingt-cinq mille francs, il se retire et

court encore... C'est alors qu'apparaît la tante Léontine, la propre sœur du Dumont, qui a cessé de la voir, depuis qu'il a appris qu'elle avait mal tourné. D'abord séduite par le fils de la maison où elle était institutrice, elle a pris des amants : le dernier est un vieux gentilhomme qui lui a laissé soixante bonnes millelivres de rente. C'est une somme, ça. Devenue riche, la vieille cocotte est prise d'un amour de la famille et d'un besoin de considération qui nous valent des scènes bien curieuses et bien joliment esquissées. Il faut voir la façon dont la reçoit son frère et dont il la renvoie, malgré ses douze cent mille francs. Il faut entendre les reproches qu'adresse au bonhomme entiché de sens moral sa femme, sa fille et son futur gendre, qui ne seront pas « assez bêtes » pour laisser repartir la tante Léontine. « L'argent n'a pas d'odeur » ; la vieille cocotte dotera la jeune fille pure et tout le monde sera content. Tout le monde, y compris l'auditoire, qui a chaleureusement applaudi la pièce et les artistes. M. Antoine (Dumont) et M^{me} France (la tante Léontine), M^{mes} Barny, Luce Colas et Meuris M. Laroche (du Vaudeville) ont rendu à ravir les divers caractères de cette excellente étude de mœurs. M. Antoine méritait les applaudissements du public ; la critique adressait au directeur du Théâtre-Libre ses plus sincères compliments.

Henrik Ibsen est, à l'heure actuelle, l'écrivain le plus curieux, le plus personnel du monde scandinave. C'est, à proprement parler, un révolutionnaire : ses premiers romans soulevèrent en

Norwège un véritable scandale ; ses pièces, *Nora* et les *Revenants*, achevèrent la rupture avec la société bourgeoise et le pastorat. Il dut aller chercher à l'étranger, à Munich d'abord, à Rome ensuite, un refuge contre d'ardentes inimitiés qui lui avaient rendu impossible le séjour dans sa patrie. Ibsen avait pris pour sujet de ses études, de ses critiques, le clergé protestant ; il attaquait avec âpreté sa morale austère, rigide, formaliste, pharisienne, comme contraire à la nature. On voit d'ici les colères soulevées par ses théories de libre-penseur dans ce milieu rigoriste à l'excès. Ibsen s'est donné en quelque sorte la tâche de nos philosophes du dernier siècle. Il retarde de cent ans sur l'heure française. et cependant d'autre part il est bien moderne. Il devance nos littérateurs par un souci de la vérité, une simplicité dans les moyens qui le rapprochent de Tolstoï. Il est vrai que dans ces pays jeunes les littérateurs ne sont point gênés par la formule, la convention imposées par des écoles.

Ce préambule était nécessaire pour pénétrer dans l'esprit des *Revenants*, la pièce représentée le 30 mai au Théâtre-Libre, pièce très humaine par certains côtés, très étroitement norvégienne par d'autres. Le chambellan Alving, après une vie de débauches, s'est décidé un beau jour à se marier. Un fils lui est né ; mais ni l'épouse ni l'enfant n'ont pu le retenir en sa chute de plus en plus profonde dans le vice. La mère, par héroïsme maternel, est parvenue à cacher au monde ces épouvantables désordres et le cham-

bellan est mort entouré de l'estime de ses concitoyens. Mais le fils payera pour lui, Oswald, que M^{me} Alving a éloigné du père, Oswald qui, à Paris, s'est fait une place honorable dans le monde artiste et qui, en plein talent, se voit frappé par l'irréremédiable déchéance : une maladie de la moelle épinière. Les « Revenants », ce sont les vices du père, des ancêtres qui, selon le terrible mot de la Bible, frappent les enfants jusqu'à la douzième génération. La pièce commence Au retour d'Oswald dans la famille, le drame se noue entre ce père mort, ce fils mourant, cette mère infortunée et le pasteur Manders, interprète de la soi-disant loi divine. Ce drame est douloureux, poignant, encore qu'il tienne plus du roman que du théâtre, que certaines parties en soient obscures, d'autres trop spéciales au pays pour lequel elles ont été écrites. Rien de plus terrible que cette fin où le malheureux Oswald, sentant la déchéance irréremédiable de ses facultés, supplie sa mère de l'empoisonner. Que de choses touchées là rapidement, trop rapidement ! Ibsen fait penser, c'est le plus éloge qu'on puisse lui adresser. L'interprétation disparaît derrière l'œuvre : elle est cependant bonne dans son ensemble. MM. Arquilière et Janvier, M^{lle} Luce Colas sont convenables. Il faut grandement louer M Antoine et M^{me} Barny et remercier M. Rodolphe Darzens de sa belle et respectueuse traduction d'Ibsen. — La soirée se terminait par une pièce en un acte, la *Pêche*. Il y avait d'excellentes choses dans le drame de M. Henry Céard, bien qu'on

pût signaler quelques exagérations, quelques outrances qui donnaient à l'œuvre une allure de charge. Et cependant la pièce valait mieux que cela, et la portée en était plus haute qu'il ne paraissait au premier abord. — La *Pêche* était jouée « nature » par M. Antoine, M^{mes} France et Henriot.

Le Théâtre-Libre, toujours installé aux Menus-Plaisirs, terminait le 13 juin sa troisième saison comme il avait inauguré sa première, par une pièce de M. Emile Bergerat : c'était de la reconnaissance. « Grâce à des préfaces de certain recueil connu sous le titre d'*Ours et Fours*, nous disait Caliban, mon plus intime ami s'est aliéné depuis nombre d'années ce qu'on appelle la « bienveillance » des directeurs des scènes parisiennes sans s'acquérir par compensation, ce qu'on appelle la « sympathie » de la critique. Dieu sait pourtant si ces préfaces sont gaies ! Elles ont déridé les honnêtes gens les plus moroses... » Ainsi s'exprime Bergerat lui-même. « Alexandre Dumas, continuait notre auteur, a tenté de marier *Myrane*, sa filleule, successivement à M. Victor Koning, à M. Porel, à M. Jules Claretie (qui l'aimait) et même, *proh pudor !* à Sarah Bernhardt. Puis il l'offrit enfin à feu Raymond Deslandes, lequel s'engagea à la prendre dotée par son parrain, c'est-à-dire enrichie d'un peu de cet esprit, de cette logique et de cette science scénique qui sont l'apanage héréditaire du millionnaire. Alexandre Dumas promit la dot et versa même des arrhes. Il se donna plus de tintouin qu'il n'en aurait aujourd'hui s'il débu-

tait pour placer sa *Dame aux Camélias*. Il lutta quatre ans ! Et il échoua. — Il échoua à cause des douze terribles préfaces d'*Ours et Fours*. » Caliban se trompe du tout au tout. Si MM. Claretie, Porel, Koning et Deslandes ont refusé *Myrane*, ce n'est point parce que l'auteur d'*Ours et Fours* a écrit les fameuses préfaces que vous savez, mais apparemment parce qu'ils n'ont pas trouvé la pièce assez bonne (sans être un chef-d'œuvre, c'est pourtant la meilleure œuvre dramatique de Bergerat) et qu'ils n'ont pas cru à son succès. S'il en était autrement, c'est au Théâtre-Français, où nous avons vu jouer, hélas ! le *Premier baiser* ; à l'Odéon, où s'est donné le *Nom*, « tripatouillé » par MM. La Rounat et Porel ; au Vaudeville, qui représenta jadis *Ange Bosani* ; ou au Gymnase, qui n'a encore rien osé risquer qui portât la signature d'Emile Bergerat, c'est, dis-je, sur une de ces quatre scènes importantes, et non au Théâtre-Libre, que nous eussions vu *Myrane*. Qu'est-ce que *Myrane* ? C'est (le sujet n'est pas absolument neuf et n'est pas non plus traité d'une façon absolument originale) l'éternelle lutte de la maîtresse et de l'épouse légitime. Le comte Gérard de Bastenay, polygame comme vous et moi, trompe sa femme, qu'il aime, pour l'actrice Myrane, qu'il adore. « Est-ce vrai, demande la belle-mère, que les hommes peuvent aimer deux femmes à la fois, également ou différemment ? » — « C'est même, répond le docteur Méquillon, ce qui leur fait une situation enviable. » Donc, tout irait « à peu près » si Myrane (la grande actrice

est la fille de l'ancienne concierge de l'hôtel Bastenay) n'avait la fâcheuse idée de venir relancer son amant jusque chez lui, sous prétexte de revoir l'hôtel où elle a vu, pour la première fois, étant petite fille, le beau Gérard. « Le foyer est profané ! » s'écrie la belle-mère, quand Myrane se trouve nez à nez avec la comtesse. Celle-ci supporte assez bien la chose ; mais elle demande à son mari une grâce qu'il ne peut lui refuser : celle de la conduire le soir même au théâtre où joue Myrane. Le second acte, tout à fait charmant et spirituel (du bon Bergerat), se passe au foyer des artistes, et nous y faisons connaissance avec Fusèle, un type de cabotine esquissé d'après nature par l'auteur et très finement joué par M^{lle} Sylviac, qui a trouvé dans ce joli rôle sa meilleure création. Nous y rencontrons un type d'étranger bien parisien, celui de l'ambassadeur de Perse, Aroun Aga, qui, lui aussi, aime très sincèrement Myrane, mais qui, en flegmatique Oriental, attendra patiemment qu'elle soit libre. M. Antoine a délicieusement rendu cette intéressante physionomie. Le drame se corse : en apercevant dans une avant-scène son amant avec sa femme, Myrane s'est évanouie, et, « faisant sa Sarah », a déclaré qu'elle ne jouerait plus... Gérard vient sur le tard prendre de ses nouvelles et trouve Myrane au bras de Persan, qu'il provoque. Le duel a lieu. Gérard est grièvement blessé et ramené, d'une façon bien invraisemblable, mais pour les besoins de la pièce, non pas chez sa femme, mais chez sa maîtresse. C'est

rine, qu'ils ont préalablement dépouillée, sous prétexte de n'être pas compromis par ses hardes. Et comme M^{me} Barbier, regardant s'éloigner la vieille Catherine, voit les Prussiens s'en allant à l'exercice sous la pluie battante : « Les pauvres gens ! » s'écrie-t-elle en parlant de ces « chapons » qu'elle gavera de son mieux. La pièce, très bien faite, du reste, et fort bien jouée par M^{me} France (l'admirable Catherine), M. Antoine et M^{me} Barny avait tout ce qu'il fallait pour provoquer l'indignation du public écœuré et dégoûté. S'ils s'est trouvé, lors de nos malheurs, des types semblables aux Raquillet et aux Barbier, il fallait se bien garder de les tirer de l'ombre, et si, sous prétexte d'observation pessimiste et de peinture vraie, MM. Descaves et Darien (c'est un triste but pour de jeunes auteurs) nous montrent la couardise et la lâcheté de quelques bourgeois indignes du nom de Français, on est tenté de croire qu'ils approuvent les sentiments de leurs tristes personnages. Elevez les cœurs messieurs les écrivains de la nouvelle école ; au lieu de chercher constamment à nous ravalier devant l'étranger qui nous raille et qui nous gouaille.

Passons à l'*Honneur*, comédie en cinq actes, en prose, de M. Henry Fèvre (29 octobre). — L'« honneur », c'est l'opinion des autres, dit un des personnages de la pièce ultra-naturaliste de M. Henry Fèvre... Premier acte. — Intérieur modeste de petits bourgeois de province. M. et M^{me} Lepape ont à déjeuner leurs amis M. et M^{me} Bagréaut et leur jeune neveu Ed-

M^{lle} Cécile est enceinte de deux mois.... La mère ne peut croire à une telle catastrophe. — « Une fille si bien élevée, qui ne m'a jamais quittée ! » Cependant les parents se consultent, et font appeler Cécile ; elle avoue tout... — « C'est au moins ce chenapan d'Edmond, à qui nous t'avons refusée parce qu'il n'a pas le sou, et qui veut ainsi nous forcer la main... » — « Non, c'est M. Bagréaut ; il est venu me trouver dans ma chambre, un matin que j'étais en peignoir... Je ne savais pas ce qu'il voulait... Depuis, il tourne constamment après moi, mais je l'ai toujours renvoyé... » — Misérable... ! Gueuse... ! » Et les parents tombent à qui mieux mieux sur la coupable, qu'ils finissent par enfermer, attendant leur décision... Au second acte, Cécile, conspuée par la vieille servante Olympe, à laquelle on s'est cru obligé de tout dire, continue à être séquestrée par ses parents et martyrisée par sa mère, qui lui ordonne — on devine dans quel but — de sauter à la corde et de faire des culbutes sur une couverture. Sur ce, les amis Bagréaut se présentent « comme si rien n'était » et sont reçus... comme vous pensez. Alors on voit M^{me} Bagréaut prendre parti pour son mari, incapable d'avoir fait pareille chose. — « Et puis quand cela serait, dit-elle, cela prouve que votre fille est une coureuse, voilà tout... » Et le digne ménage, qui a naturellement jeté les hauts cris, dès que M^{me} Lepape a parlé d'« indemnité », prend la porte, injuriant et injurié... Ah ! c'est, je vous assure, une jolie scène de gou-

même, et après le repas, on le laisse seul avec Cécile. — Amusez-vous, mes enfants!... » a dit la mère au fiancé de sa fille ; de cette façon l'accouchement avant terme, n'étonnera personne, pas même le mari... Cinquième acte. — Cécile, ravie, est en jolie toilette de mariée, trouvant que l'oranger sent bon et accueillant le sourire aux lèvres le cadeau envoyé par M^{me} Bagréaut. La mère ne se sent pas de joie ; elle est désormais tranquille : cette deuxième faute répare si bien la première. Le père, qui ne sait pas tout encore, se dévore de remords et se reproche sa lâcheté. — « Elle ne se mariera pas dans ces conditions, s'écrie-t-il, faites venir Edmond. » Le futur comparait : — « Cécile est enceinte ! » lui dit-on. — « Puisque c'est moi ! » — « C'est de toi, maintenant... Je ne sais plus alors » s'écrie le père abasourdi, et il laisse faire. La toile tombe. — « Olympe, vous ne nous servirez pas ce soir ; vous dînez avec nous à table, a dit M^{me} Lepape à sa servante, vous êtes de la famille. » — « Je n'en suis pas plus fière pour ça... » a grommelé la vieille. Et nous, cher monsieur Fèvre, si vous croyez que nous sommes fier d'avoir vu votre pièce, vous vous trompez... Ça, de l'art, jamais... De la photographie, tout au plus ; cinq épreuves instantanées de personnages, — parfois vrais et pris sur le vif, mais à coup sûr malpropres, — qui prennent des poses diverses et variées : voilà les cinq tableaux de l'*Honneur*. Ce n'est ni fait, ni à faire. Telle est mon opinion. Il y avait, ce me semble, plus de

promesses de talent dans le petit acte du jeune auteur, intitulé *En détresse*, apprécié plus haut. La pièce a bien marché, à la première ainsi qu'à la répétition générale avec des « Oh ! » aux expressions trop brutales, mais sans marques de réprobation, ni sans grands applaudissements. sauf pourtant à la scène d'attendrissement du père Lepape embrassant sa fille. A cet endroit-là, les bravos ont été unanimes. Les acteurs ont été rappelés à chaque acte. Mais la claque seule — car il y a une claque au Théâtre-Libre comme ailleurs — a répondu à la proclamation par M. Antoine du nom de l'auteur. M. Antoine a été excellent, comme d'habitude ; M^{me} Barny, un peu exagérée ; mais aussi quel rôle !... M^{me} France parfaite, absolument parfaite ; M^{lle} Théven s'est acquittée du mieux qu'elle a pu du rôle de Cécile, caractère mal défini et presque incompréhensible : la chute de cette jeune fille naïve dans les bras de ce vilain monsieur est révoltante et fausse. Très bien, d'ailleurs, M. Tervil — un instant débarbouillé de ses imitations de revue — dans l'odieux personnage de M. Bagréaut. Pourquoi M. Arquillière se fait-il une loi de tourner le dos au public ? Est-ce donc écrit dans les statuts du Théâtre Libre ?

Le second spectacle de la saison avait commencé d'une façon assez lugubre par *Monsieur Bute*, trois actes de M. Maurice Biollay. — Le père Fraulin est un heureux bourreau, très content de vivre en exécutant ses semblables. Ah ! si seulement sa fille voulait épouser son aide Victorin. La « fille

du bourreau », j'ai comme l'idée d'un drame de ce nom, signé Anicet Bourgeois, et j'entrevois une pièce dans laquelle la fille d'un exécuter de profession aimerait un jeune homme qu'elle ne pourrait épouser à cause de l'horrible métier de son père. Après tout, cela serait peut-être très « vieux jeu », et je passe : ce n'est pas là le sujet qu'a traité M. Biollay. Voilà qu'au milieu de son bonheur intime, M. Fraulin est assommé par une tuile : le ministère le révoque. — « Oh ! la politique ! » s'écrie la vieille servante Catherine. — « Avoir travaillé pendant vingt ans ! » dit mélancoliquement le père Fraulin, désolé. Nous le retrouvons, au second acte, se cachant sous le nom de M. Bute, retiré à Saint-Mandé, où il végète, s'ennuyant à ne rien faire, et malade par nostalgie du métier. Il a voulu reconduire son ancien aide et ami Victorin, et a été pris, en pleine rue, d'une syncope, où le médecin — un médecin qui s'y connaît — découvre les alarmants symptômes de l'aliénation mentale. — « Prenez garde ! » a dit le docteur à la fille de Fraulin. Et comme nous savons par les renseignements qu'au début il a donnés lui-même à un reporter que l'homme avait la bosse sanguinaire, nous prenons garde... En effet, prévenu par son aide, à qui il avait exprimé le désir d'« en voir une », Fraulin veut sortir la nuit ; on guillotine le lendemain matin. Sa vieille servante, qui le veille, s'oppose à cette imprudence. Il la chourine. — « Pourquoi avez-vous fait cela ? » lui demande l'agent qui vient l'arrêter. — « Pour rien... je ne sais... » Peut-être

pourrions-nous adresser la même question à l'auteur de *Monsieur Bute*, qui ne manquerait pas de nous faire la même réponse. A quoi cela rime-t-il ?... A rien. M. Damoye a composé avec talent la physionomie du bourreau devenant assassin. Plaignons sa victime, M^{me} Barny, et sa fille, M^{lle} Meuris déjà fort applaudie dans l'*Honneur*. M. Laudner s'est fait vivement remarquer dans le jeune médecin bavard : il est parfait. M. Antoine est un amusant reporter.

Nous le retrouvons avec plaisir dans l'*Amant de sa femme*, de M. Aurélien Scholl, qui a été la joie de la soirée. Le vicomte de Saint-Rieul vient de flanquer un bon coup d'épée au beau Gontran, avec qui le trompait la vicomtesse. Il rentre chez lui, décidé, non pas à divorcer (fi donc !), mais à traiter sa femme comme on traite une jolie maîtresse. Il a fait renouveler le mobilier de son hôtel, et c'est tout au plus s'il n'a pas commandé des glaces dans le lit conjugal... Un souper fin est apporté dans le coquet boudoir tendu de rose où il se dispose à reconquérir Valentine. — « Il y a trois ans, dit-il j'ai voulu t'épouser ; aujourd'hui, je veux t'aimer ! » Et en avant les écrevisses, le champagne, et surtout l'eau-de-vie russe, dont nous ne connaissions pas les propriétés toutes particulières ? La vicomtesse ne tarde pas à perdre la tête. — « C'est maintenant, dit Saint-Rieul, que tu es bien à moi ! » — « Oh oui ! » répond la vicomtesse et M^{lle} Sylviac a dit le mot avec une conviction qui nous a tous bien divertis. — « Enfoncé, Gontran ! » s'écrie le mari.

Et la toile tombe, — heureusement. De l'esprit, de l'esprit et encore de l'esprit : telle est la note de cette égrillarde fantaisie. Merci, ami Scholl !

Que dire de la *Belle Opération* ! Une plaisanterie macabre consistant à nous présenter sans l'ombre de vérité, six docteurs, dont un professeur à la Faculté, trois chirurgiens et deux internes, se préparant à ouvrir le ventre de M^{lle} Baldine (des Folies), qui finit par succomber sous le bistouri du célèbre opérateur. — « Je sais maintenant que l'opération était impraticable ! » dit l'illustre professeur. Le mot est peut-être drôle, mais il n'est pas plus vrai que le reste... M. Julien Sermet, l'un des auteurs de la parodie de *Cléopâtre*, qui se jouait avec succès de l'autre côté du boulevard à la Scala, était décidément un joyeux fumiste !

Je vous avais bien dit qu'au Théâtre-Libre on finirait par accoucher en scène... Eh bien ! ça y est. La Rosa, la femme au berger Charlot, met bas son petit en pleine cour, au moment où l'on chante la Noël et la naissance de l'enfant-Jésus, et comme le « gosse » vient sans doute un peu tôt au gré de son mari, deux mois seulement après la noce, elle l'étouffe, et sur le conseil de la mère Raminot, qui lui avait proposé de la faire avorter, elle le donne à manger à ses cochons... La répétition générale de cet étrange « conte de Noël » avait eu lieu la veille de Noël : ce qui a probablement empêché quelques spectateurs de manger, le soir, du boudin blanc. Les réclames préalables nous annonçaient que M. Auguste

Linert, l'auteur de ce « mystère moderne » — plus que ça de prétention ! — était un débutant (ça se voit), caporal d'infanterie... Caporal, cela prouve que le lignard en question fait bien son service militaire ; mais quant à faire œuvre de littérateur, c'est autre chose... Rendons justice aux artistes : M. Janvier était un paysan bien nature ; M^{me} Louise Daubrive s'acquittait on ne peut mieux de son rôle qui consistait à geindre et à se tortiller dans l'obscurité. Les abonnés de la série A, qui n'y voyaient rien, mais qui entendaient tant et tant de couplets sur le même air, ont fini par rire aux éclats, et même par siffler un peu. Ne les blâmons pas : au Théâtre-Libre, tout est permis.

M. Jean Ajalbert, qui a mis à la scène le célèbre roman de M. Edmond de Goncourt, intitulé la *Fille Elisa*, a bien fait de ne pas suivre l'ordre du livre, qui n'en a pas l'ombre... Je l'ai relu : quel gâchis ! Le premier acte de la pièce qui eut plus tard les honneurs de l'interdiction nous montre Elisa amoureuse de son petit soldat et le poignardant... par amour. Notre confrère Hector Pessard se vantait de n'avoir vu que ce premier acte. Il eut tort : les deux autres sont infiniment plus intéressants. Le second surtout, qui est une merveille de mise en scène, reproduit avec une fidélité étonnante, l'audience de la cour d'assises. Une légère inexactitude pourtant : l'avocat général, ou plutôt le ministère public est toujours à droite du tribunal. Pourquoi l'a-t-on mis à gauche ? En réponse sans doute à ceux qui l'ont par-

THÉÂTRE DÉJAZET

Adieu, Cocottes ! était précédé, le 15 janvier, d'une comédie en un acte de M. André Lénéka, intitulée *Une drôle de visite*, et le 1^{er} février, la cinquantième représentation du joyeux vaudeville de MM. Jaimé et Georges Duval se donnait en même temps que la première d'une aimable comédie de M. Léon Durocher, *l'Impôt sur les femmes*, très agréablement interprétée par M^{lles} Rolly et Emma George, MM. Loberty et Garandet.

20 FÉVRIER. — Première représentation de la *Course aux jupons*, comédie en trois actes de M. Léon Gandillot¹. — Lucien Durand est un artiste amateur : il en est encore à peindre le chef-d'œuvre qui doit le lancer et... qu'il ne fera jamais.

1. DISTRIBUTION. — Lucien Durand, M. *Matrat*. — Georges Castelin, M. *Regnard*. — Dugonet, M. *Gaussins*. — Frondeval, M. *Narball*. — Pacharès, M. *Loberty*. — Bénito, M. *Garandet*. — M^{me} Bolivon, M^{me} *Regnier*. — M^{me} Champagnol, M^{me} *Fanny Genat*. — Léontine Frondeval, M^{lle} *Eva Marten's*. — Louise, M^{lle} *Laborie*. — M^{me} Lèclair, M^{lle} *Lefrançais*. — Suzanne, M. *Narlay*.

Cette toile est sur son chevalet, vierge de toute esquisse. — « Comme c'est joli ! » s'exclament déjà les visiteurs que reçoit Lucien sa palette à la main. — « A ta place, dit Louissette, je ferais un petit chasseur passant sur un petit pont, où il rencontre une petite paysanne... » Et Lucien en a assez de cette « grue » qui ne connaît que les sujets de Rudeau. Une femme évanouie dans une boutique de pharmacien : voilà ce que voudrait brosser le maître réaliste. Louissette ne comprend rien à tout cela : elle ne sait qu'une chose c'est qu'elle a besoin de cinquante louis pour aller au *Bon Marché*, et Lucien ne cherche qu'une occasion de rompre avec une bécasse aussi coûteuse... Cette occasion se présente tout naturellement : son ami Castelin vient justement lui demander son atelier pour y recevoir une femme du monde dont il a toutes les faveurs, et voilà Lucien allumé par cette idée d'avoir pour maîtresse une femme du monde (entre nous, il a bien tort), et prêt à se faire présenter (condition indispensable) au mari de M^{me} Frondeval. La présentation a lieu : Léontine devient la maîtresse de Lucien en aussi peu de temps qu'il en faut à Castelin pour être l'amant de Louissette. Vous devinez, d'ailleurs, que nos deux jeunes gens n'auront rien gagné à cet échange, consenti de part et d'autre. Léontine assommera Lucien autant que le faisait Louissette, tandis que la cocotte ne tardera pas à compromettre son nouvel amant. Aussi Castelin renonce-t-il à sa course aux jupons pour épouser une jeune fille que sa mère est en-

chantée de caser. Lucien (c'est moins moral, mais si nature !) en sera quitte pour avoir deux maîtresses au lieu d'une : il garde à la fois Léontine et Louissette. Il ne travaillera ni pour l'un ni pour l'autre des deux Salons, mais il ne s'ennuiera pas non plus... Je ne vous donne pas pour très original et très neuf le sujet de la *Course aux jupons* que M. Léon Gandillot a, du moins, pris la peine d'exposer, de développer et de dénouer, tantôt avec son invention personnelle, tantôt en appelant à son aide l'expérience de ses prédécesseurs les plus connus. Mais la pièce vaut par le dialogue, d'une vérité étonnante et d'une imperturbable gaîté, et par les détails pris sur le vif et rendus d'une façon absolument charmante. Les scènes de « lâchage » au premier acte ; celle des témoins du rastaquouère qui finissent par emprunter la forte somme à l'adversaire de leur client, et surtout la scène dite « des deux mères », au troisième acte, sont des morceaux de bonne, de très bonne comédie, et démontrent une fois de plus que le jeune et spirituel auteur des *Femmes collantes* est certainement un homme de théâtre, qui, certes, n'a pas dit son dernier mot. En attendant qu'il soit applaudi sur une scène d'ordre, M. Léon Gandillot a trouvé à Déjazet un directeur qui, je le crois sans peine, l'accueillit à bras ouverts — les *Femmes collantes* n'ont-elles pas fait la fortune de M. Boscher ! — et des artistes de bonne volonté qui ont prestement enlevé cette *Course aux jupons*. MM. Matrat et Regnard ont du naturel et du comique ; M^{lles} Eva Marten's et

hen et Grenet n'est pas aimé de sa femme. Que peut-on lui reprocher ? Rien. C'est un honnête homme, d'une belle santé, ni plus ni moins bête qu'un autre : il joue bien au billard, comme un président de république. Ce sont ces qualités mêmes qui exaspèrent la romanesque Julie, sa femme. Elle voudrait connaître l'amour, que ne lui a jamais fait connaître son pot-au-feu de mari. Elle croit trouver l'amant idéal dans le pschulteux Abel de Born. On amène Monsieur à se mettre en colère. Une claque est envoyée par le mari, reçue par la femme, sans qu'elle ait été adressée à une tierce personne. Maintenant M^{me} Rondel a un motif. — Il n'y a plus rien de commun entre vous et moi, dit-elle à son mari, puis s'adressant à M. de Born : « Monsieur, je vous accorde ma main ». Et un ménage à trois s'établit comme dans *Divorçons* ! Mais l'obtention du divorce nécessitant un certain temps, de Born ne demanderait pas mieux que de prendre des acomptes sur le mariage futur. Le diable est que le mari n'entend point de cette oreille. Armé de l'article 298 du code, lequel article interdit le mariage entre complices en adultère, il sauve son front menacé. Force est au soupirant de s'en tenir aux déclarations, ce qui exaspère la jeune femme, qui demanderait plus d'amour à son futur mari. Elle finit par prendre de Born en grippe, s'aperçoit de ses défauts, et reconnaît les qualités de son digne époux, auquel elle revient. L'action est traversée par un couple dont le mari est médecin, la jeune femme morphinomane qui, loin d'égayer la

pièce, l'a plutôt arrêtée dans sa marche. Cette comédie de MM. Cohen et Grenet-Dancourt n'a reçu qu'un accueil très modéré. Cette froideur est-elle due à l'interprétation, ou à la scène elle-même, plus habituée aux folies du vaudeville qu'au ton de la comédie ? Il peut y avoir de ces deux raisons à la fois. Le public a ses habitudes, il est routinier. Nous l'avons bien vu l'an dernier, aux Variétés, quand Sarah Bernhardt joua *Léna*, puis la *Dame aux Camélias*. Ce que nous disons du milieu peut s'appliquer aux acteurs. Les joyeux interprètes de Gandillot paraissaient un peu gênés par la prose sérieuse des auteurs de la *Revanche du mari*. M. Narball s'est tiré à son avantage du rôle difficile de Rondel ; M. Chautard nous a paru raide et guindé, il manque de légèreté, de souplesse, il paraît peu fait pour les amoureux ; n'oublions pas MM. Roche, Landrin, Garandet et Leitner jeune. Le côté des dames ne comporte que deux rôles sérieux, celui de M^{me} Rondel, porté par les épaules de la jolie Eva Marten's qui nous a montré son talent de comédienne et trois toilettes du meilleur goût ; l'autre incombait à M^{lle} Marcelle Josset.

10 JUIN. — Première représentation de *Cinq mille quatre !...* comédie-bouffe en trois actes de MM. Albert Guinon et Ambroise Janvier ¹. Il y

1. DISTRIBUTION. — Chapitel, M. Narball. — Florensac, M. Chautard. — La Moutardière, M. Lecœur. — Marabout, M. Hurbain. — Des Claquettes, M. Kerny. — Bonichon, M. Dreyfus. — Putois, M. Chalande. — Riflard, M. Lanher. — Cidon, M. Leitner jeune. — Isabelle, M^{lle} Marie Durand. — Henriette, M^{lle} Narlay. — M^{me} Pompier, M^{lle} Lefrançais. — Fanchette, M^{lle} Hellen.

avait de la verve, de la gaieté, des mots pleins de drôlerie et même d'observation alerte et fine dans deux petits actes signés Albert Guinon et Maurice Denier, et intitulés : *J'épouse ma femme*, qui furent joués à la Renaissance il y a cinq ans. Les deux premiers actes des *Respectables*, de M. Ambroise Janvier (Vaudeville, fin 89) abondaient aussi en scènes originales et piquantes, toutes pleines de vérité et de fine analyse. Nous sommes loin, très loin de *J'épouse ma femme* et des *Respectables*, avec *Cinq mille quatre*, qui n'est plus qu'une farce, parfois amusante et trop souvent grossière. Chapitel est un honnête employé du Ministère de l'Agriculture qui trompe sa femme par raison économique : Henriette prétend que les modestes appointements de son mari ne lui permettent pas la maternité. Sois seulement sous-chef, aie « cinq mille quatre », et alors, lui dit-elle, comme Julien de *Gabrielle* :

Nous pourrons nous donner le luxe d'un garçon...

Jusque-là, Chapitel, réduit chez lui à la portion congrue, couraille de côté et d'autre. C'est ainsi que, l'autre soir, étant allé prendre un bock à l'Américain, il y a fait la rencontre d'une certaine Isabelle, qu'il amène aujourd'hui, l'imprudent, aux eaux de Mouilly-le-Sec, prétextant une mission administrative, un rapport à faire sur les ravages des taupes dans les régions du sud-ouest. A Mouilly-le-Sec, c'est de la malechance, il se trouve face à face avec son chef de division, M. de la Moutardière, qui ne badine pas sur le chapitre des mœurs et note ses employés

d'après leur conduite. Aussi Chapitel ne trouve-t-il rien de mieux que de lui présenter Isabelle comme sa femme, et vous voyez d'ici les quiproquos, car vous avez déjà deviné — on n'est pas plus perspicace — que la vraie M^{me} Chapitel s'amène, elle aussi, à Mouilly-le-Sec, dans le but de voir le terrible chef de division et d'obtenir de lui l'avancement de son mari. Si la cocotte est prise pour la femme légitime, la femme légitime sera prise, à son tour, pour une cocotte et sera comme telle relancée par Florensac, le neveu du chef de division. Vous savez le reste. Faut-il donc vous dire que M^{me} Chapitel est enfermée avec Florensac par son mari lui-même dans un cabinet particulier qui est une ancienne cabine de douches ; qu'Henriette y est douchée en compagnie du petit des Claquettes, qui lui fait une cour assidue ? .. Non : j'aime mieux vous avouer que je me suis très franchement amusé d'un personnage épisodique : Marabout le médecin aliéniste, qui voit des fous partout. — J'enferme le plus de monde que je peux ! dit-il — et qui finit par se croire fou lui-même : le triomphe de la science ! Le public ordinaire de l'endroit rira cinquante fois de l'histoire du paysan demandant au gouvernement de guérir son veau de la colique ; de celle du train présidentiel spontanément acclamé par les populations, et du wagon des ministres — où, paraît-il, on peut ôter ses bottes — du travestissement de Chapitel en homme d'équipe, voire d'un certain rond de cuir... MM. Guinon et Janvier me permettront de leur dire que tout

cela est bien gros. Et M. Boscher avouera qu'à l'exception de M^{lle} Durand, qui a de l'entrain ; de M. Chautard, qui a de l'élégance, et de M. Narball, qui a de la bonne volonté, bien faible est sa troupe d'été. Un acte de M. Lénéka, *Représailles* accompagnera *Cinq mille quatre* du 17 au 21 juin, époque de la fermeture annuelle. *Une drôle de visite*, du même auteur, servira ensuite de lever de rideau à la pièce de MM. A. Guinon et A. Janvier, avec laquelle le théâtre rouvrira ses portes le 6 septembre. Le 6 octobre, ce sera le tour d'une comédie de M. E. Doyen, *A l'école de l'amour*, jouée par M^{mes} Massé, Isaac et M. Garandet.

10 OCTOBRE. — Première représentation de *Ces monstres d'hommes*, comédie-bouffe en trois actes de MM. René Lafon et Darsay ¹. — Mais elle est bête à pleurer, la pièce de ce soir. M. Boscher, qui a osé inviter la critique à la répétition générale et le public à la première, ne la connaissait donc pas?... Il ne l'avait donc pas lue, il ne l'avait donc pas fait ou vu répéter?... Comment admettre qu'un directeur, « qui a joué du Gandillot », ait manqué de flair, au point de ne pas prévoir ce piteux résultat. Pièce de jeunes, tant qu'on voudra, mais il ne faudrait pourtant pas les prendre en nourrice, et trois actes, où il n'y

1. DISTRIBUTION. — Bodard, M. Narball. — Cormoran, M. Hurbain. — Cernusson, M. Lecœur. — Potinet, M. Chautard. — Anatole, M. Dubos. — Dutatin, M. Chalande. — François, M. Kerny. — Joseph, M. Lanher. — M^{me} Cernusson, M^{me} R. Lemonnier. — Larirette, M^{lle} M. Josset. — Jeannette, M^{lle} Narlay. — Léonie, M^{lle} Masse. — Justine, M^{lle} Isaac.

meilleur des trois. Je n'aime pas beaucoup, je l'avoue cette histoire de billets Perron inventés par Guignolet pour couvrir, aux yeux de sa première femme, les dépenses qu'il faisait avec Estelle, et qui, mis en circulation par la dame, vont devenir, dès le jour de sa noce, la terreur du nouveau marié, se croyant poursuivi comme faussaire... Mais le Duflair croyant voir un bigame en Guignolet — il y a du Guignol en cette bouffonnerie — et lui faisant une « chasse » en règle, jusqu'à ce que le commissaire l'empoigne lui-même pour avoir si légèrement mis la police en branle et compromis son infailibilité bien connue, Duflair, dis-je, est un « moyen » comique qui en vaut un autre. Nous noterons même, au second acte de cette pochade, une jolie scène de comédie entre le mari et la femme : celui-là se faisant passer pour un conspirateur et celle-ci ravie de donner ainsi dans la politique. M. Lénéka n'a, d'ailleurs eu, j'imagine, d'autre idée que d'écrire une farce en vue du théâtre Déjazot — entre la place de la République et la Bastille — pour un public qui rit de bon cœur, sans s'inquiéter des formules anciennes ou nouvelles. Et comme le vaudevilliste en question n'a pas eu la prétention de renouveler l'art, nous aurions mauvaise grâce à apporter dans notre jugement la sévérité qui convient quand, par exemple, on se trouve en face d'une œuvre qui s'appelle la *Parisienne*. Il n'y a — c'est déjà un bon point à l'actif de M. Lénéka — il n'y a, dans la *Chasse aux Mariés*, ni cocuage, ni adultère en cours d'exé-

cution, et le public visé par l'auteur a pris un vrai plaisir à l'armoire où s'enferme Duflair, au second acte, ainsi qu'au jeu de portes de l'hôtel du dernier acte. Tout cela n'est pas très neuf, mais c'est gai. Les folies les plus courtes sont encore les meilleures. A onze heures et demie, nous sortions ce soir-là de Déjazet, où avaient « opéré » avec une verve à tout casser : M. Chautard, qui a de la distinction, M. Narball, qui a du naturel, M^{mes} Régnier et Markett, M. Hurbain et consorts qui ont de la bonne volonté, beaucoup de bonne volonté...

19 NOVEMBRE. — Première représentation de *Cléopâtre... d'Italie*, parodie en un acte de MM. Jules Jouy et Georges Rolle¹. Les auteurs avaient eu l'idée originale de transporter à la barrière d'Italie le drame passionnel qui, à la Porte-Saint-Martin, se déroulait en Egypte ou en Grèce. Résultat de ce changement de milieu : une farce naturaliste, un peu osée, mais savoureuse et gaie. Plusieurs couplets, fort joyeux, avaient contribué au vif succès de cette petite pièce.

10 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Déménageons*, comédie en un acte de M. Guillemaud, accompagnant la 34^e représentation de la *Chasse aux Mariés*.

19 DÉCEMBRE. — Première représentation de

1. DISTRIBUTION. — Antoine, M. Hurbain. — Octave, M. Narball. — Tue-ses-puces, M. Lecœur. — Dix-verres-six-tasses, M. Dechambre. — Qu'Étrenne, M. Kerny. — Le crieur du bal, M. Lanher. — Cléopâtre, M^{lle} Josset. — Octavie, M^{lle} Masse. — S'tir-des-Patles, M^{lle} Isaac. — Olympia, M^{lle} Le-français. — Phrasie, M^{lle} Narlay. — Irène, M^{lle} Dupré.

Ferdinand le Noceur, comédie en quatre actes de M. Léon Gandillot ¹. — C'est ce soir la rentrée du triomphant auteur des *Femmes collantes* sur la scène de son premier et de son plus grand succès. M. Boscher a, ce me semble, manqué à tous ses devoirs en n'illuminant point la façade de Déjazet, en l'honneur du retour de l'enfant prodigue... On sait que M. Gandillot avait bien tenté de faire à son théâtre ordinaire une infidélité ; mais en dépit du concours de chauds, de trop chauds amis, elle ne lui réussit qu'à moitié, et c'est ainsi que le petit Léon dut bientôt revenir du boulevard Saint-Germain, au boulevard du Temple, non sans avoir eu la chance de pouvoir glisser, dans l'intervalle, trois jolis actes entre les mains de M. Albert Carré, directeur du Vaudeville. La vie de Fourageot, fabricant de produits pharmaceutiques, est une éternelle « course aux jupons » et à cinquante ans — le bel âge, paraît-il pour être ou se croire aimé — il n'est pas près de dire : « Adieu, cocottes ! » On pense bien qu'une telle existence de bâtons de chaise n'est pas faite pour avoir rendu fort heureuse M^{me} Fourageot ; mais la brave femme est morte, il n'y a plus rien à faire, c'est un malheur auquel on ne peut remédier. Aussi Fourageot, qui est brave homme, après tout quoique un peu trop porté sur

¹ DISTRIBUTION. — Fourageot, M. Narball. — Bertinet, M. Hurbain. — Paturin, M. Lecœur. — Ferdinand, M. Rablet, — Labricelle, M. Garandet. — Casimir, M. Kerny. — Carjol, M. Tressy. — M^{me} Paturin, M^{me} Régnier. — M^{me} Bertinel, M^{me} Josset. — M^{me} Brigitte, M^{lle} Narlay. — Paulette, M^{lle} J. Hady.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- prés. pen- dant l'an- née.
<i>Adieu, cocottes</i> , vaudeville.....	3		62
<i>Un Krach</i> , vaudeville.....	1		5
<i>Les Deux font la paire</i> , vaud.....	1.		15
* <i>Une drôle de visite</i> , coméd.e...	1	15 Janvier	61
* <i>L'Impôt sur les femmes</i> , com...	1	1 Février	20
<i>Eulalie</i> , vaudeville.....	1		15
* <i>La Course aux jupons</i> , com....	3	20 Février	103
<i>Le Thapsia</i> , vaudeville.....	1		17
<i>Irrésistible</i> , comédie.....	1		4
* <i>Maraskine</i> , comédie.....	1	29 Mars	19
* <i>La Dot</i> , comédie.....	1	2 Mai	17
* <i>La Revanche du mari</i> , com....	3	20 Mai	20
<i>Les Rêves de Marguerite</i>	1		20
* <i>Un Cousin de province</i> , com...	1	6 Juin	10
* <i>Cinq mille quatre</i> , vaud.....	3	10 Juin	43
* <i>Représailles</i> , comédie.....	1	17 Juin	4
* <i>A l'Ecole de l'Amour</i> , com....	1	6 Octobre	37
* <i>Ces monstres d'hommes</i> , c.-b.	3	10 Octobre	38
* <i>La Chasse aux mariés</i> , c.-b...	3	13 Novemb.	31
<i>Un joli feuilletton</i> , vaudeville...	1		13
* <i>Cléopâtre d'Italie</i> , parodie.....	1	19 Novemb.	13
* <i>Déménageons</i> , comédie.....	1	10 Décemb.	11
* <i>Ferdinand le Noceur</i> , com....	4	19 Décemb.	16

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉÂTRE DU CHATEAU-D'EAU

La Société des Artistes dramatiques réunis a fait, le 4 mars, au théâtre du Château-d'Eau, une superbe reprise de l'excellent drame d'Anicet Bourgeois et Michel Masson : *Marceau, ou les Enfants de la République*, ¹. On conte que cet intéressant ouvrage fut représenté pour la première fois à la Gaîté le 22 juin 1848, le premier jour de l'insurrection de Juin. Les acteurs, les spectateurs entendaient des coups de fusil dans le faubourg du Temple, tandis que la pièce se jouait. Au moment où l'acteur chargé du rôle de Bourbotte disait sur la scène avec une noble confiance : « On ne tue pas un représentant du peuple », plus d'un représen-

1. DISTRIBUTION. — Marceau, M. Chelles. — L'abbé Pascal, M. Fabrègues. — Le marquis de Beaulieu, M. Regnier. — Fauvel, M. Décori. — Beaugency, M. Bertal. — Kléber, M. Cayol. — Bonaparte, M. Medony. — Galoubet, M. Rablet. — Chénier, M. Th. Ledard. — Talma, M. T. Huguenet. — Robespierre, M. Miran. — Cohegru, M. Dreyfus. — Montournois, M. Laferte. — Bourbotte, M. Frumence. — Robert, M. Villiers. — Geneviève, M^{lle} Renée Cogé. — Croquette, M^{lle} Jeanne Théol. — Cornélia, M^{lle} Luce Léonce. — Mère Galoubet, M^{lle} Bremens.

tant du peuple tombait devant les barricades. On comprend que le public ne suivait pas avec une attention soutenue le drame imaginé par les auteurs, lorsqu'il s'en passait un si terrible sur les boulevards et dans les rues de Paris. Le lendemain, le théâtre était fermé. Lorsqu'il fut rouvert, on écoutait avec tristesse l'éloge de cette belle devise de la République : « Liberté, Egalité, Fraternité », qui venait de recevoir un si cruel démenti (elle en a reçu bien d'autres depuis lors) ; les spectateurs étaient rares ; le drame d'Anicet Bourgeois et Michel Masson, malgré son beau titre, ses beaux tableaux, ses belles leçons, malgré la hardiesse et l'habileté avec lesquelles quelques-uns des principaux personnages de la Révolution étaient figurés, n'eut qu'un petit nombre de représentations. C'est une très heureuse idée qu'a eue la Société des Artistes réunis au Château-d'Eau de reprendre cette pièce républicaine faite — admirablement faite, du reste — dans un fort bon esprit de conciliation ; elle enseigne le dévouement à la patrie, la soumission à la loi ; elle est tout à l'honneur d'un des plus purs enfants de la République, Marceau à qui tous les partis, à qui les étrangers eux-mêmes ont rendu hommage. On connaît les beaux vers que lord Byron lui a consacrés dans le *Pèlerinage de Child-Harold* : « Non loin de Coblenz une simple pyramide s'élève sur un tertre de gazon. Marceau fut un de nos ennemis, mais n'en rendons pas moins hommage à sa mémoire ; sa carrière fut courte et glorieuse ! On vit deux armées suivre ses funérailles, on y vit pleurer ses amis

et ses ennemis ! Marceau fut le champion de la liberté et du petit nombre de ceux qui n'abusent pas du pouvoir terrible qu'elle donne aux hommes qui prennent les armes en son nom. Marceau avait conservé la pureté de son âme, et il fut pleuré. » *Marceau* était remarquablement joué au Château-d'Eau par une troupe qui était de tout premier ordre. Chelles, qui se fit autrefois remarquer dans le rôle de l'abbé Pascal (on songeait alors à l'engager à la Comédie-Française) nous donna un Marceau (auquel il ressemble) plein de chaleur et de conviction. Il avait repassé à M. Fabrègues, qui le rendait avec onction et dignité, le rôle du prêtre patriote. Le rôle important de femme, celui de Geneviève de Beaulieu, cette noble vendéenne, que son admiration pour Marceau a convertie à la République, était joué par M^{lle} Renée Cogé, une jeune artiste de talent que nous n'avions fait qu'entrevoir à l'Odéon, puis à l'Ambigu. Elle est jolie et distinguée ; elle a du charme, de la grâce et de l'expression. MM. Décori, Bertal et Regnier étaient on ne peut mieux placés dans les rôles du traître Fauvel, de Beaugency et du marquis de Beaulieu. M. Rablet était un amusant Galoubet et M^{lle} Jeanne Théol une joviale cantinière. La pièce était montée avec un éclat exceptionnel au Château-d'Eau : témoin les tableaux de l'*Autel de la patrie*, au Champ-de-Mars, des repas fraternels dans les rues, du *Départ des Volontaires* et du Panthéon, — et nous applaudissions cette belle et bonne reprise d'un drame patriotique, intéressant et admirablement fait par ces deux vé-

sait qu'il y a eu meurtre et non suicide. Il tient le secret, soyez sûr qu'il s'en servira pour mal faire, mais patience !... Vous verrez d'abord Jacques Marny, le fils de la victime, aimant Suzanne Morel, la fille de l'assassin — au grand désespoir de Morel, qui a bien voulu recueillir Jacques et le combler de ses bienfaits, mais qui hésite (le fâcheux remords !) au moment de lui donner sa fille en mariage. Vous verrez ensuite (en cinq actes, dont un prologue, on peut voir bien des choses !) l'ancienne maîtresse de Julien Marny, cette échappée de Saint-Lazare, qui, au Brésil, s'est refait une « virginité » — elle en revient veuve et comtesse, en passe de devenir princesse — vous verrez, dis-je, ô horreur ! — Emina Duchemin, la cousine et l'associée du drôle du prologue, aimer Jacques, le fils de son ancien amant, au point de vouloir abandonner pour lui le Basiloff qui lui promet le mariage et la couronne de princesse. Vous verrez, — cela, sur le coup de minuit — Maxime Loisel, le sauveur, confondre la coupable ; enfin Jean Morel, eng... puis pardonné par Jacques Marny, qui épousera Suzanne (puisqu'il l'aime !) et qui, gorgé d'or par l'assassin bourrelé de remords, coulera des jours heureux. — « En voilà un qui a eu de la veine qu'on ait fait son affaire à son père ! » disait à la sortie un des rares titis du Château-d'Eau, où l'on ne vient plus — mince alors ! — qu'en habit noir et en cravate blanche. C'est que, depuis *Marceau* et la nouvelle Société des artistes réunis, ce théâtre est devenu un vrai théâtre, jouant de vraies piè-

grand et Baratte. Le succès fut éclatant, et la presse décerna au compositeur des éloges presque unanimes. Quelques-uns sont même singuliers. C'est ainsi que Théophile Gautier, dans son feuilleton du *Moniteur universel*, signale comme une des qualités de l'ouvrage « l'absence de recherches harmoniques ». Cette qualité aujourd'hui semble plutôt un défaut... En réalité, les motifs sont généralement vulgaires, et l'instrumentation est plus bruyante qu'harmonieuse. C'est de la « grosse musique ». Mais, en raison même de cela, elle produit des effets violents, et de nature à empoigner le public, surtout un public peu raffiné. La chanson de Roland a le défaut de ne pas être suffisamment caractéristique. Nous n'aimons pas non plus la ballade du roi Soliman, qui ressemble à une plainte. N'empêche qu'on l'a redemandée à la Saïda de ce soir. M^{me} Sibens, qui ne l'a, d'ailleurs, pas mal dite. Mais tout le rôle de Roland a du caractère; le personnage est bien campé. Les finales portent tous, à cause de la furieuse tempête instrumentale qu'ils déclenchent dans l'orchestre, un orchestre où, malgré les efforts de M. Raimbaud, la cacophonie régnait en maîtresse. Les modestes choristes nous ont paru damer le pion aux instrumentistes, un peu trop vantés par avance. Le finale du troisième acte : « Exterminons les Sarrasins » avait, en 1864, emporté le succès d'assaut. Il a le diable au corps, ce finale, et produit un effet gros, violent, mais irrésistible. Le troisième acte est, du reste, de beaucoup le meil-

leur : outre ce belliqueux finale, on peut citer la farandole, la scène de la confession et le trio. Et plusieurs de nos confrères ont eu tort de s'en aller, juste au moment où l'exécution s'améliorait. En somme, on encourageait une entreprise qui consistait à faire vivre, pendant l'été, un nombreux personnel artistique ; elle le mérite à bien des égards. La mise en scène est convenable. Enfin, l'interprétation quoiqu'elle ait cloché par-ci par-là, voulait quelques éloges. Le public du Château-d'Eau, peu gâté sous le rapport du ballet, a accueilli avec délire le divertissement du second acte, et a fait une véritable ovation à la première danseuse, qui a dû bisser le pas des écharpes. Il est fâcheux qu'en proie à l'aphonie, l'interprète du rôle d'Alde, M^{me} Roussié n'ait pu nous montrer ce qu'elle savait faire, et n'ait esquissé sa partie que pour ne pas faire manquer la représentation. Le ténor, M. Van Lo, avait ce qu'on appelle un rude galoubet ; il envoyait son « Exterminons les Sarrazins ! » comme s'il avait eu dans le gosier le clairon du jugement dernier. M. Augier prêtait à Turpin une voix de basse tout à fait archiépiscopale, et M. Gécécand (Ganelon) chantait bien quand il chantait juste. N'oublions pas le petit page, M^{lle} Adam, qui disait avec intelligence ses quelques phrases de récitatif.

Roland à Roncevaux fut suivi d'Ernani ¹ et

1. DISTRIBUTION. — Ernani, M. Lafont. — Charles-Quint, M. Baleroy. — Ruy Gomez, M. Augier. — Yago, M. Delaunoy. — Ricardo, M. Caralp. — Elvire, M^{me} Laville-Ferminet. — Jeanne, M^{lle} Adam.

de *Norma*, où se fit justement applaudir M^{me} Laville-Ferminet, puis du *Trouvère* et de *Martha* ¹, qui composèrent le programme de la saison lyrique du théâtre du Château-d'Eau.

8 OCTOBRE. — Première représentation de *Marie Stuart, reine d'Ecosse*, drame en cinq actes et huit tableaux, dont un épilogue, de MM. Lucien Cressonnois et Charles Samson ². — Les jeunes auteurs ont suivi l'histoire du mieux qu'ils ont pu, tout en s'aidant, comme c'était leur droit, des dernières recherches faites au sujet de la trop fameuse reine d'Ecosse. Ils ont écrit, en bonne prose, un drame intéressant encore qu'un peu long qui a été monté et costumé tout aussi bien — c'est tout dire — qu'il eût pu l'être à la Porte-Saint-Martin. Nous y voyons Marie Stuart

1. DISTRIBUTION. — Lyonel, M. Henri Leroy. — Plumkett, M. Augier. — Lord Tristan, M. Delaunay. — L'Alderman, M. Leeger. — Martha, M^{me} Otta Brony. — Nancy, M^{me} Loughany.

2. DISTRIBUTION. — Bothwell, M. Chelles. — G. Douglas, M. Fabrègues. — Darnley, M. Amaury (de l'Odéon). — Knox, M. Regnier. — Ruthwed, M. Darles. — Lindsay, M. Mesnil. — Lethington, M. Lyonne. — Rizzio, M. Prévost. — Morton, M. Chamblard. — Melvil, M. Miran. — Entraguet, M. Lejeune. — Taylor, M. Tavernier. — John Burle, M. Clot. — Anyas Paulet, M. Laferte. — Hay de Tallo, M. Lagrange. — Erskine, M. Stebler. — Dalgeish, M. Loir. — Bedford, M. Lesaint. — Un ouvrier, M. Mori. — Bellenden, M. Lemarchant. — Un officier, M. Woll. — Le doyen de Pétersbury, M. Dalier. — Bourgouin, M. Richard. — Le bourreau, M. Cartereau. — Kent, M. Durand. — Le shériff, M. Léaud. — Bolton, M. Dubois. — Un ouvrier, M. Dupont. — Un portier, M. Léonard. — William Powrie, M. Merville. — Schresbury, M. Morin. — Marie Stuart, Mlle Mathilde Deschamps. — Marie Seaton, Mlle Alice Prévost. — Lady Douglas, Mlle Marie Gare. — Roland Douglas, Mlle Leconte. — Djelly, Mlle Leclerc. — Comtesse d'Argyle, Mlle Saint-Jean. — Un page, Mlle Lefebvre.

Mionne, sont les protégés de M. Célestin Broussel, le peintre et le journaliste ont fait fortune : celui-ci, voulant épouser Laurence qui refuse, car elle a son secret — le secret de Laurence après celui de Gilberte — celui-là très épris de sa gentille voisine, la petite Mionne, repoussant, par amour pour elle, les avances d'une grande dame, M^{me} Joramie. La grande dame, blessée, jure de se venger. Jacques, venu pour faire chanter son ancienne maîtresse devenue bigame, se trouve là fort à propos. — « Cent mille francs si tu veux me débarrasser de mes deux ennemis : tuer le comte et faire disparaître la petite Mionne, ma rivale ! » Jacques accepte, et pour commencer ; il parvient, lui, l'ancien forçat, à faire arrêter Ambroise Mourillon comme voleur, et à faire prendre par la Tamirel la petite Mionne, conduite en un noir souterrain, où elle se trouvera sans le savoir en présence de sa mère... Jacques a reculé devant l'assassinat du comte de Soleure, et il a eu tort. C'est ce revenant, menant au doigt et à l'œil son ami, le juge d'instruction, qui va les faire pincer tous, et le dernier tableau de ce drame touffu et compliqué, distribuera à chacun les châtimens qui leur sont dûs. Il va sans dire que la Petite Mionne, qui est bien la fille du comte (une lettre trouvée dans un tiroir le prouve !) et non celle de Jacques, épousera le peintre qui l'aime, comme Laurence, qui n'a pas été violée le moindre du monde, épousera notre confrère le journaliste. La pièce est bien jouée par MM. Paulin-Ménier (Ambroise-Mourillon) ; Fabrègues,

un Jacques suffisamment atroce; Cheles, qui a fait un type de l'ivrogne François Morel; Régnier (le comte de Soleure); MM. Angelo et Dubos (Georges et Alexis) et M. Clot (Lucien), qui a du naturel; M^{mes} Pauline Patry (Raymonde), Gallaix (Laurence) et Leconte (la petite Mionne), qui joue de toute son âme, avec beaucoup de conviction et de sincérité. N'oublions pas un amour d'enfant qui s'appelle la petite Deschamps. Mais quelle littérature, bon Dieu! Tous les clichés, tous : ils y sont tous! La *Petite Mionne* se jouait pour la dernière fois le 27 décembre : on reprenait le lendemain *Marie Stuart*.

L'année 1890 se résumait au Château-d'Eau de la manière suivante :

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de représ. pen- dant l'an- née.
<i>Marceau ou les Enfants de la</i>			
<i>République</i> , drame.....	5	4 Mars	34
* <i>Le Crime de Jean Morel</i> , dr...	5	11 Avril	46
<i>Roland à Roncevaux</i> , opéra....	5	4 Juillet	6
<i>Ernani</i> , opéra.....	4	12 Juillet	9
<i>Le Trouvère</i> , opéra.....	4	25 Juillet	11
<i>Martha</i> , opéra.....	4	30 Juillet	7
<i>Norma</i> , opéra	2	10 Août	8
* <i>Marie Stuart, reine d'Ecosse</i> , d.	5 a. 8 t.	8 Octobre	55
* <i>La Petite Mionne</i> , drame,.....	5 a. 10 t.	29 Novemb.	29

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

ÉDEN-THÉÂTRE

2 JANVIER. — Première représentation d'*Armida*, grand ballet en trois actes et sept tableaux de Pratesi, musique de Marengo. Nous ne jurons pas que ce nouveau ballet fourmille de nouveautés, non, nous ne le jurons pas... Ce sont toujours les mêmes quadrilles de danseuses ou plutôt de marcheuses agitant bras et jambes à l'unisson. Mais il est juste de reconnaître que, si le livret est plus qu'enfantin, si les inventions sont absolument nulles, il y a longtemps, très longtemps, que nous n'avions vu un ensemble aussi parfait chez les danseuses de la rue Boudreau. Immense succès pour M^{lle} Flindt, qui a la grâce, la souplesse, des pointes superbes et une force musculaire qui lui permet d'exécuter de véritables tours d'acrobatie. Bien secondée, du reste, par M. Camarano. La musique est sans doute dénuée d'originalité (*Excelsior for ever!*), mais elle a de l'entrain et de la sonorité, c'est quelque chose, et les évolutions des masses dansantes sur l'escalier

lumineux du dernier acte sont vraiment d'un bel effet.

L'Eden-théâtre était fermé ; il rouvrait le 17 mars, les artistes s'étant réunis en société, après la faillite de M. Paul Renard, pour donner, rajeunie par deux ballets nouveaux (dont l'un est dansé par M^{lle} Flindt, aux pointes impeccables) une reprise aussi convenable que possible d'*Orphée aux Enfers*. Nous n'avons plus et n'aurons plus jamais, hélas ! ce pauvre Christian en Jupiter-tannant ; nous avons perdu la charmante Eurydice que représentait Jeanne Granier ; nous n'avons pas davantage Alexandre-Pluton et Cupidon-Gélabert, qui opèrent à la Gaité, ni M^{lle} Demarsy-Vénus qui, lasse d'exhiber ses jambes, montre, dans *Paris-fin-de-Siècle*, quelques dispositions pour la comédie. Mais Chalmin, qui ne manque pas de rondeur, a repris la foudre « en bois de calembour » de Jupin ; M^{lle} Berthe Thibault, la sœur aînée de l'élégante Basquine, de l'*Œuf rouge*, chante l'*Evohé* en digne ex-pensionnaire de l'Opéra, et nous devons tenir compte des bonnes intentions de M. Nigri, et de celles de la mignonne M^{me} Piccaluga, qui fait l'Amour à l'Eden, pendant que son mari conquiert aux Bouffes les spectatrices de *Cendrillonnette* ; nous mentionnerons aussi

1 DISTRIBUTION. — Jupiter, M. Chalmin. — Pluton, M. Nigri. — John Styx, M. Raiter. — Orphée, M. Marchand, — Mercure, M. Berville. — Vulcain, M. Ploton. — Eurydice, M^{lle} Berthe Thibault. — Cupidon, M^{me} Piccaluga. — L'Opinion publique, M^{lle} Bonnal. — Junon, M^{me} Baudu.

Le 16 avril, M^{lle} Jane Evans prenait au pied levé le rôle de l'Opinion publique qui lui valait un succès du meilleur aloi.

le gentil succès de M^{lle} Bonnal, dans le maillot de l'Opinion publique, et nous noterons, pour la rareté du fait, le nom de M. Marchand qui déjà, en 1858, jouait le rôle d'Orphée !... Il y a trente-deux ans, de cela... Depuis trente-deux ans ces faciles refrains sont dans toutes les mémoires et sur toutes les lèvres ; la musique d'*Orphée aux enfers* sera toujours jeune, alerte et gaie. Les artistes dans l'embarras n'ont pas été mal inspirés en appelant Offenbach à la rescousse.

28 AVRIL. — Première représentation de *Paris après l'Exposition*, revue en trois actes et dix tableaux, de MM. Blondeau et Monréal¹. — La reprise d'une revue : voilà qui est extraordinaire. *Paris-Exposition* avait beaucoup réussi, cet hiver, aux Variétés ; *Paris après l'Exposition* convient infiniment moins au vaste cadre de l'Eden, où se perdent les finesses (!) de MM. Blondeau et Monréal, et où les imitations (!!) de M. Francès et de M^{me} Sarah Bernhardt n'ont plus le moindre sel. Si encore la direction de l'Eden, masquée par l'association des artistes, comme l'est la gare Saint-Lazare par l'hôtel Terminus, avait cru devoir faire

1. DISTRIBUTION. — Chamouillard, M. Baron. — Un musicien, Mazzotti, Tartuffe, M. Lassouche. — Le Vertigo, un ânier, M. Germain. — Lorient, M. Raiter. — Van Prutt, Mi-reille, M. Barral. — Le Capitan, marchand de tableaux, M. Guyon — Bœuf-à-l'eau, Bric-à-brac, M. Courcelles. — Francis, M. Landrin. — Père Betzy, M. Deltombe. — Orgon, M. Ed. Georges. — La Commère, Mlle Jane Evans. — La Tour Eiffel, Betzy, Mlle Bonnal. — Jeanne d'Arc, Mlle M. Durand. — Gare Saint-Lazare, Elmire, M^{me} Baudu. — La Cocarde, Mlle Darty. — Suzette, Mlle Richard. — La Bataille, Mlle Laporte. — Terminus, Mlle Lafourcade. — Caporale de Pompières, Mlle Renee. — Un canard, Mlle Véron.

les frais nécessaires à une importante mise en scène ! Mais quoi ! les « masses » sont piteuses et les costumes singulièrement défraîchis. Ce sera là encore, tout comme celle d'*Orphée aux Enfers*, une reprise perdue. Les couplets de Baron, racontant, sur l'air de la *Boîteuse*, le banquet des quinze mille maires, et la spirituelle parodie de la *Macarona*, par Jeanne Granier, avaient suffi à faire courir tout Paris aux Variétés. Nous avons encore Baron, acclamé rue Boudreau comme au boulevard Montmartre, mais nous n'avons plus Granier, remplacée, hélas ! par la Soledad elle-même, qui nous fait regretter vivement la gitana parisienne. Nous avons de nouveau applaudi Lassouche en sa scène de *Tartuffe* et surtout en ses couplets de l'ophicléide de la Garde républicaine, dont l'instrument joue tout seul la *Marche indienne* ; nous avons revu — suprême bonheur ! — Germain en ânier de la rue du Caire ; nous nous sommes diverti de Barral, montrant dans le duo bouffe de *Mireille* en marionnettes, l'étonnante voix de soprano que vous savez, et nous nous sommes amusé d'une nouvelle et plaisante parodie du *Drapeau*... Et, c'est tout ! Nos compliments à M^{lle} Jane Evans, jolie femme et commère des plus agréables, et un mauvais point à « l'ad-mi-nis-tra-tion », qui nous avait promis la Goulue et ne nous l'a pas donnée... Il paraît, — c'est, du moins, ce qu'on disait dans le pourtour — que la déesse du Moulin-Rouge n'a pas jugé l'Eden assez chic pour elle. Le mépris de la Goulue, ces demoiselles la trouvaient raide !

avoir été... et nous avons peine à croire que, dans le nombre des concurrentes, il ait été impossible au compositeur de rencontrer une voix plus fraîche et plus vibrante. Chez les jeunes, on trouve moins d'expérience sans doute, mais plus de fougue et d'élan : témoin M. Dinard, qui, à peine sorti de la classe de M. Bussine au Conservatoire, a débuté très heureusement dans le rôle du Vieillard hébreu, et M. Ferran, qui dans l'air très difficile d'Abimélech, satrape de Gaza, a fait apprécier une fort belle voix de basse chantante. La représentation a, d'ailleurs, très bien marché dans son ensemble. Nous avons dit la grosse partie qu'a l'orchestre : il s'agissait pour M. Gabriel Marie de s'imposer aux Parisiens comme un chef impeccable ; c'est chose faite. Sous l'habile direction de M. Marty, les chœurs ont marché avec un ensemble parfait. Le corps de ballet lui-même a acquis un réel cachet de distinction, et M^{lle} Piron a dansé comme on danse à l'Opéra. Belle inauguration et brillante salle de première, tout artistique, où il n'était personne, dans cette salle de l'Eden hâtivement transformée, qui ne souhaitât longue vie et prospérité au nouveau Théâtre-Lyrique. — Il ne devait pas durer plus d'un mois !...

3 NOVEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre), de la *Jolie Fille de Perth*, opéra en quatre actes et cinq tableaux de H. de Saint-Georges et M. Jules Adenis, musique de Georges Bizet . Au lendemain de *Samson et Dalila*, le

1. DISTRIBUTION. — Henri Smith, M. *Engel*. — Le duc de

dans un roman étranger un canovas d'opéra. Le marquis de Saint-Georges et M. Jules Adenis usèrent de la permission. Et bien que nous préférions la physionomie originale de la « Jolie fille de Perth » à celle des librettistes, elle suffit, paraît-il, ainsi transformée et décolorée, au désir du compositeur. Comme dans le roman de Walter Scott, la jolie fille s'appelle Catherine, et elle aime le bel armurier Henri Smith, qui le lui rend de toutes les forces de son cœur. Mais la jolie fille se montre un tantinet coquette ; aussi reçoit-elle, avec des sourires qui peuvent être pris pour autant d'encouragements, les flatteries d'un duc qui vient faire réparer un poignard chez l'armurier. Ce duc brûle du désir d'être infidèle à la bohémienne Mab, sa maîtresse ; mais celle-ci éveille la jalousie de Smith, et tout autant, sinon plus, celle de Ralph, apprenti chez Glower, le gantier, père de Catherine. Ralph est un de ces amoureux discrets et taciturnes dont la passion concentrée brûle le cœur et n'éclate jamais. Trompé par une adroite substitution, amenée par Mab, qui en profite, il croit que Catherine quitte mystérieusement sa chambrette et qu'elle monte dans la litière du duc en plein carnaval. Si sa vue n'avait été troublée par les fumées de l'alcool, Ralph aurait reconnu Mab sous le masque et le domino du bal. Ivre de vin et plus encore d'amour, il révèle ce qu'il croit être la vérité à Smith, qui va s'introduire au palais ducal comme un trouble-fête. L'y voilà, en effet, cherchant son infidèle, et quand Glower arrive

avec Catherine pour prier le duc d'assister à la noce de sa fille et de Smith, celui-ci éclate en accusations qui font tomber, pâmée, l'innocente fiancée. Ralph avait été dégrisé en entendant Catherine chanter gaîment dans sa maison après le départ de la litière ; aussi veut-il, dans un combat-jugement de Dieu, soutenir contre Smith la vertu de celle qu'ils aiment l'un et l'autre. Ils sortent pour se battre ; Catherine, aussitôt, en vraie héroïne d'opéra, arrive, les cheveux épars et fait des trilles, des gammes ascendantes et descendantes pour bien prouver qu'elle a perdu la raison. Mais, à la fin de sa cavatine, Smith, qui a été convaincu de l'innocence de sa fiancée, entre deux passes d'armes, sollicite son pardon, et Catherine recouvre son bon sens aussi subitement et aussi miraculeusement qu'elle l'avait perdu... Du travail de MM. de Saint-Georges et Adenis, où se décèle une certaine habileté d'auteur d'opéra, passons à la partition de Bizet, beaucoup plus digne d'éloges. Après une introduction savamment orchestrée, mais sans importance, le rideau se lève sur un chœur de forgerons-armuriers, bien rythmé, auquel se lie une chanson de Smith, d'une bonne couleur sentimentale. Le duo d'amour, qui suit l'air de bravoure de la cantatrice, n'a pas un sens mélodique bien déterminé ; le trio durant lequel le duc courtise Catherine, tandis que Smith répare le poignard, est écrit et coupé dans le sentiment de la situation ; le final, avec un air à boire, n'a rien de saillant. Au second acte, au contraire, chaque

vant, tracé à la main : « Relâche. Prochainement réouverture. On remboursera la location demain de 1 à 5 heures. » Le 5 décembre, plus d'affiche sur les colonnes Morris. M. Verdhurt ne pouvant plus « aller » faute d'argent, avait, dès le 1^{er} décembre, pris la résolution d'en rester là... Pauvre Théâtre-Lyrique, te voilà mort encore une fois !

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représenta- tion ou de la surprise.	Nombre de re- prés. pen- dant l'an- née.
* <i>Armida</i> , ballet.....	3 a. 7 t.	2 Janvier	46
<i>Arlequin voleur</i> , pantomime....	1		49
<i>Excelsior</i> (2 ^e acte), ballet.....			7
<i>Orphée aux enfers</i> , op.-féerie..	4 a. 12 t.	17 Mars	41
* <i>Paris après l'Exposition</i> , revue	3 a. 10 t.	28 Avril	27
* <i>Samson et Dalila</i> , opéra.....	3 a. 4 t.	31 Octobre	15
* <i>La Jolie fille de Perth</i> , opéra...	4 a. 5 t.	3 Novemb.	11

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

CONCERTS DU CHATELET

Le 12 janvier, M. Colonne donnait la première audition à Paris de l'*Or du Rhin*, de Wagner, traduction française de M. Victor Wilder. Première scène du premier acte : Alberich poursuit les Filles du Rhin, essayant de les saisir et de ravir le trésor qu'elles gardent. Elles s'échappent moqueuses, lançant avec légèreté leurs notes rieuses et sonores. Ainsi ont fait M^{lles} de Montalant, Delorn et de Clercq, rendant avec de jolies voix cette page écrite dans des conditions vocales si défavorables. M. Auguez prêtait le concours de sa diction irréprochable au rôle du roi des Nibelungen. L'orchestre de M. Colonne s'est élevé ce jour-là à la hauteur de la merveilleuse inspiration du maître de Bayreuth. Quant aux personnes trop promptes à critiquer le procédé wagnérien, dans ce prélude tout entier bâti sur un accord arpeggé de *mi* bémol, et qui demandaient si c'était là une gageure, nous les invitons à aller reentendre ce morceau, qui, pour ceux qui veulent bien se donner la peine de le comprendre, est un tableau d'un coloris éblouissant. Ce concert a été, d'ailleurs, une suite de succès : pour M. Charles Lefebvre, dont on a bissé le prélude d'*Eloa*, et pour le jeune Léon Delafosse, un des petits lauréats prodiges de l'ancienne classe Marmontel au Conservatoire qui a exécuté, avec beaucoup de charme et d'élégance le Concert-Stuck de Weber.

l'auditoire. Les phrases principales sont pourtant charmantes et dénotent chez l'auteur un sentiment musical vraiment exquis. L'apothéose est magnifique et les chœurs invisibles ont produit un bel effet. Le programme de ce concert se complétait par l'ouverture du *Roi d'Ys*, de M. Ed. Lalo, la *Marche héroïque* de M. C. Saint-Saëns, dédiée à la mémoire d'Henri Regnault, la belle symphonie en sol d'Haydn, et enfin par les fragments du *Sep-tuor* de Beethoven, dont l'exécution a été acclamée. Les violons ont dû bisser le *scherzo*.

Immense succès aussi au concert du 2 mars, pour le pianiste russe Sapellnikoff. Il nous a fait entendre le premier concerto pour piano de Tchaïkowsky, dans lequel on a pu apprécier un admirable mécanisme, un jeu fin, délicat et léger, qui surprend d'autant plus que la nature de l'artiste est extraordinairement plantureuse. Le public lui a fait fête et l'a rappelé plusieurs fois. Les musiciens de M. Colonne ont bien fait valoir la partie d'orchestre, qui est fort belle.

M. Colonne nous offrait le dimanche suivant, 9 mars, un court et charmant concert, dont le programme varié commençait par la belle ouverture du *Tannhauser* et se terminait par la délicieuse *Invitation à la valse*. Avec le ravissant poème symphonique de Saint-Saëns, qui s'appelle le *Rouet d'Omphale*, la poétique page d'Ed. Grieg intitulée *Dernier Printemps*, et le superbe *Struensee* de Meyerbeer, le *Rheingold* de Wagner, fort bien interprété par M. Auguez, M^{mes} de Montalant, Delorn et De Clercq, a été le grand succès de cette intéressante soirée musicale.

Les nombreux admirateurs de Berlioz s'étaient, le 16 mars, réunis au Châtelet pour entendre le beau drame lyrique de *Roméo et Juliette* que M. Colonne donnait en entier pour clôturer la saison. Cette partition, un peu moins connue que celle de la *Damnation de Faust*, ne soulève pas autant l'enthousiasme que cette dernière. Cependant tout le prologue, la Fête chez Capulet, le Chœur des jeunes gens et presque tout le final ont été acclamés. Nous regrettons que l'œuvre renferme si peu

Talazac reprenait le rôle de Faust par lequel il a, pour ainsi dire, commencé sa carrière, et que M. Auguez succédait officiellement à M. Lauwes, le traditionnel Méphistophélès. Visiblement indisposé, M. Auguez n'a pu faire valoir la sérénade ; mais il avait délicieusement chanté : « Voici des roses ». M. Talazac a échoué dans l'Invocation à la nature, où triomphait Vergnet ; mais il s'est fait justement applaudir dans les passages de demi-teinte. Il a dit adorablement le duo avec M^{me} Krauss. Quelle merveilleuse Marguerite ! Entendez-la chanter : « D'amour l'ardente flamme », c'est simplement admirable. Le public a naturellement redemandé à l'orchestre de M. Colonne la *Marche hongroise* et le *Ballet des Sylphes*.

M. Colonne nous offrait, le 20 avril, la 55^e audition de la *Damnation de Faust*. — « On demande un ténor ! » a crié quelqu'un après l'Invocation à la nature, que M. Talazac venait de dire *mezza voce* ! — « Allez donc chercher Lamy aux Menus-Plaisirs ! » a répondu un autre. Pauvre Talazac ! Je doute que, l'an prochain, il se frotte à Berlioz... Auguez fait quelque peu regretter Lauwers dans le rôle de Méphistophélès, et M^{me} Krauss reste dans Marguerite la grande cantatrice que nous connaissons. On lui a fait bisser la *Chanson du roi de Thulé*. Comme le dimanche précédent on redemandait à l'orchestre la *Marche hongroise* et le *Ballet des Sylphes*.

Le 9 novembre, M. Colonne rendait un superbe hommage à Bizet en donnant, au profit de la souscription du monument, son concert exclusivement composé des œuvres de l'auteur de l'*Arlésienne* et de *Carmen*. La foule immense et sincèrement enthousiaste qui remplissait la vaste salle du Châtelet a justement applaudi l'émouvante ouverture de *Patrie* ; la suite d'orchestre de jeunesse, *Roma*, dont le scherzo est ravissant ; la délicate pièce intitulée *Jeux d'enfants* ; la piquante danse bohémienne de la *Jolie fille de Perth* ; elle a redemandé à M. Warmbrodt la jolie romance des *Pêcheurs de perles*, et l'aimable ténor est docilement retourné dans la coulisse pour chanter à nouveau son couplet ; elle a exigé

Le 14 décembre, nous assistions à l'intéressant début, dans la carrière des concerts, d'une jeune élève de Mme Colonne, M^{lle} Jeanne Leclercq, qui, n'ayant pas été utilisée à l'Opéra-Comique par M. Paravey, a cette fois, sans calembourg, trouvé sa « voie ». Elle a dit avec infiniment de charme l'air de la *Création* d'Haydn. Grand succès, au même concert, pour les fragments d'*Hérodiade* (redemandés) et pour la *Suite algérienne* de Saint-Saëns.

CONCERTS LAMOUREUX

La puissante et originale *Symphonie fantastique* de Berlioz, et ces quatre splendides pages de Wagner qui s'appellent l'ouverture du *Vaisseau fantôme*, l'Enchantement du Vendredi-Saint de *Parsifal*, le prélude de *Tristan et Yseult* et la chevauchée de la *Valkyrie* étaient magistralement interprétées au Cirque d'été le 12 janvier. Ovation chaleureuse et méritée à M. Lamoureux.

La *Rapsodie cambodgienne*, de M. Bourgault-Ducoudray, dont M. Lamoureux nous offrait, le 19 janvier la première, est une composition habilement conçue, que le public a généralement bien accueillie. La première partie est une introduction légende d'un effet imitatif très réussi. La deuxième est une véritable rapsodie remplie de motifs d'une couleur étrange, quoique un peu incohérents. La dernière phrase surtout se termine par un accord tout à fait inattendu et qui tient l'auditeur en suspens. Néanmoins, nous ne pouvons que constater l'accueil sympathique fait à l'œuvre de l'érudit compositeur, professeur d'histoire de la musique au Conservatoire. Avec l'ouverture d'*Egmont*, de Beethoven, que nous devons entendre prochainement en entier à l'Odéon, le *Dernier sommeil de la Vierge*, de Massenet et la marche funèbre

du *Crépuscule des Dieux*, M. Lamoureux nous donnait une exécution merveilleuse de la *Symphonie fantastique*. Il est impossible de mieux rendre les nuances diverses de l'étonnante composition de Berlioz.

Le programme du 16 février faisait la part très large à Berlioz, un peu trop large peut-être... Berlioz préférait à toutes ses autres compositions son *Roméo et Juliette*, et, dans cette œuvre même, il préférait la *Scène d'amour* aux autres morceaux. Le public n'a jamais ratifié, semble-t-il, ce jugement du maître. Nulle part, Berlioz n'a montré davantage sa préoccupation d'imiter la vie, de « faire vrai », c'est-à-dire, en somme, de couper les ailes à l'art dont la supériorité sur les autres consiste précisément à nous élever le plus haut, à nous procurer le plus sûrement l'oubli de la réalité. La grande phrase de la *Scène d'amour* ne vaut pas ce que croyait Berlioz, et le thème du Bal, quelque habile qu'en soient les développements, reste une pauvre mélodie. Le prélude de *Parsifal* est toujours la plus pure et la plus noble des merveilles musicales. Peut-être le recueillement d'une assistance de concert ne peut-il être suffisant pour cette page sublime d'oratorio. Les mélodies sont d'une ampleur qui déconcerte les attentions peu soutenues. Certains silences, naturels dans la salle mystérieuse de Bayreuth, semblent un peu longs aux gens qui veulent avant tout qu'on les amuse. M. Lamoureux ne fait peut-être pas ce qu'il faut pour féliciter l'extase à son auditoire : il a les gestes nerveux et même certains sifflements de colère qu'il est vraiment impossible de tenir pour non avenus. Le succès du concert a été pour le *scherzo* du *Songe d'une nuit d'été* et pour la Marche joyeuse d'Emmanuel Chabrier, le compositeur truculent, l'Armand Silvestre de la musique.

M. Lamoureux nous offrait, le 23 février, la première audition d'une jolie composition, toute wagnérienne, de M. C. Chevillard, intitulée *Ballade symphonique* (pourquoi Ballade?) et nous faisait entendre une éminente pianiste : M^{me} Sophie Menter qui a interprété le superbe concerto en *la* de Listz avec une puissance et une légè-

reté tout ensemble au-dessus de tout éloge. Son succès a été marqué par un double rappel très chaleureux. L'orchestre de M. Lamoureux, dont la partie est si importante en ce concert de Listz, a exécuté pour son compte, avec la perfection que vous lui connaissez, la symphonie en *fa* de Beethoven, le *Roméo et Juliette* de Berlioz, le prélude du troisième acte de *Tristan et Yseult*, de Wagner, dont le solo de cor anglais a été délicieusement exécuté par M. Dorel, et il a crânement enlevé pour terminer la séance, la *Joyeuse Marche*, de M. Emmanuel Chabrier, tout à fait digne par l'originalité de ses rythmes et l'éclat de ses sonorités de l'auteur de la brillante et saisissante *Espana*.

Public nombreux, public d'élite, musiciens de tous les genres, artistes et mondains se pressaient le 2 mars au Cirque d'été pour entendre la grande cantatrice viennoise, l'interprète du maître de Bayreuth, M^{me} Materna. Programme aussi bien composé que la salle. On a écouté avec plaisir, après Beethoven, la Ballade symphonique de M. Chevillard. Grand succès ensuite pour M^{me} Materna dans la *Toute-Puissance* de Schubert, et pour les musiciens de M. Lamoureux, qui ont égrené avec la perfection que l'on sait l'*Idylle* de *Siegfried* et la *Danse macabre* de Saint-Saëns. Mais jamais cantatrice, jamais orchestre, jamais musique humaine enfin n'ont évoqué de plus splendides visions d'amour, de gloire, d'écroulement, d'héroïsme et de mort que celles qui ont passé devant nous, pendant le finale du *Crépuscule des Dieux*. L'enthousiasme a été indescriptible. Si dans quelques passages sa voix chevrote légèrement, M^{me} Materna nous l'a fait oublier par la fougue tragique de sa déclamation. Son timbre profond, étoffé, a pu encore nous donner le frisson des grandes émotions artistiques.

Salle comble encore le 16 mars, au Cirque des Champs-Élysées, où M. Lamoureux donnait son vingtième et dernier concert, après lequel il a été chaleureusement acclamé. M^{me} Materna a vu renouveler dans le Wagner son succès des séances précédentes : rappelée trois fois après chacun de ses morceaux, elle se souviendra de son pas-

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et auteurs dramatiques.

Adolphe Belot, Victor Bernard, Louis Davyl, Raimond Deslandes, Dion Boucicaut, Octave Feuillet, Louis Housot, Alphonse Karr, Ephraïm Mikhaël, Laurencin (Aimé Chapelle).

Compositeurs et artistes musiciens.

• César Franck, Niels Gade, Théodore de Lajarte, Hubert Léonard.

Artistes dramatiques et lyriques .

Brasseur, Fleury (artiste des théâtres de drame), Gayarré, Georges (du Vaudeville), Justament (maître de ballet), Laray, Noailles, Numa, Sujol (de l'Odéon), Félix Vollet.

M^{mes} Jeanne Andrée, Laurence Grivot, Louise Marquet, Eudoxie Laurent, Mérance, Céline Montaland, Jeanne Samary.

Divers.

Ferdinand Fournier, Léon Mayer (ancien secrétaire de théâtre).

LA CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

EN L'AN 1890 ¹

Autorité. — M. Henry Presse (Valère); M. Gougenheim (Citandre), Courrier des Théâtres.

Annales politiques et littéraires. — M. ELY EDMOND GRIMARD, critique musical.

Art. — M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical.

Art musical. — M. ALPHONSE LEDUC; M. HETTICH (de Landely).

Constitutionnel. — M. GEORGES VANOR.

Courrier du soir. — M. MAURICE TRÉMEAU (René Prelm), critique dramatique; M. GOULET (Gutello), critique musical.

Daily Télégraph. — M. CAMPBELL CLARKE.

XIX^e siècle. — M. HENRY FOUQUIER; M. MOBISSON Courrier des théâtres.

Eclair. — M. HENRI CHABRILLAT, critique dramatique; M. GEORGES STREET, critique musical.

Echo de Paris. — M. HENRY BAUER; M. MAXIME BOU-

1. Situation de la critique dramatique et musicale au 31 décembre 1890. Les écrivains dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte-rendu dramatique et du compte-rendu musical.

CHERON (Bicoquet), soirée parisienne ; M. HENRY GAUTHIER-VILLARS, Lettres de l'Ouvreuse ; M. AUGUSTE GERMAIN (le Capitaine Fracasse), Courrier des théâtres.

Entr'acte. — M. FERNAND BOURGEAT.

Estafette. — M. ADOLPHE BRISSON (L'Angély) ; M. JULES MARTIN, Courrier des théâtres.

Événement. — M. LOUIS BESSON.

Figaro. — MM. AUGUSTE VITU et ALBERT WOLFF ; M. CHARLES RÉTY (Charles Darcours), Notes de musique ; MM. EMILE BLAVET (Un Monsieur de l'Orchestre) et MAURICE LEFÈVRE, Soirée parisienne ; M. GEORGES BOYER, Courrier des théâtres.

France. — M. GILBERT MARTIN, critique dramatique ; M. VICTOR ROGER, critique musical et courriériste des théâtres.

Gaulois. — M. HECTOR PESSARD, critique dramatique ; M. FOURCAUD, critique musical ; M. RAOUL TOCHÉ (Frimousse), Soirée parisienne ; MM. EDOUARD NOEL et LIONEL MEYER, Courrier des spectacles.

Gazette de France. — M. SIMON BOUBÉE.

Gil Blas. — M. LÉON BERNARD-DEROSNE, critique dramatique ; M. VICTOR WILDER, critique musical ; M. SAINT-GENIÈS (Richard O' Monroy), Soirée parisienne ; M. G. FONVILLE (Gaultier-Garguille), Courrier des théâtres.

Grande revue de Paris et de Saint-Petersbourg. — M. MONTFLEURY.

Guide musical. — M. GASTON PAULIN.

Illustration. — M. HENRI LAVOIX (Savigny).

Indépendance belge. — M. FRÉDÉRICKS, critique dramatique ; M. FÉTIS, critique musical ; M. GASTON BÉRARDI, critique théâtral de Paris.

Intransigeant. — M. FOUREAU (Don Blasius) ; M. GEORGES MATHIEU, Courrier des théâtres.

Jour. — M^{me} SÉVERINE, critique dramatique ; M. ANDRÉ CORNEAU, critique musical.

Journal des Débats. — M. JULES LEMAITRE, critique dramatique ; M. ERNEST REYER, critique musical ; M. MAURICE LE CORBEILLER, Courrier des théâtres.

Télégraphe. — M. CAMILLE LE SENNE.

Temps. — M. FRANCISQUE SARCEY, critique dramatique ; M. J. WEBER, critique musical ; M. ADOLPHE ADERER, Courrier des théâtres.

Times. — M. DE BLOWITZ.

Univers illustré. — M. FERNAND BOURGEAT.

Voltaire. — MM. L. SERIZIER et V. DE COTTENS, critiques dramatiques ; M. DE DUBOR (Launay), critique musical ; M. ALFRED DELILIA (Scapin), Soirée parisienne ; M. O. IZOUARD, Courrier des théâtres.

Vie Parisienne. — M. JACQUES SAINT-CÈRE.

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE.	I
Académie nationale de musique	1
Comédie-Française.	33
Théâtre national de l'Opéra-Comique	99
Théâtre national de l'Odéon. (Second Théâtre-Français).	125
Théâtre du Gymnase.	163
Théâtre du Vaudeville	193
Théâtre du Palais-Royal.	217
Théâtre des Variétés.	239
Théâtre municipal de la Gaîté	263
Théâtre municipal du Châtelet.	273
Théâtre de la Porte-Saint-Martin	279
Théâtre de l'Ambigu-Comique	297
Théâtre des Bouffes-Parisiens.	323
Théâtre de la Renaissance	339
Théâtre des Folies-Dramatiques	357
Théâtre des nouveautés	379
Théâtre Cluny.	399
Théâtre des Menus-Plaisirs	415
Téâtre libre.	441
Théâtre Déjazet.	479
Théâtre du Château d'Eau	495
Eden-Théâtre.	509
Concerts du Châtelet.	523
Concerts Lamoureux.	529
Conservatoire de musique et de déclamation	535
Nécrologie.	539
La Critique dramatique et musicale en l'an 1890.	541

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below.

--	--	--

NON-CIRCULATING

